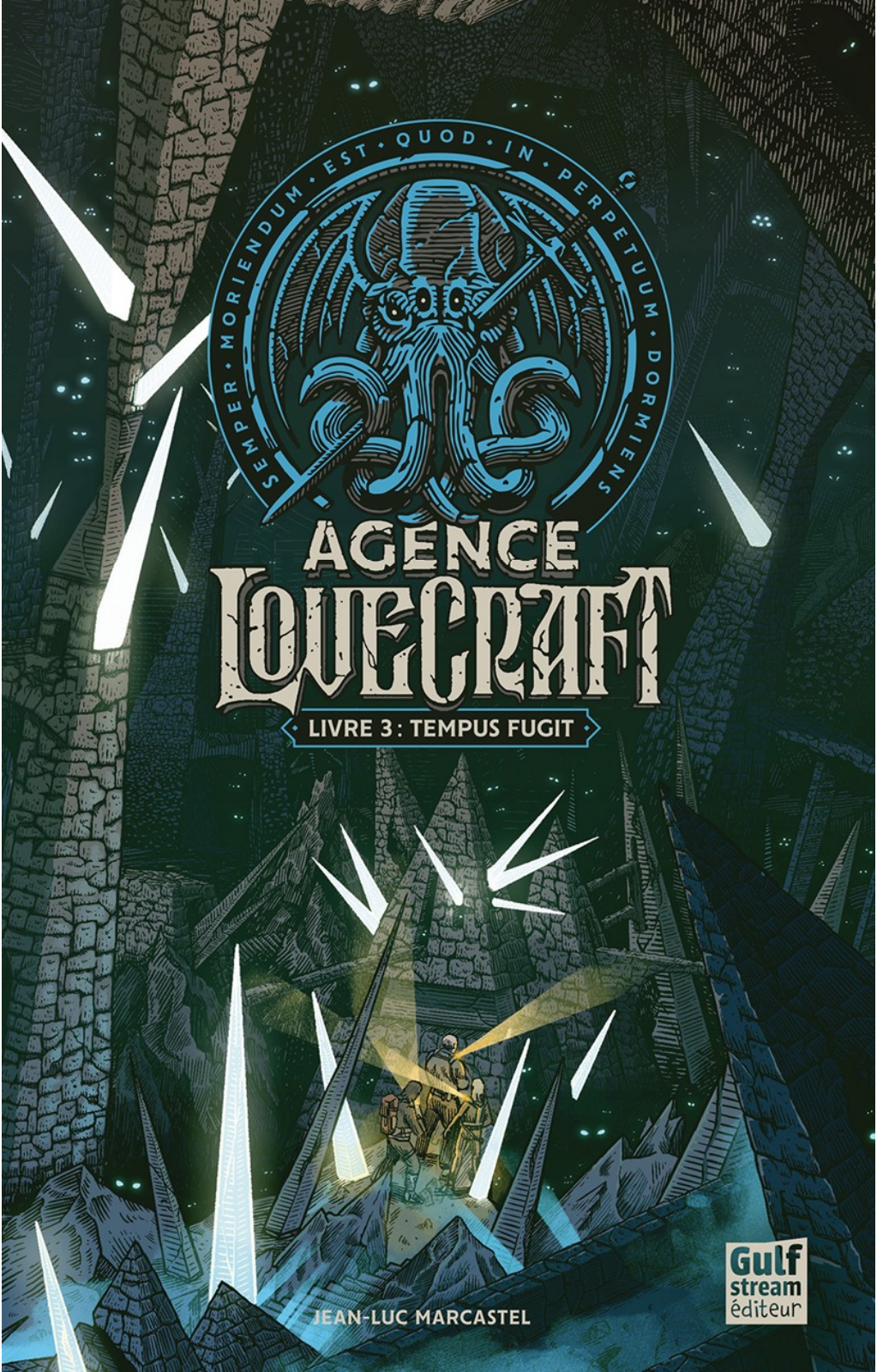
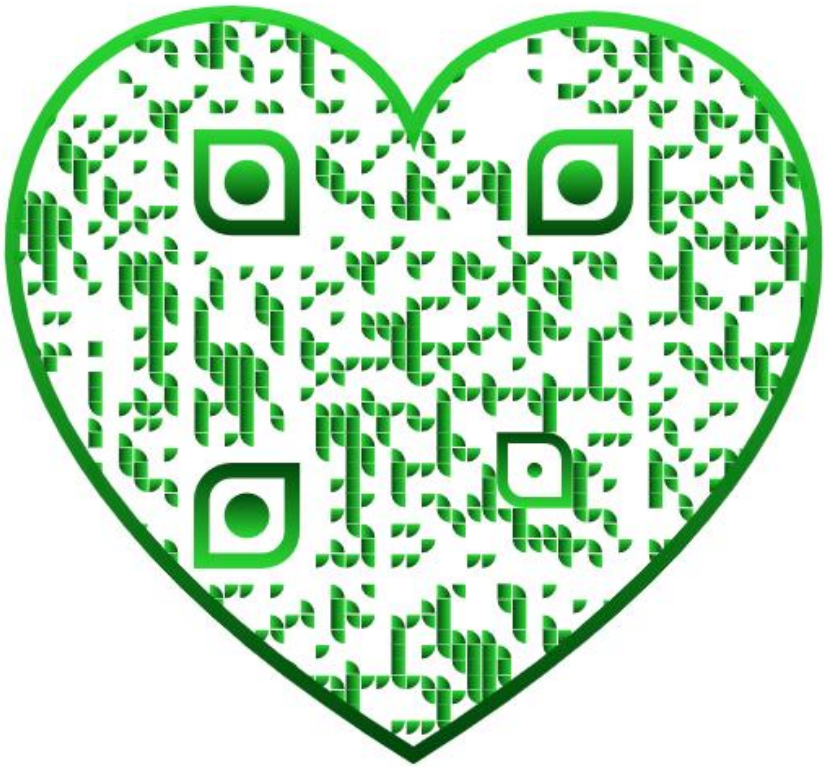
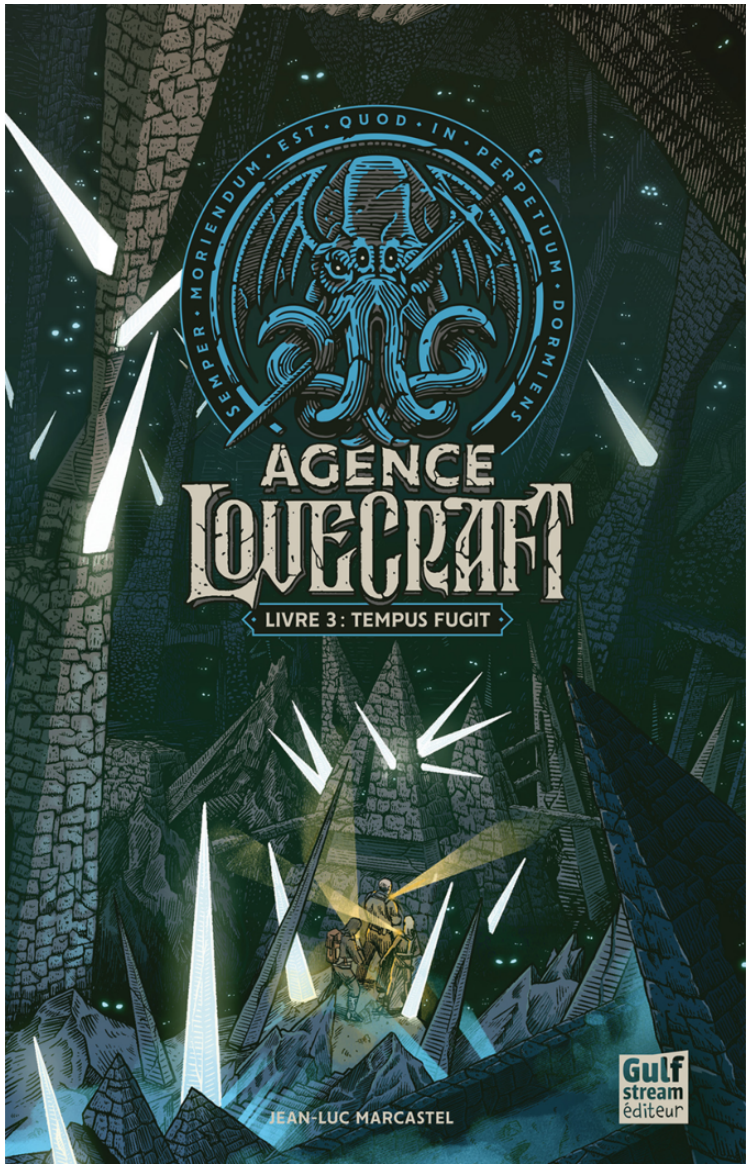
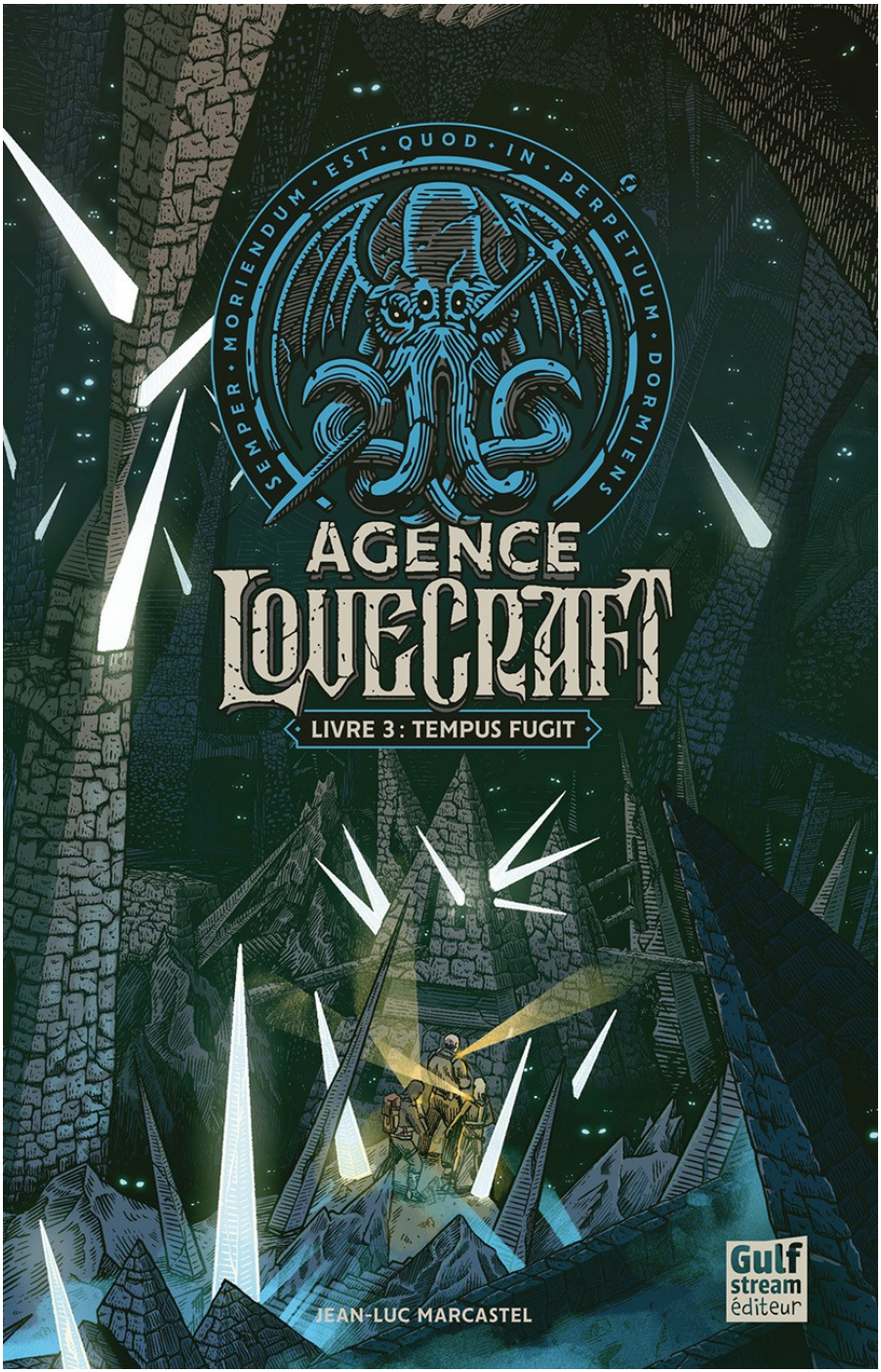

SEMPER · MORIENDUM · EST · QUOD · IN · PERPETUUM · DORMIENS
AGENCE
LOVECRAFT
LIVRE 3 : TEMPUS FUGIT
JEAN-LUC MARCASTEL
Gulf stream éditeur




SEMPER · MORIENDUM · EST · QUOD · IN · PERPETUUM · DORMIENS
AGENCE
LOVECRAFT
LIVRE 3 : TEMPUS FUGIT
JEAN-LUC MARCASTEL
Gulf stream éditeur


SEMPER · MORIENDUM · EST · QUOD · IN · PERPETUUM · DORMIENS
AGENCE
LOVECRAFT
LIVRE 3 : TEMPUS FUGIT
JEAN-LUC MARCASTEL
Gulf stream éditeur

LIVRE 1 : LE MAL PAR LE MAL

LIVRE 2 : DÉESSE DE LA MORT

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder
Direction artistique : Tiphaine Rautureau
Suivi éditorial et maquette : Romain Allais
Correction : Maud Placines Charier
Couverture : Vaderetro

www.gulfstream.fr

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2022
ISBN : 978-2-38349-064-7
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

JEAN-LUC MARCASTEL

Gulf stream éditeur

Sang vert et épais
Polype volant
invisibilité
Yithoun
Contrôle mental
projection
de l'esprit

Pour toi, toujours, mon grand Louloup, qui as la gentillesse de prêter encore attention aux menteries de ton vieux père.

À tous ceux qui découvriront Lovecraft à travers ces pages, j'espère que ce ne sera pour vous qu'une introduction et un premier pas dans son univers fascinant, crépusculaire et tentaculaire.

Pour Romain, Jérôme, Tiphaine et toute l'équipe de Gulf stream qui me suit et me soutient dans cette aventure poulpesque.

À la mémoire de Jules Verne et de son extraordinaire Nautilus *que je me suis permis d'emprunter. J'espère que ma Cornaline ne trahit pas son ancêtre.*

CHAPITRE 1
Une collation à Surry Hills

— Et les koalas ? Vous connaissez les koalas ?

Celui qui venait de parler, un imposant bonhomme à la barbe poivre et sel fournie, qui devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingt-quinze et les dépassait tous d'une tête, avait indiscutablement, songeait Sergueï, des allures d'aventurier tel qu'on les imaginait dans les livres ou dans les films… et c'était très précisément ce qu'il était.

Il les régalait de ses histoires incroyables sur le bush australien depuis plus d'une demi-heure, dans ce restaurant français chic de Surry Hills, un des quartiers les plus en vogue de Sydney, avec ses scènes réputées et raffinées, ses cafés et restaurants branchés, ses boutiques de mode, ses galeries, ses marchés, ses pubs et ses bars à vins « à la française ».

L'établissement où leur interlocuteur leur avait fixé rendez-vous en était un des plus beaux exemples. La façade était sobre, mais, dès que l'on franchissait la porte, on se retrouvait projeté dans un intérieur cosy. Traditionnel et moderne à la fois, avec ces lustres imposants chargés de pampilles de verre étincelantes, cette énorme horloge un peu steampunk derrière le bar, ces chesterfields impeccablement cirés, ces tables flanquées de sièges très « vieille France ».

Le restaurant s'appelait le *Claire's Kitchen at Le Salon*. Il était réputé. Son chef, une icône, était français et avait importé à Sydney, à une époque où l'offre était encore chiche, la gastronomie à la française…

Escargots, soufflés, steaks tartares, charcuterie, fromages et tant d'autres… Tout était de qualité et cuisiné avec goût et raffinement. La

bonne société de Sydney en raffolait.

Bref, leur contact n'avait pas choisi la pire enseigne de la métropole australienne pour leur fixer rendez-vous.

Comme on ne pouvait pas débarquer dans un tel établissement « attifé comme l'as de pique », selon les mots du docteur Sauvage, il avait fallu sacrifier à un relooking vestimentaire total.

Sergueï, qui devait impérativement faire partie du groupe pour sa connaissance unique des objets yithiens, avait donc été obligé d'enfiler une tenue de *salaryman* qui le gênait jusqu'à ce que Kali lui confie, d'un air appréciateur :

— Je trouve que ça te met bien en valeur.

La jeune Indienne avait passé une main sur la poitrine de son compagnon, comme pour défroisser sa veste, et glissé un doigt sous sa cravate avant de s'approcher un peu plus et d'effleurer ses lèvres d'un baiser pour murmurer :

— Tu es chic comme ça.

Le costume lui avait soudain paru bien moins inconfortable.

Même s'il savait que le charmant minois qui lui souriait et qui venait de l'embrasser n'était qu'un masque, une sorte de marionnette animée par un cerveau en conserve contenu dans le buste de la jeune femme, cela n'avait pas d'importance. Il savait ce que cette âme renfermait, et il l'aimait telle qu'elle était.

Kali, elle, portait pour la circonstance une tenue d'inspiration indienne, un pantalon fluide et une longue tunique brodée et ajustée dont les pans descendaient jusqu'à ses genoux. Elle mettait en valeur sa silhouette fine et la cascade sombre de sa noire chevelure.

Ses grands yeux bruns avaient un instant fixé Sergueï avec une étincelle complice. Il avait senti son cœur s'envoler.

Depuis leur expédition dans l'Himalaya avec cette effroyable créature, Nyarlathotep, qui avait bien failli tous les anéantir, et la mort du père de Kali, tous les deux s'étaient encore rapprochés.

Même s'ils ne se connaissaient pas depuis longtemps, Sergueï mesurait, à chaque instant, la profondeur des liens qui se tissaient entre la jeune Indienne et lui.

Comment aurait-il pu penser, quelques jours plus tôt seulement, dans son orphelinat de la rue Kaminskiev, à Saint-Pétersbourg, qu'il rencontrerait l'amour – car c'était bien de cela qu'il s'agissait – en la personne d'une jeune femme plus totalement humaine qui œuvrait pour une agence secrète dont la mission était d'empêcher des abominations d'au-delà du temps et de l'espace de détruire ce monde…

Pourtant, aujourd'hui, il se retrouvait à cette table, dans l'un des

restaurants les plus branchés de Sydney, avec elle et l'arrière-petite-fille du capitaine Nemo, un des personnages des romans qu'il lisait enfant et qu'il n'aurait jamais cru réel.

Cornaline Nemo, capitaine du *Nautilus V*, ce prodigieux submersible de la taille d'un colossal porte-avions, renvoyant tous les autres sous-marins au rang de jouets, se tenait assise juste à côté de lui. En la regardant, il avait encore du mal à y croire.

Sergueï l'avait toujours vue en uniforme, en tenue de scaphandrier ou d'aéronaute, un fusil électrique à la main, en première ligne, au plus fort du combat ou sur sa passerelle à distribuer des ordres.

Quand il l'avait découverte avant leur départ, sa mâchoire en était presque tombée. Kali, par jeu, lui avait glissé un doigt sous le menton pour lui refermer la bouche.

— Arrête de regarder la cheffe comme ça ou je vais être jalouse.

Il y avait de quoi.

Cornaline était méconnaissable.

Elle portait, pour l'occasion, une longue robe fourreau noire, chic et sobre, avec ce boutonnage asymétrique, des escarpins vernis à la dernière mode aux talons vertigineux.

Elle avait tiré sa chevelure sombre en un chignon strict qui ne parvenait pourtant pas à étouffer ses reflets de feu, comme la lave couvant sous la surface d'un volcan.

Son maquillage, discret, faisait ressortir son profil légèrement oriental, presque antique, et ses yeux fauves, ses lèvres pleines à peine teintées de rose. Elle aurait tenu la dragée haute à toutes les stars de Hollywood.

À la découvrir ainsi, on ne l'aurait jamais imaginée en scaphandre lourd, déchargeant son arme à foudre sur des hordes de créatures monstrueuses.

Même le regard de Sauvage, quand il l'avait vue apparaître dans le poste de commandement, avait brillé d'une certaine émotion.

Ils étaient entrés dans le restaurant. Le patron s'était empressé de venir trouver Cornaline. Il avait été d'autant plus impressionné quand elle s'était adressée à lui dans un français impeccable.

Il lui avait proposé de la débarrasser du grand sac qu'elle portait en bandoulière, le seul élément qui tranchait avec le reste de sa tenue – Sergueï s'était d'ailleurs demandé ce qu'il pouvait bien contenir –, mais Cornaline avait poliment décliné.

Il les avait conduits en personne à leur table où patientait déjà leur contact qui, en les découvrant tous les trois, s'était levé avec un grand sourire et s'était exclamé, dans un anglais que Sergueï avait compris à demi-mot.

— Ah çà si je m'attendais !

Il avait ajouté, hypnotisé par Cornaline :

— Si j'avais su que vous étiez un véritable top model, je me serais mis sur mon trente et un.

Il avait glissé avec un air espiègle :

— Vous faites du cinéma ? Vous me rappelez cette sublime actrice, vous savez, celle qui joue dans *Wonder Woman*.

— C'est ma cousine, lui avait répondu aussitôt Cornaline avec un sourire à faire fondre la banquise.

— C'est vrai ? s'était exclamé l'explorateur alors qu'on les installait.

— Au second degré, avait ajouté Cornaline en prenant la chaise qu'on lui tendait après avoir posé son grand sac à côté d'elle.

— Et je suppose que là-dedans vous avez votre bouclier et votre épée, avait demandé le baroudeur avec un rire sonore.

— Comment avez-vous deviné ?

Le sourire de Cornaline était vraiment irrésistible.

On leur avait apporté le menu. Sergueï ne savait que choisir. Sur les conseils de Cornaline, il avait pris le soufflé au fromage après avoir décliné les escargots. Il n'était pas prêt pour ça.

Leur hôte, lui, avait hésité entre le plateau de charcuterie et les escargots, avant de commander les deux. Pour faire bonne mesure, il avait même ajouté le steak tartare… Il avait un appétit proprement pantagruélique.

Il avait poursuivi avec les crêpes aux champignons, avait ajouté le canard en croûte et le filet de porc à la vanille. Sergueï, qui avait pourtant lui aussi un bon coup de fourchette, se demandait où il mettait tout ça. Le tout était arrosé d'un vin que Cornaline, après y avoir trempé les lèvres, avait qualifié de « puissant et charpenté aux notes de fruit rouge ». Si elle le disait…

Kali s'était contentée de les regarder manger, au grand étonnement de l'Australien. Quand il l'avait questionnée, elle avait prétendu être jaïne, une religion de l'Inde au code alimentaire très strict, et observer en ce moment un jeûne traditionnel. Leur hôte l'avait plainte avec sincérité.

Alors même qu'il dévorait, avec bon appétit, les différents plats qu'on lui servait, il leur racontait, avec un humour décapant, des anecdotes extraordinaires : comment il avait un jour assisté, aux premières loges, à l'accouplement de deux gigantesques crocodiles d'estuaire de presque dix mètres de long, à bord d'un simple zodiac, au risque d'être pris dans la danse nuptiale pour le moins « brutale » des deux sauriens.

Après leur avoir expliqué la terrible vengeance du wombat

contrarié, qui les avait fait beaucoup rire, il en était arrivé maintenant aux koalas.

— Les gens croient que les koalas sont des gentilles peluches très sympas, mais ils se trompent… affirmait-il en engloutissant une part impressionnante de son « cigare d'agneau à la marocaine ». Ce sont de véritables petites teignes vicieuses et méchantes comme pas deux. Y a rien de pire, je vous jure.

— J'ai peur de devoir vous contredire. Il y a bien pire, croyez-moi, intervint Cornaline avec un regard vers Sergueï et Kali. Mais, Monsieur Cook, quoique le récit de vos aventures me passionne… j'aurais souhaité que nous en venions à notre affaire.

— Vous êtes pressée, ma belle dame ? répondit l'explorateur en piquant sa fourchette dans une superbe frite dorée et croustillante à souhait.

— Le temps, *cher Monsieur*…

Elle avait prononcé ces deux derniers mots en français.

— … est une denrée précieuse. Parfois même périlleuse. Et même si les koalas me fascinent, je préférerais que nous en venions au but de notre rencontre.

L'aventurier, sa fourchette alourdie d'une nouvelle frite en suspens à quelques centimètres de ses lèvres, la considéra avec attention avant de hocher la tête.

— OK. Si vous y tenez.

Il s'essuya la bouche avec sa serviette avant de se baisser pour récupérer, sous la table, un sac qu'il posa sur ses genoux.

Avant de l'ouvrir, il précisa :

— Par contre, et même si nous concluons notre affaire, nous terminons le repas.

Cornaline hocha la tête.

— Et c'est vous qui réglez.

Nouveau hochement de tête de Cornaline, qu'elle assortit d'un sourire d'encouragement, un sourire auquel un homme tel que Cook ne pouvait résister.

Jetant aux autres tables des regards de conspirateur, le journaliste explorateur farfouilla un instant dans son sac, les fixa tous les trois et, lentement, comme il aurait exhibé un trésor sans prix, en tira un objet qu'il posa sur la table devant eux.

Il les guettait du regard, attendant leur réaction, tel un prestidigitateur qui vient d'accomplir son tour.

— Ces imbéciles du musée ont refusé de le prendre. Ils m'ont dit que c'était un faux, que je l'avais réalisé. Ils n'ont même pas fait d'analyse ! Les journaux auxquels je l'ai montré aussi. Il y en a qu'un

qui a posté une photo sur son site et c'était pour se moquer de moi ! Crétins !

Il les observait, s'attendant sans doute à ce qu'ils fassent montre d'étonnement… Il en fut pour ses frais.

Car l'artefact qu'il venait de poser sur la table, allongé, en métal gravé, ressemblant à un déroutant stylet, ou à une plume, avec une pointe étincelante, Sergueï le connaissait bien… C'était le même que celui qu'il avait manié, des millions d'années plus tôt, quand il occupait le corps du Yithien, pour consigner, sur leurs étranges livres et leurs feuilles translucides, les mémoires de son temps.

Cornaline se tourna vers lui.

— Sergueï ?

Il saisit l'objet, l'observa sous toutes les coutures :

— Ça en être un, Capitaine. Pas de doute.

— Capitaine ? commença le journaliste. Il vous a appelée capitaine ?

Cornaline fronça les sourcils. Sergueï se rendit compte, un peu tard, qu'il avait peut-être commis une boulette.

Le journaliste paraissait avoir du mal à faire cadrer la jeune femme sophistiquée qu'il avait devant lui avec le grade.

— Qu'est-ce que…

— Monsieur Cook, le coupa Cornaline. Je voudrais que vous m'indiquiez l'endroit précis où vous avez trouvé cet objet.

Il y eut un instant de silence, le temps que les mots fassent sens dans l'esprit de l'explorateur qui arborait soudain une expression suspicieuse.

— Attendez ! Attendez ! Il est hors de question que je vous donne le lieu où j'ai trouvé ça… C'est ma découverte. C'est…

Cornaline soupira. Se baissa à son tour, fouilla dans son sac, y saisit quelque chose, lança, elle aussi, un regard à droite et à gauche avant de poser sur la table un tissu qu'elle déplia pour dévoiler… cinq lingots d'or qui brillèrent à la lueur des lustres du restaurant.

Les yeux de leur invité s'écarquillèrent, ainsi que ceux de Sergueï, qui n'avait jamais vu une telle fortune de toute sa vie.

Cornaline déclara :

— Ils sont à vous, tout de suite. Si vous me donnez l'information.

— Je… commença l'explorateur dont la langue passait sur ses lèvres comme s'il était soudain assoiffé. Mais qui êtes-vous, nom de Dieu ?

Cornaline ouvrit la bouche pour répondre, mais fut coupée par Kali qui venait de se lever, son visage soudain mué en un masque impénétrable que Sergueï connaissait bien.

— Nous avons de la compagnie…

Le ton de sa voix, la fixité de son regard sombre étaient terrifiants. La jeune Indienne n'avait plus rien de charmant. Sergueï, qui savait ce dont elle était capable, sentit son sang se glacer.

Il se retourna lentement pour découvrir, à l'entrée du restaurant, deux hommes en costume sombre, aux yeux dissimulés par des lunettes de soleil…

Le premier abaissa ses verres fumés pour dévoiler… des yeux ronds et globuleux. Des yeux que Sergueï, depuis leur nuit au musée, commençait à bien connaître.

— Désolée, cher Monsieur, mais l'offre vient d'expirer.

Cornaline rabattit le tissu sur les lingots, les jeta dans son sac, saisit l'explorateur abasourdi par le col et ordonna, en le tirant violemment vers la table :

— Baissez-vous !

L'instant d'après, l'enfer se déchaîna entre les escargots et le steak tartare…

CHAPITRE 2
Du rififi en cuisine

Sergueï eut à peine le temps de comprendre ce qui se passait que l'un des deux hommes, à l'entrée, celui qui n'avait pas encore enlevé ses lunettes, écartait le serveur d'un geste si brutal que ce dernier valsa plusieurs mètres en arrière avant de percuter le mur et de s'effondrer.

Le second plongea une main sous son veston pour en sortir un court pistolet-mitrailleur qu'il braqua dans leur direction.

Celui qui avait catapulté le serveur l'imita aussitôt et tira une rafale vers le plafond dans un roulement d'enfer.

Certains clients, terrifiés, se levèrent dans un concert de cris et de hurlements. D'autres, au contraire, se pétrifièrent sur place ou se jetèrent au sol pour les plus avisés.

Cornaline, avec une vivacité extraordinaire, plongea par-dessus la table, ceintura l'explorateur dont le siège bascula, et l'entraîna à terre.

Devant un Sergueï médusé, Kali, avec une étrange petite grimace qui, sur son minois d'ange brun, aurait presque paru comique, maugréa un :

— Pour une fois que je me mettais sur mon trente et un.

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle traversa littéralement le restaurant et plongea sur l'un des assaillants qui la visait et qui appuya sur la détente de son arme…

Le tir atteint l'un des gros lustres qui se décrocha du plafond et explosa par terre en mille éclats scintillants. Il toucha également la grande horloge derrière le bar où le serveur venait de disparaître. Sur

sa trajectoire, la rafale frappa certainement Kali, mais n'eut sur elle aucun effet notable.

La jeune Indienne se reçut juste devant l'assaillant, le foudroyant d'un coup de pied magistral en plein visage avant qu'il n'ait pu à nouveau presser la détente de son arme.

Le second, profitant de ce qu'elle était occupée avec son collègue, leva son pistolet-mitrailleur vers elle et tira à son tour, en pleine poitrine.

La jeune femme, encaissant les impacts dans les cris et les hurlements des clients, recula d'un mètre en titubant.

Sergueï, qui connaissait pourtant sa nature et ses capacités, ne put retenir une brusque montée d'angoisse à l'idée qu'un des projectiles ne perce le cylindre, logé dans la poitrine de la jeune fille, qui renfermait son cerveau.

La longue tunique blanche de Kali était trouée, prouvant bien qu'elle avait reçu la décharge de plombs qui aurait eu raison de n'importe quel humain normalement constitué, mais Kali repartit à l'attaque.

Se glissant sous l'arme de son adversaire, elle le faucha aux jambes et, alors qu'il s'effondrait, lui asséna à la gorge une redoutable manchette.

L'homme tomba et ne bougea plus.

Kali se baissa, ramassa son arme et l'envoya à Sergueï.

— Tu sais te servir de ça ?

Sergueï la rattrapa de justesse et la tint dans sa main avec une certaine appréhension.

— Je jamais tiré sur personne.

— Il faut un début à tout, lui répondit aussitôt son amie avec un sourire désarmant, au milieu des deux corps immobiles.

Cornaline, encore allongée sur l'explorateur, se redressa.

Ce dernier, aussi surpris que les autres clients, mais moins hystérique, lui lança :

— Madame, c'est un peu précipité, mais fort agréable…

— Attendez de voir le plat de résistance, lui répondit-elle en se relevant pour détacher d'un coup le bas de sa longue robe fourreau qui se déboutonna pour dévoiler un court corsaire ajusté laissant plus d'aisance aux mouvements.

Elle quitta ses talons aiguilles et sortit de son sac une paire de baskets qu'elle chaussa en soupirant de soulagement.

— Neptune, merci ! Je n'en pouvais plus.

Devant le regard médusé du journaliste, elle plongea une fois encore la main dans son sac, en tira un étrange objet muni d'une

poignée semblable à celle d'un pistolet, appuya sur un bouton…

Dans une série de cliquetis, l'appareillage se déploya et s'ajusta pour former un fusil électrique compact dont le canon s'auréola d'un halo bleuâtre.

Pressant un point près de son oreille, Cornaline lança :

— Docteur. Nous avons notre contact, mais il y a un imprévu… Du poisson au repas. Oui. On le ramène au point de rendez-vous.

Des cris s'élevèrent de l'entrée du restaurant vers laquelle les clients s'étaient précipités.

Sergueï se tourna vers la provenance des sons pour découvrir qu'une dizaine de types très semblables aux deux qui les avaient agressés faisaient irruption à leur tour près du bar.

La porte en verre explosa, probablement sous le tir d'une arme. Les premiers se précipitèrent dans l'établissement.

Mal leur en prit.

La décharge de fusil électrique les cueillit dans un ballet d'éclairs bleutés. Ils s'effondrèrent aussitôt, foudroyés.

— Kali ! ordonna Cornaline. On file par-derrière !

La jeune Indienne hocha la tête, non sans avoir esquivé le tir d'un autre envahisseur, qui enjambait déjà ses camarades tombés, et l'avoir expédié d'un coup de coude magistral.

Alors que de nouvelles balles sifflaient autour d'elle, elle bondit à nouveau pour se recevoir juste à côté de Sergueï et lui faire barrière de son corps.

Cornaline, retranchée derrière la table, adressa à leur hôte son plus beau sourire.

— Cher Monsieur, si vous tenez à vivre quelques heures de plus, je vous invite à nous suivre.

Des tirs sifflaient autour d'eux, pulvérisant les carafes, les bouteilles et les verres posés sur les tables et derrière le bar.

L'Australien, qui la fixait comme si elle avait été le diable en personne, balbutia :

— Mais que… Qui êtes-vous ?

Les balles se croisaient autour d'eux. Cornaline se redressa, déclencha une nouvelle décharge de son fusil électrique qui foudroya un autre de leurs agresseurs, avant de se replier pour répondre :

— La femme qui va vous permettre de sortir d'ici en vie.

Elle enchaîna :

— Kali, la porte des cuisines. Protège Sergueï, allez !

Kali, saisissant Sergueï, le poussa devant elle en direction du fond du restaurant et se précipita à sa suite.

Plusieurs tirs tonnèrent dans un concert d'aboiements rauques. Des

bouteilles explosèrent, répandant leur contenu vermeil.

Sergueï, qui courait devant, se sentant totalement inutile dans cette fusillade où il n'était bon à rien, était sûr que Kali avait encore écopé d'une ou plusieurs balles qui lui étaient destinées. Ça ne la ralentit même pas.

Derrière eux, il y eut un nouveau grésillement. Sergueï, qui commençait à bien connaître ce bruit, reconnut le tir du fusil électrique de la capitaine du *Nautilus*.

Cornaline couvrait leurs arrières, chassant devant elle l'imposant explorateur.

Sergueï franchit une seconde porte et déboucha sur la cuisine, encombrée d'ustensiles en tout genre, mais désertée par ses occupants, qui avaient dû fuir dès les premières détonations.

Flottaient dans l'air de délicieuses odeurs, gâtées par celle d'une entrecôte laissée à brûler sur une poêle abandonnée.

« Quel gâchis ! » songea-t-il étrangement, lui qui avait si souvent souffert de la faim dans son orphelinat.

— Vite ! Vite ! le pressa Kali.

Il parvint à la porte de derrière par laquelle s'était s'enfuie l'équipe, la poussa… et tomba nez à nez avec un sosie de ceux qui les poursuivaient, dressé dans son costard sombre – ils devaient tous avoir le même tailleur –, une arme à la main.

Le malabar parut aussi surpris que lui. Sergueï, retrouvant ses réflexes de lutteur, lui fit une clef redoutable et l'envoya au tapis en immobilisant son bras armé.

Mais celui-là était plus costaud que tous les adversaires qu'il avait eus à affronter. Sergueï sentit sa force colossale alors que l'autre tordait son bras pour braquer son pistolet vers lui et…

Un coup de pied en pleine figure, distribué par une Kali toujours aussi radicale, le mit hors d'état de nuire.

— Merci, Kali, lui lança-t-il en se sentant stupide.

La jeune Indienne lui répondit par un sourire qui illumina son visage de déesse guerrière avant de saisir sa tunique déchiquetée par les tirs des automatiques et de l'arracher, ainsi que son pantalon en lambeaux, pour dévoiler la combinaison de commando noire et moulante qu'elle portait en opération… Une combinaison sur laquelle Sergueï remarqua les formes argentées des plombs écrasés…

— Kevlar renforcé, lui lança-t-elle avec un clin d'œil. Pas de risques inutiles.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. Cornaline, qui avait jailli des cuisines avec leur « invité » dépassé par les événements, les pressait déjà…

— Les enfants, on y va… On a un vol à prendre.

Elle se dirigea vers un gros 4×4 noir, d'un modèle peu commun, fruit des amours entre un tank et un épaulard. Le résultat était assez esthétique, avec un je-ne-sais-quoi de prédateur. Un « N » chromé ornait l'avant de la calandre.

Le véhicule se déverrouilla à son approche, les portières s'ouvrirent en se rétractant. Cornaline désigna le siège passager à l'explorateur.

— Si vous voulez bien…

— Mais où… Où m'emmenez-vous ? demanda encore le journaliste, qui fixait le surprenant engin avec une expression oscillant entre incrédulité, crainte et exaltation.

— À la plage, répondit aussitôt Cornaline qui, après avoir refermé la porte passager, fit le tour du véhicule pour prendre le volant.

Alors qu'elle ouvrait sa portière, elle lança à ses deux jeunes compagnons.

— Les enfants. Montez à l'arrière.

— J'ai horreur quand elle fait ça, maugréa Kali, s'écartant pour laisser entrer Sergueï et s'engouffrer à sa suite.

Les portes de l'étonnante voiture se mirent en place avec un sifflement. Cornaline se glissa aux commandes qui s'illuminèrent comme celles d'un vaisseau spatial. Le pare-brise scintilla brièvement d'un « N » tournoyant avant d'afficher les jauges et les informations du système, éclaboussant le visage à la beauté antique de la jeune capitaine.

— N… Je ne connais pas cette marque…

Cornaline ne répondit pas, mais lança le véhicule. Un étrange sifflement monta du moteur que Sergueï savait propulsé par la même énergie que le *Nautilus*.

Il n'était que temps. La porte arrière du restaurant s'ouvrait déjà pour vomir un quatuor d'hommes en habit sombre qui ouvrirent aussitôt le feu.

Sergueï se crispa, s'attendant à voir les vitres exploser et à être criblé d'éclats, mais il n'en fut rien.

— Verre blindé, expliqua Cornaline sans se retourner, comme si ça tombait sous le sens alors que la carrosserie résonnait d'une grêle de plombs. Il faudrait une charge creuse pour les percer.

— Vous êtes aussi la cousine de James Bond ? demanda l'explorateur qui, malgré la situation, avait conservé un surprenant sens de l'humour.

— Non, l'arrière-petite-fille du capitaine Nemo. Le N, c'est pour ça.

La voiture jaillit sur Oxford Street… pour percuter une énorme fourgonnette noire… Une fourgonnette dont le conducteur, en costard

et lunettes fumées, levait déjà vers eux la forme trapue d'un automatique.

La poursuite continuait.

CHAPITRE 3
Virée nocturne à Bondi Beach

Sous le choc, le fourgon soulevé du sol retomba trois mètres plus loin.

La « Nemobile », comme l'avait appelée Kali quand Sergueï avait découvert l'incroyable voiture stockée à bord du lucane qui les avait amenés à Sydney quelques heures plus tôt, ne ralentit même pas.

Elle vira sur ses énormes roues et dérapa dans un crissement de pneus sonore sur la grande artère en se dirigeant vers l'est.

La nuit était jeune, la circulation encore dense. Le choc ne passa pas inaperçu, d'autant que le fourgon percuta un autre véhicule qui valsa sur le trottoir dans un concert de Klaxons et de cris…

La confusion régnait déjà sur Oxford Street depuis les coups de feu tirés du restaurant. Les forces de l'ordre n'allaient pas tarder à intervenir. Leur petite équipe, pas plus que leurs agresseurs, n'avait intérêt à les attendre. Il aurait été un peu compliqué d'expliquer la nature exacte du fusil de Cornaline et la physiologie de Kali… entre autres choses…

Le sifflement ténu du moteur monta dans les aigus, la Nemobile prit de la vitesse.

Cornaline, le visage éclaboussé de lumière alors que les diagrammes et les flèches de direction qui se superposaient à la vue extérieure se modifiaient devant elle, se faufilait entre les autres véhicules avec une aisance nonchalante, aidée en cela par l'ordinateur de bord qui calculait automatiquement la trajectoire optimale.

— Comment nous ont-ils trouvés si vite ? demanda Kali qui

surveillait leurs arrières, où le fourgon, endommagé mais pas hors de course, les talonnait déjà.

— Je ne sais pas, répondit la capitaine du *Nautilus* en se tournant vers elle. Cette diablesse a des yeux et des oreilles partout.

— Attention ! hurla l'explorateur en tendant un bras devant lui, alors qu'ils se précipitaient vers deux camions imposants qui se croisaient à cet instant-là.

Sergueï n'était pas loin de l'imiter et aurait juré qu'ils laisseraient une aile au passage, mais la Nemobile s'insinua dans l'intervalle entre les deux géants de métal juste avant qu'il ne se referme.

— Détendez-vous un peu. Et arrêtez de faire du bruit, vous me déconcentrez, lança Cornaline à l'archéologue avec un petit air de reproche. Ça va bien se passer.

— Bien se passer ? répondit Cook. Bien se passer ? Depuis que vous êtes entrés dans ma vie, c'est l'apocalypse ! Ces types d'abord, et maintenant cet engin et ce… Ahh !

Une fois encore, la Nemobile venait de se faufiler entre une benne à ordures et un 4×ɛ alors qu'elle passait en trombe devant une église de brique et traversait à tombeau ouvert un grand carrefour bordé de petites maisons à un étage, de style ancien.

Elle parvenait devant un parc, dont les arbres de diverses essences, parmi lesquels quelques palmiers, s'élevaient à leur droite quand leur véhicule freina brusquement, mais de manière optimale, pour enfin stopper.

— Pourquoi on s'arrête ? demanda Kali.

Cornaline afficha une expression contrite.

— Oh ! Pardon, c'est ma faute… J'avais oublié.

Elle ordonna :

— Déverrouillage sécurité circulation. Priorité absolue. Éviter juste piétons et collisions.

— Capitaine… commença Kali.

— C'est bon, Kali, c'est rectifié.

Une voix tombée des haut-parleurs cachés lui répondit :

— Nouveaux paramètres pris en compte.

— Capitaine, ils vont… poursuivit la jeune Indienne.

L'ordinateur de bord la coupa.

— Tir de charge creuse détecté.

Sergueï, qui avait suivi le regard de Kali, eut juste le temps de voir la fourgonnette à la portière de laquelle se penchait un homme portant sur son épaule un tube agrémenté d'un mécanisme massif et d'une lunette de visée. En sortit, dans un nuage de fumée, une forme oblongue et véloce…

— Nom de… commença-t-il en comprenant que c'était une roquette qui se précipitait à leur rencontre.

Le moteur siffla sur une note rageuse. Les roues mordirent l'asphalte. La Nemobile bondit en avant, les collant au siège, alors que le mortel projectile autoguidé se ruait vers eux.

— Contre-mesures activées.

Aussitôt, deux objets jaillirent de leur engin et interceptèrent la roquette à moins de trois mètres du hayon.

Il y eut une explosion violente dont Sergueï ressentit la vibration jusque dans son fauteuil. Il lui sembla même que leur véhicule s'était soulevé.

— Riposte ! ordonna aussitôt Cornaline.

L'instant suivant, comme ils roulaient à nouveau le long du parc, une sphère de foudre quitta l'arrière de la Nemobile et frappa la camionnette. Dans l'embrasement de son réservoir, elle s'éleva littéralement au-dessus du sol avant de retomber sur le bitume pour continuer de s'y consumer.

Sergueï était sur le point de crier victoire, quand trois nouvelles fourgonnettes surgirent de la fumée dégagée par la première et se lancèrent à leurs trousses.

— Capitaine… avertit une fois encore Kali.

— J'ai vu, répondit seulement Cornaline sans se retourner, le regard braqué sur le pare-brise où apparaissait une image des trois véhicules sur lesquels se superposèrent aussitôt trois réticules de visée.

Après avoir dépassé un quartier résidentiel, ils longèrent un interminable mur de brique et coupaient systématiquement les intersections dans des concerts indignés d'avertisseurs… s'ils n'avaient pas alerté la moitié de la police de Sydney…

— Feu ! ordonna Cornaline.

Trois boules de foudre quittèrent l'arrière de la Nemobile et filèrent vers leurs poursuivants qui remontaient le flot des autres véhicules.

Le premier s'écarta juste à temps. Le tir qui lui était destiné embrasa une portion de mur aveugle sur le côté de la rue.

Le deuxième voulut faire de même, mais un camion, qui circulait sur la voie mitoyenne, l'en empêcha.

La sphère crépitante le toucha de plein fouet.

Son réservoir explosa… Il se souleva et effectua une pirouette avant de retomber sur la route dans un grand bruit de ferraille.

Le conducteur du troisième fourgon, plus prompt à réagir, pila en dérapant. La boule de foudre passa juste devant son capot et frappa un palmier qui s'embrasa de toute sa hauteur.

Cornaline pesta.

— On ne peut pas se battre en ville, nous allons finir par blesser des innocents, il faut sortir de là, vite…

— C'est tout le temps comme ça avec vous ? demanda l'explorateur, qui serrait son sac à trouvailles contre son torse.

Sergueï lui répondit, dans son anglais hésitant :

— Non… D'habitude y avoir aussi monstres.

Soudain, la voix de la machine s'éleva à nouveau.

— Tir de charge creuse détecté.

Sergueï reporta son regard vers l'arrière et sentit son cœur se serrer.

Cette fois ce n'était pas une roquette, mais deux qui filaient depuis les fourgonnettes restantes, traversant la rue droit dans leur direction.

Il avait soudain beaucoup moins envie de plaisanter.

— Contre-mesures ! ordonna une fois encore Cornaline.

— Contre-mesures lancées, confirma la machine alors que la Nemobile frémissait et que quatre engins la quittaient pour foncer à la rencontre des deux charges creuses.

La seconde d'après, deux explosions secouèrent la quatre voies qu'ils venaient d'emprunter, soufflant les véhicules qui se trouvaient autour et qui heurtèrent la rambarde de sécurité dans un désordre impressionnant.

— Ils ne nous lâchent pas.

— Il faut que nous quittions les zones habitées, suggéra Kali.

Cornaline, sur un coup de l'étrange volant, engagea la Nemobile sur une bretelle, coupa la priorité à un camion. Celui-ci corna d'importance et recommença quand les deux dernières fourgonnettes passèrent au ras de sa calandre… Il toucha d'ailleurs la seconde qui tangua avant de se remettre sur sa trajectoire.

Ils dévalèrent une longue rue en pente entre de magnifiques villas, dépassèrent une voiture de luxe qui entrait dans un garage. Son propriétaire klaxonna à son tour juste avant qu'un de leur poursuivant ne l'emboutisse et n'envoie sa voiture en travers du trottoir sans arrêter la course…

En bas, droit devant eux, de l'autre côté d'un parc boisé, Sergueï, sous la clarté de la lune, distinguait la surface miroitante de l'océan…

La route tournait vers la gauche, mais Cornaline n'avait pas l'air de vouloir changer de direction.

— Attention ! prévint-elle à l'instant où la Nemobile quittait la route dans un superbe saut pour atterrir dans l'herbe et poursuivre sa course sans ralentir.

Derrière eux, les deux dernières fourgonnettes les suivirent à leur tour, dérapant et glissant, mais ne ralentissant pas.

— Aaaah ! Attenti…

Sergueï, alarmé par le cri de l'archéologue, reporta son regard vers l'avant pour voir que la Nemobile arrivait en haut d'une petite corniche de roche surplombant la plage d'une dizaine de mètres.

— Capitaine… commença-t-il.

Cornaline ne répondit pas, ne braqua pas… La Nemobile s'envola dans les airs au moment où la voix désincarnée de la machine annonçait :

— Tir de charge creuse détecté.

— Contre-mesures ! ordonna aussitôt la capitaine du *Nautilus* alors que la Nemobile plongeait vers le sable dans le cri ininterrompu de l'explorateur.

— Contre-mesures épuisées, asséna l'ordinateur de bord, juste avant qu'une des roquettes ne les touche.

L'explosion, assourdissante, emplit le monde de feu et envoya la Nemobile sur le sable où elle fit plusieurs tonneaux avant de s'immobiliser sur le toit.

À l'intérieur, tout n'était que confusion. Quelque chose brûlait à l'arrière.

Sergueï, surpris d'être encore en vie, des douleurs montant de tous ses membres, retint un grognement alors que Kali, une expression inquiète sur son beau visage brun, palpait sa poitrine.

— Sergueï ? Sergueï ? Ça va ?

Il hasarda un vague « oui ».

À l'avant, Cornaline, indemne mais très en colère, s'assura de la santé de leur hôte qui, secoué mais intact lui aussi, maugréait quelques protestations.

Mais la voix de la machine ne leur laissait pas de répit.

— Malfonction ! Malfonction ! Évacuation préconisée.

Sergueï lança un regard derrière lui pour constater que les deux fourgonnettes s'étaient arrêtées en haut des rochers. En surgissaient des types en costard sombre, dont un braquait à nouveau vers eux un lance-roquette qu'un second était en train de recharger…

Ils allaient les achever.

— Capitaine ! cria-t-il.

— Sortez !

Cornaline détacha son voisin et ordonna l'ouverture des portières, qui se déverrouillèrent et s'escamotèrent aussitôt.

Sergueï tomba sur le sable, essaya de se relever, tituba…

Kali, qui le suivait de près, le saisit sous les bras et l'entraîna, à l'instant où une nouvelle roquette fusa de la falaise et frappa la Nemobile, qui se désintégra en millier de fragments…

Soufflé et assourdi par l'explosion, Sergueï se redressait à peine que

Kali dégainait ses deux khukuris et se mettait en garde. Cornaline, elle aussi sortie indemne de l'épave, soutenant leur hôte, braquait son fusil à foudre vers ceux qui les dominaient du haut des rochers, tous armés, se découpant sur la lumière violente des phares de leurs véhicules.

Ça commençait à faire beaucoup, même pour Kali et Cornaline.

Et comme si ça ne suffisait pas, l'archéologue, qui venait de se tourner vers eux, poussa un cri, les yeux agrandis de peur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Sergueï, suivant la direction de son regard halluciné, se retourna à son tour pour fixer l'océan dont les flots moutonnaient sous la lune juste derrière eux… Des flots où se dressaient une vingtaine de silhouettes difformes, à mi-chemin de l'homme et du poisson, ou plutôt… du requin.

Des profonds !

Était-ce leur situation ? L'inutilité de leur effort ? Un humour désespéré ? Sergueï ne put s'en empêcher :

— Je avoir dit. D'habitude, y avoir aussi monstres.

Il avait conservé le pistolet que lui avait confié Kali et le pointait vers les hideux amphibiens, conscient que cela ne ferait probablement aucune différence, quand, venue du ciel, une salve de sphères crépitantes fila vers les fourgonnettes et les hommes juchés sur les rochers, pulvérisant les unes et foudroyant les autres.

Les profonds, qui émergeaient de l'onde de leur démarche hésitante, levèrent leurs gros yeux noirs et globuleux vers le ciel, d'où tombèrent sur la plage une cinquantaine d'aéronautes en tenue de combat, freinés par de curieuses ailes étincelantes, un peu semblables à celles des libellules, qui se rétractèrent dans leur havresac dès qu'ils touchèrent le sable.

Les monstrueuses créatures, dévoilant leurs crocs, poussèrent de répugnants coassements avant de se lancer à l'assaut.

Elles furent accueillies par autant de tirs de foudre qui ne leur laissèrent aucune chance.

Elles s'abattirent les unes après les autres… Certaines, plus résistantes, parvinrent à la grève malgré les coups répétés. Cinq ou six arrivèrent même à frapper plusieurs aéronautes, mais elles n'avaient plus de force.

Quelques secondes plus tard, les combattants casqués s'approchaient d'eux. Celui qui les menait s'inclina devant Cornaline.

— Madame, désolé d'avoir traîné, mais votre message nous a pris par surprise. Le commandant Robur a fait de son mieux.

Devant l'explorateur, dont les yeux écarquillés ne cessaient de passer de l'aéronaute aux cadavres des profonds, Cornaline répondit :

— Merci, si vous n'aviez pas été là…

Dans le lointain, une sirène se fit entendre.

— Allons, ne traînons pas… Vous êtes venus en lucane ?

— Nous n'avons pas eu le temps d'en faire sortir un, Madame, lui répondit l'officier de sa voix étouffée par le casque qui dissimulait son visage.

— Mais alors… devina Cornaline.

L'air se moira pour dévoiler une forme extraordinaire, celle de l'*Albatros*, qui, en suspension au-dessus des flots et de la plage, écrasait ce coin de monde de ses structures élégantes…

Cela ne dura qu'un instant mais, à travers la double verrière du poste de commande illuminé, Sergueï distingua la silhouette râblée de Robur qui les observait. Il crut même deviner un sourire sur son large visage, comme un sale gosse content de sa plaisanterie.

L'instant d'après, l'*Albatros* disparut à nouveau sous son bouclier d'occultation, mais une passerelle surgie du néant se déploya jusqu'à terre.

Les aéronautes l'empruntèrent aussitôt et regagnèrent le vaisseau.

L'archéologue, qui n'en revenait toujours pas, hésita, fixant tour à tour Cornaline et la rampe qui s'étirait devant eux pour atteindre une ouverture d'où filtrait une vive clarté et où se dressait une ombre puissante.

Cornaline invita le journaliste d'un geste.

— Vous dites aimer l'aventure ? Vous allez être comblé.

L'explorateur la dévisagea comme s'il évoluait dans un rêve, avant de demander :

— Vous êtes vraiment l'arrière-petite-fille du capitaine Nemo ?

— En personne, lui répondit Cornaline avant de le pousser devant elle.

Ils montèrent la rampe en haut de laquelle les attendait le docteur Sauvage, toujours aussi imposant, qui accueillit chaleureusement l'archéologue médusé et Cornaline.

Comme elle lui racontait sommairement ce qui s'était passé, les traits du docteur s'assombrirent.

— Pourquoi faites-vous cette tête ? releva la jeune femme devant un Sergueï attentif qui n'en perdait pas une miette. Nous nous en sommes sortis, non ? C'est le principal.

Alors que l'*Albatros* virait sur l'aile pour prendre de l'altitude, le docteur grommela, une expression contrariée sur son visage de statue antique :

— C'est trop facile… Ça ne lui ressemble pas. Elle ne fait jamais rien pour rien.

Sur ce, il pressa un bouton sur la paroi de métal de la soute. L'écoutille, derrière eux, se referma.

Sergueï lança un dernier regard vers la plage et les corps monstrueux qui la jonchaient…

Déjà, les sirènes se rapprochaient, la police n'allait plus tarder… Mais il était prêt à parier que, d'ici qu'elle parvienne au rivage, les cadavres, tous les cadavres, auraient disparu.

CHAPITRE 4
Le playboy des sardines

— Cette petite me rendra chèvre !

Cette grosse voix, qu'on ne pouvait confondre avec aucune autre tant elle était profonde, une voix à vous faire vibrer les os… c'était celle de Sauvage.

Ryan, après un séjour sur le pont à regarder le paysage défiler sous les ailes de l'*Albatros*, s'apprêtait à regagner sa cabine pour se reposer. C'était au moment de tourner à l'angle du couloir qu'il avait entendu ces mots.

Après le retour de Cornaline, Kali et Sergueï, les choses s'étaient enchaînées à un rythme accéléré. Depuis sa fuite d'Innsmouth, dans cette effroyable nuit de tempête, poursuivi par sa famille, les habitants de la ville et ces créatures abominables mi-hommes mi-poissons, que Sauvage appelait les « profonds », Ryan avait l'impression de se trouver dans une course contre la montre permanente, et c'était bien le cas… Une course contre rien de moins que la fin du monde.

Que n'aurait-il donné pour revenir six mois plus tôt quand, insouciant, avec ses parents et son frère, il dégustait une glace dans un parc de Boston avant d'aller tous manger au meilleur restaurant de burgers du coin…

Maintenant, dans ce vaisseau tiré de quelque livre de Jules Verne revisité, il survolait l'Australie pour gagner la cité enfouie d'une race préhistorique et y retrouver un objet qui permettrait à l'Agence Lovecraft, peut-être, de contrer le retour sur Terre de puissances effroyables en passe de dévorer cet univers, à commencer par cette

planète et ses habitants… Et tout cela poursuivi par une « sorcière » (il ne voyait pas quel autre mot employer pour désigner celle que Sauvage nommait « Miss Moriarty ») capable d'invoquer des « choses » dont la simple vue vous mettait la tête à l'envers…

Son frère lui-même, son frère jumeau, son meilleur ami, son soutien, victime d'un lavage de cerveau ou que savait-il ? avait complètement changé de personnalité. Il était à présent l'un de leurs adversaires les plus acharnés et commençait à se transformer en homme-poisson…

Et, cerise sur le gâteau… lui aussi.

Alors même que lui venait cette pensée, sa main se leva pour toucher, geste qui était devenu chez lui presque inconscient, les fentes qui marquaient son cou et qu'il tentait, la plupart du temps, de dissimuler sous le col montant de sa chemise ou sous une écharpe. Ces ouvertures, des branchies, lui permettaient de respirer sous l'eau.

Et s'il n'y avait eu que ça…

Il avait bien constaté, depuis cette nuit maudite et cette odieuse cérémonie au Rocher du Diable où il avait, de justesse, échappé à l'abomination colossale qui était sortie de l'océan, ce Dagon, que son corps, à lui aussi, changeait.

C'était insidieux, mais chaque jour, quand il se levait, quelque chose en lui changeait. C'était comme une maladie qui progressait lentement…

Pas plus tard que ce matin, en se regardant dans la glace, il lui avait semblé voir que ses yeux s'étaient encore arrondis, plus globuleux, que ses lèvres s'étaient amincies, étirées. Passant la langue sur ses dents, il avait eu l'impression qu'elles étaient plus pointues. Quand il s'était brossé les cheveux, il avait remarqué que beaucoup restaient accrochés à la brosse… beaucoup trop…

La signification de tout cela était évidente…

Il se transformait, lui aussi… Son corps cédait à son atavisme, aux gènes qu'il avait hérités de la famille de sa mère, cette terrible famille Marsh dont les ancêtres avaient passé des pactes effroyables, avaient frayé avec des créatures qui n'étaient pas tout à fait de ce monde, dans quelques îles lointaines.

Il devenait… un profond.

Mais ce n'était que la partie émergée de l'iceberg. Le plus effrayant, le plus douloureux, se passait à l'intérieur.

Car il y avait les rêves… Ces rêves qui le hantaient, chaque nuit, alors que, libre, dans son corps écailleux, fendant les flots obscurs, il répondait à cet appel qu'il ressentait dans chacune de ses cellules, s'enfonçait de plus en plus loin dans des profondeurs glacées… jusqu'à

ces ruines cyclopéennes qui reposaient là, dans les abysses, cachées au monde des hommes et à la lumière du jour depuis des éternités, telle une chose honteuse… Ces ruines qui retenaient une puissance, une force indicible qui filtrait de la pierre noire, comme le pus d'une plaie, empoisonnant de sa présence tout ce qui l'entourait… Et cet appel, cet appel qui se faisait de plus en plus impérieux, de plus en plus fort, qui forçait ses lèvres…

C'était pour le fuir qu'il était monté sur le pont se perdre dans la contemplation du panorama de dunes et de sable qui défilait sous les ailes de l'*Albatros*.

Cet étrange mandala de brun, de rouge et de jaune, parsemé de quelques bandes piquetées de vert fané, l'avait un peu apaisé par sa beauté sauvage qui prenait, à cette altitude, des allures de tableau abstrait… Dans le ciel d'un bleu de cobalt qui s'assombrissait peu à peu, se teintait de mauve, les nuages se paraient d'inquiétants reliefs…

C'était peut-être cela qui l'avait décidé à redescendre dans sa cabine… Les trains et les voitures qu'il imaginait autrefois dans les nuées cotonneuses avaient cédé la place à d'autres formes bien plus sinistres.

Il était donc en route vers sa cabine quand il surprit la voix de Sauvage.

Ralentissant le pas, il tendit l'oreille.

C'était la voix de Cornaline, qui répondait de cette belle voix de femme, douce et ferme à la fois :

— Marie, ouvre, il faut que nous parlions.

Ryan n'était pas sûr, mais il lui sembla entendre un « non » étouffé filtrer à travers un panneau épais.

— Tu ne vas pas rester là-dedans éternellement ?

— Si.

Il y avait une telle détresse, mais aussi une telle détermination, dans cette réponse, que Ryan en fut touché.

Alors qu'il arrivait à l'angle du couloir, il y eut un grognement de dépit, celui de Sauvage, qu'il découvrit, les deux bras levés en l'air en signe d'exaspération. Ainsi dressé, dans cet espace étroit, lui déjà massif en diable, il en devenait écrasant.

— Je vais appeler un technicien pour qu'il nous ouvre.

— Non !

La capitaine du *Nautilus*, qui avait retrouvé son uniforme cintré et son calot, s'était placée entre Sauvage et l'une des portes du couloir.

— Docteur, vous êtes l'un des esprits les plus brillants que je connaisse. Un homme que je respecte infiniment, vous le savez…

On devinait, dans sa voix, une sincérité manifeste… mais elle

poursuivit aussitôt :

— Mais en ce qui concerne la psychologie féminine, je suis désolée de vous le dire, vous laissez à désirer.

— Comment ça, je laisse à désirer ?

L'expression du colosse de bronze était presque comique.

— Gérer les monstres et les génies du mal de tout poil, c'est votre truc. Vous vous débrouillez parfaitement, mais pour le reste, et en particulier pour cette enfant… faites-moi confiance.

— Cette enfant est… commença Sauvage en désignant la porte de la cabine.

— … une adolescente dont le corps est en train de lui échapper et qui a peur. Peur d'elle-même, de ce qu'elle est, de ce qu'elle ressent, de ce qu'elle désire… Elle se sent sale, différente, rejetée, elle est le jouet de forces qui la dépassent…

— Vous n'êtes pas… commença Sauvage.

— Je suis une femme, moi aussi, et je suis passée par là… même si je ne suis pas ce qu'elle est. Et elle, elle le ressent mille fois plus intensément.

— Jamais vous n'avez… tenta encore le docteur avec un regard troublé.

— Vous étiez toujours trop occupé à sauver le monde pour vous en rendre compte. C'est Monk qui m'a tout expliqué.

— Monk ? s'étouffa Sauvage, contrarié, juste avant que Cornaline, qui venait de remarquer la présence du jeune homme, ne se tourne vers lui.

— Ryan !

Une expression de soulagement profond passa sur le beau visage de la capitaine.

— Tu tombes bien !

Elle s'approcha de lui, saisit son bras d'une poigne douce mais ferme et lui demanda :

— Il faut que tu parles à Marie. Depuis que nous sommes revenus de Leng, elle ne veut plus sortir de sa cabine. Elle s'est enfermée et elle refuse d'ouvrir.

Ryan, devant le regard de feu de la capitaine, où il devinait une supplique à laquelle il était bien difficile de résister, hésita :

— C'est peut-être parce qu'elle a envie de voir personne.

— Mais nous avons besoin… commença Sauvage que Cornaline fit taire d'un geste.

— Ryan. Ce n'est pas bon pour elle de rester seule, surtout en ce moment, et surtout avec ça, affirma Cornaline. Oui, nous avons besoin d'elle, mais c'est surtout pour elle que je m'inquiète. Il faut que tu

nous aides. Elle ne nous répondra pas, mais à toi peut-être…

Ryan se mordit les lèvres. Il aimait beaucoup Marie. À chaque fois qu'il s'était trouvé avec elle, à la voir ainsi si fragile, si vulnérable, si écorchée, il avait eu envie de la protéger de tout, de Jonathan, y compris d'elle-même.

Au final, ce fut l'inquiétude sincère qu'il devinait dans les yeux de Cornaline qui emporta sa décision.

S'avançant de quelques pas, et passant devant Sauvage, il toqua à la porte.

— Laissez-moi tranquille !

La voix était bien celle de Marie, et le bouleversa par son intonation tant elle était marquée par la peur, la misère et l'angoisse.

— Je ne veux pas vous voir !

Il prit une grande inspiration :

— Marie, c'est moi, Ryan. Tu sais, le mec qui sent la marée. Celui qui…

— Ryan… entendit-il.

Son nom, prononcé par cette petite voix, le remua plus qu'il ne l'aurait imaginé. Il se sentit soudain tout plein du désir de l'aider, de la réconforter, au point d'en oublier ses propres problèmes.

— C'est toi ?

— Ben oui, c'est moi.

Il échangea un regard avec Cornaline.

— Qui tu voulais qu'on envoie d'autre ? Vu comment t'es balèze, ils ont dû se dire… qui on peut envoyer lui causer sans qu'elle lui pète la figure tout de suite ? Ah ben, l'homme-poisson, ça devrait aller ! Entre trucs chelous, ils se comprennent.

Il plaisantait, mais pas tant que ça. Dans le regard de Cornaline, il devina comme une lueur de culpabilité.

De l'autre côté du panneau, il y eut un bruit qui était peut-être un rire.

— *T'es con.*

Elle avait prononcé ces mots en français.

— J'y comprends rien, princesse, mais je parie que ça veut dire que t'adores le beau gosse aquatique que je suis.

Silence. Ryan devina que la jeune Française se trouvait juste derrière la porte.

— T'imagines pas. Un vrai tombeur.

— Si tu savais. Toutes les sardines sont folles de moi. Et y a les thons aussi… Alors là c'est l'hallu ! Ils me kiffent grave !

— Le play-boy des sardines. Ça sonne bien.

— Je devrais créer ma ligne de vêtements. Je vois bien des

casquettes à mon effigie. *Sardines Playboy* ! Succès garanti.

Un nouveau rire, plus clair, lui fit chaud au cœur.

— Alors, tu ouvres ?

Une fois encore, le silence s'éternisa. Ryan crut que la jeune fille n'allait pas lui répondre, mais elle finit par murmurer, et Ryan comprit qu'elle parlait juste à côté du métal, peut-être même collée tout contre.

— Je sais pas ce qui m'arrive, Ryan ! J'ai peur… J'ai si peur…

Il y avait une telle détresse dans la voix de la jeune Française, une telle souffrance, celle d'une enfant perdue, tiraillée entre un corps qui lui échappait et les pulsions effroyables, étrangères, qui la traversaient.

Il croisa le regard de Cornaline et ne fut pas surpris d'y découvrir des larmes qu'elle ne tentait pas de dissimuler.

Ce fut elle qui prit la parole.

— Oh, Marie ! Je suis désolée, tellement désolée ! Ne reste pas toute seule là-dedans avec ça en toi. Nous sommes là. Je suis là. Nous allons t'aider, je te le jure…

La sincérité, l'émotion, dans la voix de la jeune capitaine, bouleversèrent Ryan.

Nouveau silence, durant lequel on ne perçut plus que le bourdonnement continu des moteurs du navire, puis un cliquetis, celui d'une serrure qu'on déverrouillait… Enfin, le panneau pivota pour dévoiler la silhouette menue de la jeune Française.

Elle était toujours aussi jolie, elfe blonde aux cheveux semblables à une coulée d'or, mais ses traits tirés, défaits, faisaient peur à voir, et ses immenses yeux bleus, tourmentés, semblaient encore posés sur quelque vision infernale qui ne la quittait pas…

— Marie, murmura Cornaline, qui ouvrit les bras dans lesquels Marie, après un instant d'immobilité où elle les dévisagea les uns après les autres, vint se réfugier, se blottissant contre la poitrine de la jeune capitaine où elle étouffa ses pleurs.

Ryan, la gorge serrée, les observait toutes les deux. Même Sauvage, nota-t-il, arborait une étrange expression, lui qui appartenait à une génération d'hommes guère habitués à montrer leurs sentiments… En toutes autres circonstances, et s'il n'avait pas été aussi ému lui-même, Ryan en aurait peut-être souri.

Il n'en aurait de toute façon pas eu le temps, car une voix, qu'il reconnut pour être celle de Robur, tomba des haut-parleurs du bord.

— Arrivée sur site dans dix minutes. Doc, je ne sais pas où vous êtes, vous et miss Nemo, mais ce serait bien que vous veniez sur la passerelle.

Toute tendresse déserta le visage de Sauvage, qui redevint statue de bronze pour annoncer :

— Jeunes gens. Le devoir nous appelle.

Il se détourna et, silhouette formidable avançant de son pas de taureau élastique, tout en force maîtrisée, s'en fut vers le bout du couloir et le poste de contrôle.

« Le repos, ce sera pour une autre fois », songea Ryan.

À l'idée de ce qui l'attendait dans ses rêves, il devait avouer qu'il était plus soulagé que désolé…

CHAPITRE 5
Pnakotus

Dans la salle de commande de l'*Albatros*, l'ambiance était pour le moins électrique et, bien sûr, la voix de Robur dominait toutes les autres.

— Quoi ? Vous voulez dire que des milliers de gens passent chaque année à côté et que personne n'avait rien remarqué ? Vous nous prenez pour des c…

Bien rares étaient ceux qui avaient envie de contrarier Robur, mis à part Sauvage qui ne craignait rien ni personne, et Cornaline qui en aurait remontré au diable lui-même.

Mais, chose étonnante, Graham Cook, leur journaliste, explorateur, archéologue (et un peu zoologue et écrivain), tenait tête à l'imposant commandant de l'*Albatros*.

Il faut dire que lui aussi avait belles taille et carrure. Sans égaler un docteur Sauvage en matière de charisme, l'Australien ne s'en laissait pas conter.

La preuve ! Sergueï suivait depuis plus d'un quart d'heure leur joute verbale et Cook ne baissait toujours pas les armes.

— Non, Monsieur, je ne vous prends pas pour un c…

Il désigna du doigt le point clignotant sur la carte holographique de l'Australie qui brillait dans les airs au-dessus d'une grande table luminescente.

— L'entrée se trouve ici, juste au-dessus du jardin d'Eden.

— Ah !

Robur se tourna vers Sauvage.

— Ce type nous enfume pour rester à bord. Il a flairé le scoop. Vous pouvez être sûr que dès qu'il le pourra il prendra la tangente pour aller divulguer au monde ce qu'il a appris sur nous…

— Ce ne serait pas une si mauvaise chose, finalement… murmura Sauvage, le regard un instant lointain. Au point où nous en sommes…

— Non, mais vous êtes malade ! éclata Robur. Aller raconter à tous les peuples de cette planète qu'ils n'en ont plus que pour un mois ! Que si nous merdons le monde va disparaître dans une apocalypse de démence et d'horreur comme jamais, même dans les pires films catastrophe, ils ne l'ont imaginé… Je vois le tableau d'ici !

— Les gens ont le droit de savoir ! intervint l'imposant journaliste avec une expression indignée.

— Oh, vous, la ferme ! réagit aussitôt Robur. Ou je vous passe par-dessus bord séance tenante.

Il reprit, en s'adressant de nouveau à Sauvage :

— Doc. Un peu de sérieux…

Mais ce dernier s'était tourné vers leur « invité » pour l'interroger :

— Comment avez-vous découvert cette entrée ?

— Je cherchais le pied d'une plante très rare que l'on ne trouve que dans cette oasis de verdure qu'est le jardin d'Eden, répondit Cook. Vous savez qu'il y a là des plantes remontant à la Préhistoire. Il n'y a pas d'équivalent ailleurs, c'est un biotope protégé qui est resté coupé du monde pendant…

— Non mais franchement, vous croyez qu'on est là pour prendre un cours de botanique, grommela Robur.

Cette fois ce fut Cornaline, elle aussi de l'autre côté de la table, son visage éclairé par la lumière de l'hologramme, qui l'interrompit.

— La paix !

Robur ouvrait déjà la bouche pour répondre, mais un froncement de sourcil de Sauvage l'en dissuada.

Cook, se sentant encouragé, poursuivit :

— J'étais monté sur une corniche à mi-chemin de la falaise. J'avais enfin découvert ma plante quand j'en ai vu une seconde, un peu plus loin. Je me suis approché, plié en deux, et j'ai réalisé qu'il y en avait tout un semis… J'ai continué, avant de me rendre compte que je venais de m'enfoncer dans une cavité que je n'avais pas remarquée alors que je me trouvais juste à côté…

Il avait encore l'air troublé en racontant cette histoire.

— J'ai regardé autour de moi. C'était impossible, je n'avais pas vu de grotte alors que j'étais pile devant. J'ai reculé sur la petite corniche… Dès que j'ai été dehors, la galerie a disparu, elle s'est… fondue dans la paroi.

Il se tut à nouveau. Sergueï devinait qu'il faisait des efforts pour se remémorer ce qu'il avait vu à cet instant-là…

— Je ne sais pas comment vous le dire, mais… c'était comme un trompe-l'œil. On passe devant, on ne voit rien. Mais si on promène la main le long de la paroi, on sent un vide là où il ne devrait pas y en avoir, ou un creux là où on avait l'impression qu'il y avait un plein… Enfin je ne sais pas si je m'exprime bien…

— Je vois très bien ce que vous voulez dire, répondit Sauvage d'une voix énigmatique. Les Yithiens étaient visiblement très doués pour dissimuler leur demeure… et ils avaient pour ça d'excellentes raisons.

Ce disant, il lança un regard à Sergueï.

Ce dernier, au souvenir de la chose qui avait fait irruption dans la Grande Bibliothèque alors qu'il occupait le corps de son « hôte », sentit un frisson remonter son dos. Oui… ils avaient d'excellentes raisons.

Cook le fixa d'un air intrigué avant de poursuivre :

— Je suis rentré une nouvelle fois à l'intérieur. J'ai avancé de quelques mètres et ça m'a sauté aux yeux…

Il se tut. En comédien qu'il était, il ménageait ses effets.

— Oh ! Accouchez ! le pressa Robur, qui n'avait aucune patience.

Cook prit donc un malin plaisir à traîner encore un peu. Au regard que lui jetait le commandant de l'*Albatros*, Sergueï se demanda si le journaliste n'allait pas gagner dans les secondes qui suivraient un plongeon en parachute sans parachute. Il n'en fut rien.

— Cette grotte n'en était pas une. Il y avait, dans ses proportions, sa découpe, quelque chose de trop régulier, une géométrie qui m'échappait, qui parfois semblait si bizarre que j'avais l'impression que des angles de parois étaient convexes alors qu'ils étaient concaves…

— Ça y est, il dégaine les mots savants ! grogna encore Robur d'un air dégoûté.

— Désolé de ne pas m'exprimer qu'avec les trois cents mots qu'on parle, le reprit le journaliste, sarcastique.

— Mais je vais le… commença Robur.

— Il suffit ! trancha Sauvage.

Il n'y avait, sur son visage et dans son regard, plus aucune trace d'amusement. Ses traits de statue de bronze étaient fermés, ses yeux dorés fixaient Cook sans ciller.

— Et l'artefact ? Où l'avez-vous trouvé ?

Il avait levé l'une de ses grandes mains qui tenait le « stylet » que Cook leur avait montré au restaurant, celui qui, selon Sergueï, appartenait aux Yithiens, puisqu'il en avait manié un lui-même.

— Au fond de la cavité, répondit aussitôt Cook qui, avec Sauvage, paraissait avoir renoncé à cabotiner.

Sergueï le comprenait. C'était une chose de jouer avec les nerfs de Robur, une autre de tenir tête au docteur.

— Il y avait eu un éboulement récent… peut-être suite à une secousse ou… des roches étaient tombées. Et parmi elles, un curieux vestige… comme un fossile. Ce que je vais vous dire va vous paraître incroyable…

Le rire de Cornaline résonna dans le poste de commande.

— Monsieur Cook, croyez-nous, l'incroyable est notre lot quotidien.

Le journaliste, qui s'était remarquablement remis de la course-poursuite à Sydney et de son séjour sur l'*Albatros*, fixa un instant la jeune capitaine à côté de laquelle, silencieux et discrets, se tenaient Marie et Ryan. Il hocha la tête.

— C'était… une sorte de pince… un peu comme celle d'un crabe. Et dans cette pince il y avait… cet objet.

D'un geste il avait désigné le curieux stylet que Sauvage venait de poser sur la table lumineuse.

Sauvage, s'appuyant des deux mains sur la surface luisante, ses puissantes épaules presque aussi larges que le meuble lui-même, murmura :

— Ce serait donc une entrée de la cité souterraine des Yithiens…

— Les Yithiens ? demanda le journaliste. Vous répétez sans cesse ce mot. De quoi s'agit-il ?

Sauvage, posant ses prunelles d'or en fusion sur l'Australien, soupira avant de répondre :

— Monsieur Cook, il y a tant à dire et si peu de temps pour le faire… Vous m'excuserez, mais…

Il fut interrompu par Robur.

— Doc ! Ils y sont !

Se tournant vers le journaliste aventurier avec un sourire de prédateur, il ajouta :

— On va en avoir le cœur net…

Il fit un geste, toucha des commandes virtuelles en suspension dans l'air. La carte disparut pour laisser apparaître une image, celle d'une oasis paradisiaque, prise du dessus, une oasis luxuriante au creux d'un profond canyon de roche rouge, sous un ciel piqueté d'étoiles et une lune pleine.

Une voix légèrement étouffée, comme celle d'une personne s'exprimant à travers un casque, s'éleva :

— Nous y sommes, Monsieur.

La vue changea pour montrer une paroi de roche à la teinte chaude

qui s'approchait… Tous crurent que la caméra qui enregistrait les images allait s'écraser contre la pierre, mais elle… passa à travers… La voix reprit :

— C'est incroyable. Ça fait dix fois que je le fais, mais je ne m'y habitue toujours pas…

Ils se trouvaient maintenant dans une cavité. La paroi, devant eux, en un curieux phénomène d'optique, paraissait avoir reculé.

À l'écran l'image tourna pour présenter, dans le halo d'une lampe à la lumière crue, un tunnel s'enfonçant dans la roche. Un tunnel qui, de toute évidence, ne devait rien au hasard même si, comme l'avait dit Cook, il semblait obéir aux règles d'une géométrie étrangère.

— Ça doit bien faire six mètres de haut et au moins quatre de large, ajouta la voix de celui qui s'enfonçait dans la falaise. C'est incroyable que personne n'ait découvert ça avant…

La caméra balayait les murs et le plafond, troublant la vue de ceux qui regardaient, incapables qu'ils étaient, comme l'avait prétendu le journaliste, de savoir si certains angles étaient saillants ou au contraire rentrants.

L'image en devenait pénible pour la rétine, qui devait constamment s'adapter à des perspectives qui ne lui étaient pas naturelles.

Enfin le halo de lumière éclaira, accroupis au milieu du passage, devant un éboulis, deux aéronautes casqués, en combinaison de combat, fort occupés à installer le trépied de ce qui ressemblait à un curieux canon.

Ils se relevèrent alors que celui qui filmait approchait. L'un d'eux annonça, à travers son respirateur cuivré :

— Tout est prêt, Monsieur. Quand vous voulez.

Sauvage éleva la voix :

— Attendez, Sergent !

Il s'humecta les lèvres, son large front plissé par la concentration, ses yeux d'or luisants.

— Pouvez-vous vous rapprocher…

L'image avança vers l'éboulis, plus près, toujours plus près.

— Oui. Là !

Sauvage se tourna vers Sergueï.

Ce dernier s'était figé. Devant ses yeux, pétrifié par les millions d'années passées dans la roche, mais encore parfaitement reconnaissable dans le cône de clarté crue, se détachait un objet qu'il connaissait bien… la pince d'un Yithien.

Lentement, comme hypnotisé par ce fragment de rêve brusquement matérialisé qui se rajoutait à l'artefact posé sur la table, il hocha la tête.

Se redressant de toute sa hauteur, Sauvage ordonna :

— Vous pouvez procéder.

— Bien, Monsieur.

L'objectif remonta, s'éloigna de la paroi, repassa derrière la forme menaçante du canon trapu, un mètre, deux mètres.

Un halo environna soudain le fût massif, que parcoururent plusieurs vagues d'énergie et quelques éclairs… juste avant qu'une décharge aveuglante ne frappe la roche dans une explosion de gravats et un nuage de poussière qui occulta aussitôt toute vue.

Pendant un long moment, l'image ne présenta qu'un néant gris et tourbillonnant qui se dissipa peu à peu… Celui qui portait la caméra s'avança à nouveau, lentement, traversa les volutes… Deux pas encore, puis…

— C'est… C'est incroyable…

Devant lui, un corridor sombre, semblable à la grotte qu'il venait de franchir, mais en bien meilleur état, d'autant plus déroutant que son architecture n'avait jamais été pensée pour l'usage humain, s'enfonçait dans les ténèbres…

Plus loin, là où se perdait le halo de la lampe, on devinait les prémices d'un très vaste complexe qui s'étendait – jusqu'où au juste ? – dans cette obscurité de tombe… une tombe qui n'avait pas été ouverte depuis des centaines de millions d'années.

— Nous y sommes, murmura Sauvage, fasciné, les yeux levés vers l'image qui planait au milieu de la salle. Pnakotus, la cité des Yithiens.

Ces mots résonnèrent dans le silence du poste de commandement avec la puissance d'un cri et frappèrent tous ceux qui se trouvaient là, Sergueï le premier.

Car le garçon, lui, reconnaissait ces lieux qu'il avait déjà arpentés tant et tant de fois dans le corps de l'autre et qu'il retrouvait maintenant, ici, dans la réalité.

Il frémit. La main de Kali se referma sur la sienne.

Il puisa un peu de réconfort dans ses yeux calmes et confiants, qui lui disaient qu'elle serait toujours là pour lui, qu'elle ne l'abandonnerait pas. À cet instant, il en avait désespérément besoin.

Les heures qui viendraient, il le devinait, allaient être éprouvantes.

Comme pour lui donner raison, Sauvage se tournait déjà vers lui pour prononcer très exactement les mots qu'il redoutait d'entendre.

— Sergueï, es-tu prêt ?

CHAPITRE 6
Le poids du passé

Debout au poste de commande de l'*Albatros*, flanqué de Kali et de Cornaline, Sergueï suivait la progression du groupe qui était descendu à terre et s'enfonçait dans le tunnel que les aéronautes avaient dégagé.

Très égoïstement, il avait été soulagé de ne pas faire partie de ceux qui se rendraient dans les ruines de la cité des Yithiens. Il ne savait pas s'il l'aurait supporté…

Il avait cru que c'était la raison pour laquelle Sauvage l'en avait dispensé… Il se trompait.

Il se rappelait sa réaction quand le docteur lui avait exposé son plan.

— Quoi ?

— Tu vas échanger ton corps avec celui de ton Yithien et nous guider depuis son époque.

— Mais comment je faire cela ? avait-il protesté, paniqué à l'idée de se projeter une fois encore dans cette créature totalement étrangère, dans cet environnement bizarre…

Celui qui se trouvait actuellement sous les ailes de l'*Albatros*, au cœur de ce désert rouge qui s'étendait à des milliers de kilomètres autour d'eux, dans les profondeurs de la terre.

— Il y a bien, là-bas, des appareils capables de laisser une trace dans la roche ?

— Je… Je crois… avait hasardé Sergueï avant de désigner l'artefact que Sauvage avait posé sur la table lumineuse. Ça… Si on augmentait puissance. Je voir Yithiens s'en servir pour découper choses.

Il avait pris la relique et, d'une main, poussé un curseur quasi invisible. De l'autre, il avait essayé d'appuyer sur une petite plaque en creux qu'il avait eu du mal à atteindre. Le stylet n'avait pas été conçu pour des mains humaines, mais pour une pince, une grande pince.

Après deux tentatives infructueuses, sous les regards intrigués ou dubitatifs des autres, il était près d'abandonner, quand un fin rayon de lumière doré, intense, avait quitté le prisme au bout de l'appareil pour frapper le bord de la table de métal… et le découper.

— Arrêtez ça ! avait aussitôt rugi Robur.

— Ah ben ça ! Si je m'attendais ! s'était exclamé Cook, émerveillé.

Sergueï, aussi surpris que les autres, avait levé le doigt. Le rayon s'était instantanément interrompu, mais un coin de la grande table, tranché net, était tombé au sol. Fort heureusement, les mécanismes complexes qu'elle contenait n'avaient pas été touchés.

Robur s'était aussitôt précipité pour constater les dégâts et grogner, en fixant Sergueï comme il l'aurait fait d'un dangereux maniaque.

— Cette espèce de moujik maladroit a abîmé mon vaisseau.

Son regard était terrible à voir. Sergueï s'était ratatiné en attendant l'orage à venir. Mais Robur avait avancé un doigt vers la surface de métal, avait caressé l'arête de la coupure et arboré une expression surprise en levant les yeux vers Sauvage.

— Ce n'est même pas chaud… Qu'est-ce que…

— Disruption moléculaire, avait murmuré le docteur. Ce n'est pas un laser, cela ne dégage pas de chaleur. C'est… autre chose. Une technologie dont nous ignorons tout.

Il avait refermé sa grande main sur l'artefact que Sergueï avait précipitamment reposé, comme il l'aurait fait d'une chose redoutable.

— En tout cas, preuve est faite que cela peut laisser des traces…

Il avait ajouté, avec un sourire, en tâtant à son tour le coin de table tronqué :

— Des traces durables… Des traces que nous pourrons retrouver.

Quelques minutes plus tard, sur le pont d'envol de l'*Albatros*, sanglé dans une combinaison d'aéronaute, son casque sous le bras, plus imposant que jamais, devant un lucane dont les rotors tournaient déjà au ralenti, prêt à décoller, Sauvage posait une main sur l'épaule de Sergueï.

— Tu as bien compris ta mission, Sergueï ? Quand nous serons en place, tu vas plonger dans l'abîme du temps, te glisser dans la peau de ce Yithien et nous flécher, dans la roche, grâce à l'un de ces stylets, les indications qui nous permettront de retrouver la clef de R'lyeh.

Il ajouta après un instant :

— Si j'ai bien compris, la dernière fois que tu es allé là-bas, c'était

un peu la panique…

— Ça être l'apocalypse, oui… avait répondu Sergueï.

— Alors, fais attention à toi.

Le docteur lui avait dédié un regard pénétrant de ses yeux de lion, des yeux auxquels on ne pouvait résister.

— Nous comptons sur toi.

Sauvage s'était retourné pour monter dans la soute ouverte du lucane où se tenaient déjà Ryan et Marie. Il avait insisté pour prendre la jeune Française avec lui, même s'il était évident que Marie n'avait aucune envie de quitter l'*Albatros*. Elle avait lancé à Cornaline un regard traqué.

Avant que la jeune fille n'embarque, la capitaine l'avait serrée dans ses bras et lui avait murmuré à l'oreille des paroles que Sergueï n'avait pu entendre.

Quant à Ryan, il avait, au contraire et contre l'avis même de Sauvage, insisté pour les accompagner. Le docteur avait eu beau tempêter et tonner, l'Américain, qui s'était placé devant Marie pour le défier du regard, n'en avait pas démordu.

Cornaline était venue à son secours. Sauvage, au grand étonnement de Sergueï, avait fini par céder.

— J'aurais vraiment tout vu ! avait commenté Robur avec un rire gargantuesque avant de repartir pour le poste de commandement en entraînant Cook avec lui.

Sergueï avait fait un signe à Ryan et à Marie, qui le lui avaient rendu. Ils ne se connaissaient pas depuis longtemps, tous les trois, et n'avaient guère eu de temps pour se découvrir, mais des liens forts s'étaient tissés entre eux… une certaine affinité, une communauté. La conscience que chacun d'eux, à sa manière, était à part du reste de l'humanité.

« Entre phénomènes de foire, on se comprend », avait un instant songé Sergueï en observant le visage un peu étrange de Ryan, dont les yeux s'étaient arrondis et les lèvres élargies depuis leur rencontre.

Dans son malheur, s'était dit Sergueï en détaillant son ami, lui-même avait de la chance… il ne se transformait pas en autre chose, du moins… pas physiquement.

Cette pensée en avait aussitôt amené une seconde…

Alors que le souffle des rotors du lucane montait en puissance, les balayant de violentes rafales, il avait demandé au docteur :

— Mais pendant ce temps, l'autre occuper mon corps, il peut faire…

Sauvage, tandis que le hayon se refermait, les plaques se ressoudant les unes aux autres, avait répondu en désignant Cornaline et Kali.

— Je te laisse dans de bonnes mains. Je suis sûr qu'elles feront ce qu'il faut.

Le lucane s'était soulevé du pont d'envol, avait pivoté et, dans un violent souffle d'air, avait filé vers le sabord ouvert par lequel on devinait, dans la nuit finissante, le bleu sombre du ciel piqueté d'étoiles et le rouge orangé du désert australien.

Le lucane était vite devenu un point noir avant de disparaître à la vue de Cornaline, Kali et Sergueï.

Ils étaient remontés dans le poste de commande, devant la table que Sergueï avait amputée, où Robur l'avait surveillé d'un œil noir.

Sous la double verrière en dôme de l'*Albatros*, Kali, Cornaline, Robur, Cook et lui avaient attendu dans la pénombre, seulement troublée par les lumières des pupitres voisins et bercée par le bruit feutré des machines et des opérateurs affairés.

Le temps commençait à leur paraître long quand la voix de Sauvage s'était enfin élevée des haut-parleurs :

— Nous y sommes…

Une pause, puis :

— Oh ! C'est extraordinaire !

Pour que le docteur, qui avait certainement, dans sa vie, vu nombre de choses hors du commun, prononce ces mots…

L'instant suivant, un miroitement prenait naissance au-dessus de la table lumineuse avant de se stabiliser en une image précise.

Les yeux de Sergueï, comme ceux de toutes les personnes présentes, s'agrandirent…

Même s'il avait déjà déambulé là, dans cette seconde vie qui avait été et continuait d'être la sienne, tout ceci, à travers les sens du Yithien, avait toujours conservé, pour lui, un caractère onirique…

Mais retrouver, dans le monde « éveillé », ces lieux qu'il n'avait parcourus que dans ses « rêves »… Tout prenait maintenant une autre dimension, si immense, si vertigineuse, qu'elle en devenait terrifiante.

Et encore n'en avait-il qu'une image partielle. Mais Sergueï, pour l'avoir arpenté en long et en large, dans cette « autre vie », extrapolait ce qui leur restait caché par le cadre limité de l'objectif et en déduisait la démesure.

Une salle gigantesque s'étendait dans l'obscurité, si vaste que même les projecteurs pourtant puissants que transportaient Sauvage et son équipe ne parvenaient pas à la percer. Une salle dont la géométrie, la construction, sobre, mais déroutante dans ses proportions, ses angles, l'inclinaison de son plancher, de ses murs, faussaient les perspectives…

D'étranges structures saillaient des parois nues sur lesquelles ne

figurait nul bas-relief. Les Yithiens ne donnaient pas dans la statuaire ni dans le faste de certaines civilisations… Leurs connaissances étaient plus éthérées, plus intellectuelles. Ils les inscrivaient dans des livres, avec des phéromones, mais surtout dans leur mémoire. Toute leur bibliothèque n'était qu'un moyen de sauvegarde et de consultation auxiliaire, de « révision », de « classement ».

Mais plus encore que la démesure, c'était le temps… Cette salle, cette pierre dans laquelle elle avait été taillée avec des outils défiant l'imagination, certainement des appareils disruptifs, capables de découper la roche la plus dure, dégageaient, comme le plateau de Leng, une impression d'ancienneté si grande qu'elle en devenait terrifiante.

Cette cité, réalisa Sergueï, était déjà infiniment vieille quand les pyramides étaient encore jeunes. Elle avait été abandonnée aux ténèbres, d'où la tiraient maintenant les projecteurs de Sauvage et de ses aéronautes, quand les premiers hominidés sortaient à peine de leurs forêts… peut-être même avant que les ancêtres des dinosaures ne commencent leur ascension.

Le poids du temps vous écrasait.

— Sergueï !

La voix du docteur le ramena à l'instant présent.

— Tu te repères ? Tu reconnais cet endroit ?

Comme s'il reprenait pied avec ce temps, Sergueï répondit :

— Je… Euh… Je pas savoir, Docteur, je… Quand je être dans corps de Yithien, je pas percevoir avec les mêmes sens, ça être très différent… Vous pouvoir tourner tête ?

La vue de la caméra changea, présenta des murs cyclopéens sur lesquels ne figurait nulle indication. C'était après tout bien normal, songea Sergueï, les Yithiens, eux, possédaient des sens que les humains ne pouvaient concevoir. Ils percevaient des choses qui étaient cachées à ces derniers.

Néanmoins, alors qu'il observait les parois nues, les portiques aux dimensions imposantes, taillés pour laisser passer des êtres bien plus grands que des humains et à la morphologie différente, il lui sembla…

— Là ! C'est là !

Il avait tendu le bras vers une arche qui s'ouvrait dans ce qui paraissait être un mur, mais était peut-être un plafond. Il était difficile de se faire une idée de la configuration des lieux tant on manquait de repères.

— Sur votre gauche, Docteur, la troisième arche devant vous… Je être sûr. Vous pouvoir atteindre ?

— Nous allons essayer, répondit Sauvage qu'on entendit distribuer

des ordres.

Une corde tomba sur la pierre et se déroula vers l'obscurité, dévoilant à Sergueï et aux autres que le sol devait probablement être en pente. L'un des aéronautes la saisit et commença à progresser vers les ténèbres et l'arche qu'il avait désignée.

La voix de Sauvage s'éleva à nouveau.

— Sergueï. Il va falloir que tu plonges dans l'abîme du temps et que tu nous serves de guide. Nous comptons sur toi. Sur vous tous.

Déjà, Cornaline saisissait le bras de Sergueï. Il se tourna vers elle pour la découvrir qui le fixait, de ses beaux yeux couleur de bois roux.

— Prêt ?

Il hocha la tête.

Accompagné de Kali et de Cornaline, Sergueï allait quitter la salle, sous les regards de Robur et de Cook, quand il lança en direction de l'écran :

— Docteur ! Et si j'échouais ?

On n'entendit plus que le souffle de Sauvage alors qu'il descendait la corde en s'approchant de l'arche, puis :

— Pour l'instant, Sergueï, il semblerait que tu aies réussi.

Sergueï se demanda ce que le docteur voulait dire quand l'image de la caméra se fixa sur le sol de pierre… Cette pierre lisse, découpée par quelque procédé extraordinaire, mais dont la perfection s'altérait ici d'un certain nombre de marques en creux, des marques tracées une éternité plus tôt. Non. Pas des marques… Des lettres… Des lettres dans un alphabet qu'il reconnaissait, et pour cause… Des lettres en cyrillique, des mots…

Des mots qui disaient :

Salut les copains. Bienvenue dans mon autre chez-moi.
Sergueï.

CHAPITRE 7
Dans l'abîme du temps

Sergueï regagna sa cabine en compagnie de Cornaline et de Kali.

Toutes deux, avec un luxe presque excessif de précautions, lui demandèrent s'il ne voulait pas aller aux toilettes, s'il n'avait pas soif. Comme il répondit non aux deux questions, elles le firent asseoir sur sa chaise.

Elles sortirent des sangles mais, au moment de l'attacher, Kali se tourna vers Cornaline :

— Je peux avoir deux minutes avec lui ?

Il y avait, dans la voix de la jeune Indienne, une étrange timidité.

La capitaine du *Nautilus* les couva d'un regard attendri avant de hocher la tête.

— Je suppose qu'après plus de 375 millions d'années on peut encore attendre deux minutes de plus.

Elle sortit de la cabine et referma la porte derrière elle.

À peine avait-elle disparu que Kali se retournait, prenait le visage de Sergueï dans ses mains et, le fixant de ses immenses yeux sombres où la nuit entière aurait pu se réfugier, lui demandait :

— Tu feras attention à toi là-bas, tu me promets ?

Sergueï, fasciné par les étoiles qui brillaient dans l'ombre de ses iris, ces yeux qu'il savait artificiels, mais dont les émotions, elles, étaient bien réelles, répondit :

— Je promettre. Moi vouloir revenir…

Il ajouta, avec un brin de gêne et une légère rougeur aux joues :

— Maintenant, j'ai raison de revenir.

Kali le fixa plusieurs secondes. À voir son expression, il était difficile de se dire que cet adorable visage à la peau couleur de miel brûlé n'était qu'un masque dissimulant quelques mécanismes complexes, tout comme ses lèvres, quand elles se posèrent sur celles de Sergueï pour l'embrasser, avec un bouleversant mélange de fougue maladroite et de timidité.

Quand elle s'écarta, il était à bout de souffle, elle non… puisqu'elle ne respirait pas. Là résidait la différence.

— J'aurais voulu te rencontrer plus tôt, murmura-t-elle.

Il y avait, dans sa voix, une profonde émotion. Sergueï, qui commençait à bien la connaître, devina que, si elle avait pu, elle aurait pleuré.

Il allait lui répondre, quand la porte s'ouvrit sur Cornaline, qui s'avança sans tarder dans la pièce.

Kali se redressait déjà, mais Sergueï prit sa main pour chuchoter, ses yeux pâles plantés dans les siens :

— Il faudra que je te dire quelque chose, quand moi revenir.

La jeune Indienne le dévisagea longuement et finit par répondre :

— Alors, fais attention à toi.

— Prêt ? demanda Cornaline.

Il hocha la tête sans quitter Kali des yeux.

La capitaine et elle se mirent à l'ouvrage, le ficelant à la chaise et serrant les sangles en lui demandant si ce n'était pas douloureux.

— Je finir par croire que vous y prendre goût, lança-t-il à Kali pour détendre un peu l'atmosphère et évacuer la tension qui s'accumulait en lui à l'idée de céder une fois de plus son corps à la chose étrangère qui l'avait habité pendant deux ans.

Ce fut Cornaline qui répondit :

— Transformer les garçons en paupiette, c'est ma marotte.

— Paupiette ? Quoi ça être, paupiette ?

— Une spécialité culinaire française, le renseigna Kali en serrant un dernier lien.

— Être bon ?

— Délicieux, répondit Cornaline qui venait de terminer aussi. Avec une sauce au vin blanc, à la crème et aux champignons.

— Alors vous me faire ça quand je revenir… je avoir sûrement faim.

— Mieux que ça, sourit la capitaine du *Nautilus*. Si tu réussis, je te promets de t'emmener en manger dans un délicieux restaurant parisien.

— *Deal*, approuva Sergueï en mettant à plat sa main droite ficelée au bras du fauteuil.

Cornaline tapa, puis, ayant retrouvé tout son sérieux, annonça :

— Il faut y aller maintenant.

Sergueï hocha la tête, inspira longuement, fixa Kali une dernière fois, son beau visage de princesse indienne qu'on aurait cru tiré d'un film de Bollywood, comme pour graver chaque trait dans sa mémoire.

— Je revenir tout de suite, lança-t-il avant de fermer les yeux.

À entendre sa voix, on pouvait se demander si c'était une affirmation ou une prière.

Il plongea.

Il ne savait pas comment il faisait… C'était comme si, depuis le premier échange avec le Yithien, une porte s'était ouverte dans son esprit, une porte dont il ignorait auparavant l'existence, mais qu'il pouvait à présent pousser à volonté. C'était à la fois grisant… et terrifiant.

Une fois encore, la réalité s'éloigna autour de lui, lentement tout d'abord, puis de plus en plus vite… Tout se fondit dans un brouillard gris, un brouillard dans lequel il ne sentait plus que les consciences des êtres qui l'entouraient… Celles de Kali, de Cornaline, puis, plus loin, de Robur, de Sauvage, de Cook, de Marie et de Ryan… Mais elles s'estompaient déjà, disparaissaient, alors qu'il prenait de la vitesse, une vitesse folle…

Les ères, les âges défilaient, les consciences, petites lueurs au milieu du néant, comme des pulsations de vie, de plus en plus simples, primitives… Il sut qu'il approchait de cet espace-temps qu'il redoutait, celui où ces vastes intellects l'environnaient, affamés, emplis d'une malignité infinie et d'un appétit insatiable pour la vie, les possibles, l'existence même…

Il eut, une fois encore, l'impression que certains percevaient son passage et se « retournaient » vers lui… Fort heureusement, il était trop rapide, et il était presque arrivé, il décèlerait déjà, il…

La réalité se referma sur lui. Les choses redevinrent nettes, le néant brumeux se coagula à nouveau pour former des sons, des formes, des odeurs, mais différentes… avec plus de reliefs puisqu'il les percevait avec des sens que ne possédait pas le corps misérable qu'il venait de laisser derrière lui.

Et ce qu'il percevait, par ces nouveaux sens, ceux de ce grand corps conique qui était à présent le sien, n'était pas rassurant du tout.

Autour de lui, dans la clarté mordorée, s'étendaient, à perte de vue, les rayonnages de la « Grande Bibliothèque » dans laquelle il avait passé deux années de sa vie enfermé dans cette entité étrangère qu'il occupait maintenant.

Il était familier des lieux et si, au début, il se souvenait avoir été

égaré et terrifié, il déambulait à présent dans ces allées avec une aisance qui le surprenait lui-même… mais pas cette fois…

Saturant l'air, troublant jusqu'aux pistes et signalétiques phéromoniques balisant l'immense structure, il devinait une émotion, une émanation suffocante : la peur !

Elle imprégnait tout. Il la captait par les quatre trompes qui achevaient l'un des longs pédoncules prolongeant son corps de chair conique. Elle était si forte qu'elle en devenait obsédante… oblitérait presque sa pensée.

Autour de lui, dans les interminables couloirs, il distinguait les silhouettes pyramidales des autres Yithiens qui se précipitaient, à leur manière lente – il ne pouvait en être autrement avec leur mode de locomotion –, mais qui, chez les humains, aurait correspondu à une véritable frénésie.

Beaucoup tenaient des volumes ou des objets, comme s'ils souhaitaient les emporter. D'autres brandissaient dans une de leurs longues pinces des choses que Sergueï identifia comme des armes…

Il aurait frissonné, si ce corps l'avait pu, car il devinait de qui, ou de quoi, les Yithiens voulaient ainsi se protéger.

S'il avait eu besoin d'une confirmation, il lui suffisait de tendre ses trompes vers les conversations mi-olfactives qui s'échangeaient autour de lui.

— … attaqué les jardins botaniques… (*indignation*)

— … n'arrivons pas à les arrêter ! (*affliction*)

— … détruisent et dévorent tout. Leur sauvagerie est… (*incrédulité/panique*)

— Ce sont des monstres… Des monstres… Ils mangent la vie… (*terreur*)

— … ont passé toutes les défenses. Ne laissent rien derrière eux. (*terreur*)

— La dernière forteresse est tombée. (*désespoir/terreur*)

— Prenez tout ! Sauvez ce que vous pouvez et apportez-les au bastion. (*ordre/terreur*)

Partout l'agitation. Partout la peur.

Il devait résister, se concentrer, et pour cela…

Repoussant les vagues odoriférantes qui l'environnaient, il inclina sa tête globulaire et, de ses grands yeux noirs, observa ce qui l'entourait.

Il se trouvait à côté d'un haut pupitre tripode soutenant un imposant volume aux pages translucides couvertes d'une étrange écriture cunéiforme, celle des Yithiens, qui contenait également des images et évocations phéromoniques tridimensionnelles que seuls

leurs sens pouvaient percevoir.

Mais cette merveille d'élégance et de précision ne retint pas son attention. Tout ce qui l'intéressait était l'objet qui reposait à côté, ce long stylet semblable à celui qu'il avait manié à bord de l'*Albatros*… quelque 375 millions d'années plus tard.

Il s'en saisit d'une de ses deux pinces prolongeant un de ses pédoncules et lança un regard vers le chaos lent qui se déchaînait autour de lui.

Non, non… là !

Il venait de reconnaître, à environ deux cents mètres de lui, l'arche sous laquelle le docteur Sauvage lui avait montré la marque… qu'il n'avait pas encore faite.

C'était à devenir fou…

Ignorant ce qui se passait autour de lui, et tentant de fermer ses cônes réceptifs aux effluves de terreur qui menaçaient de le submerger, il se rua, à sa manière, c'est-à-dire d'une reptation collante plus rapide, vers cette entrée…

Il croisa sur son chemin plusieurs de ses congénères affairés… Aucun ne prêta attention à lui. Ils étaient bien trop occupés à emporter ce qu'ils pouvaient… dans la direction opposée.

Parvenant sous l'arche, à l'endroit exact où le docteur leur avait montré la marque, il lança un regard de l'autre côté pour constater que là aussi, sur cette grande esplanade d'où rayonnaient de nombreux couloirs, régnait la panique la plus totale. S'y croisaient des centaines d'autres Yithiens, dans une chorégraphie désordonnée d'autant plus choquante pour ces êtres calmes, méthodiques et contemplatifs.

Il aurait dû se sentir étranger à tout cela. Après tout, il n'était pas de ce monde, ni même de ce corps, seulement un « locataire » temporaire. Mais était-ce le fait d'habiter cette chair étrangère, d'en partager les affres, les sensations ? Ou le désespoir et la peur qu'il percevait finissaient-ils par s'infiltrer en lui ? Il les ressentait lui-même.

Il dut se forcer pour se recentrer sur son objectif et braquer la pointe de son stylet vers la pierre du sol.

La part de sale gosse qu'il était parfois, à faire des coups pendables à l'orphelinat, ressurgit. Il se demanda ce qu'il se passerait s'il écrivait un message différent de celui qu'il avait lu ? Cela altérerait-il le futur ? Et si oui, de quelle manière ?

Il y renonça… Entre Miss Moriarty, ses profonds, les kronolosses, Nyarlathotep et, comment s'appelait-il déjà ? Cthulhu… le monde était suffisamment dans la panade sans qu'il aille en plus tripatouiller

la cohérence de l'espace-temps. Il n'était pas un grand physicien, mais il avait vu assez de films pour savoir que ce n'était pas une bonne idée.

Il déclencha donc le faisceau du stylet pour tailler dans la roche, avec une étonnante facilité, les mots qu'avait lus… ou plutôt, que lirait le docteur Sauvage dans 375 millions d'années.

En toutes autres circonstances, son sacrilège, celui de dégrader ainsi un lieu d'étude et d'ordre, aurait été aussitôt remarqué et probablement sanctionné. Mais aujourd'hui, aucun de ceux qui l'entouraient n'y prêta attention.

Alors, pivotant sur son large pied-ventouse, il se dirigea vers l'endroit où il avait vu le Yithien ranger la pierre de R'lyeh, lors de sa précédente visite.

Était-ce lui ? Il avait l'impression que l'agitation et la peur, autour de lui, s'accroissaient encore.

Tous les cinquante mètres environ, il se baissait et traçait sur la roche une nouvelle flèche de direction.

Certains des Yithiens qu'il croisait ou doublait dans sa progression le remarquèrent, mais ils étaient tellement affairés, tellement effrayés, qu'ils le laissèrent faire sans intervenir.

Peut-être croyaient-ils qu'il exécutait quelque tâche précise dans un but de défense ? Comment savoir ? Et puis il s'en moquait.

Dans cette course interminable au ralenti, sur ce pied adhésif et ondulatoire semblable à celui des escargots, il était parvenu au coin de l'allée où se trouvait, dans une niche, enfermée, la pierre de R'lyeh.

Il venait de tracer le énième signe sur les dalles du sol et, satisfait de son travail, s'apprêtait à en apposer un dernier sur la portion de mur contenant l'artefact avant d'abandonner le corps du Yithien qu'il occupait à son propriétaire légitime et le laisser se débrouiller avec ses congénères…

Là, il se figea. Sa tête globulaire pencha d'un côté et de l'autre, au bout de son long pédoncule, comme pour s'assurer qu'il voyait bien, que ses énormes yeux noirs ne le trompaient pas…

Mais rien n'y changeait… L'alcôve était béante, et la pierre… n'était plus là.

Catastrophé, il redressa aussitôt deux des interminables appendices saillant au-dessus du cône coriace de son corps et, de ses yeux, de ses antennes et de ses trompes olfactives, fouilla la salle autour de lui…

Rien, rien, si ce n'étaient les Yithiens affolés qui emportaient tout ce qu'ils pouvaient avant que le glas sonne, et parmi eux… un qui se dirigeait vers l'autre extrémité de l'immense salle et portait, à bout de pince, comme la plus précieuse des reliques, un objet noir veiné de

vert…

La pierre de R'lyeh !

Sans attendre une seconde, Sergueï se lança à sa poursuite avec toute la vélocité… d'un humain sortant acheter son journal.

Il avait à peine parcouru trente mètres qu'au-dessus de lui une grande verrière explosa et que deux silhouettes à moitié intangibles, mais déjà suffisamment réelles pour soulever dans son corps étranger une véritable vague de terreur, tout en gueules et en mâchoires, en attention prédatrice, firent irruption dans la salle dans un concert de sifflements hideux…

Les polypes volants, premiers avatars des dévoreurs de réalité de Cthulhu et de son engeance, venaient d'entrer dans la place…

CHAPITRE 8
Rats de bibliothèque

Ils avançaient dans l'immense salle qui déployait sa démesure dans ces ténèbres où elle reposait depuis des millions d'années.

Alors qu'ils progressaient lentement, Ryan, prenant garde à ne pas glisser sur ce sol dont la pente avait un angle bizarre, n'avait pas assez d'yeux pour observer tout ce qui les entourait et pour essayer d'en appréhender la configuration.

Ce n'était pas chose facile tant ce lieu semblait fait pour troubler les sens et leur faire perdre leurs repères…

Les dimensions tout d'abord… une telle immensité que Ryan préférait éviter d'y penser, quand son regard s'égarait dans l'obscurité qui les cernait de toutes parts, au-delà du halo des projecteurs intégrés aux casques des aéronautes qui les accompagnaient ou à ceux qu'on les avait forcés de coiffer, Marie et lui.

Marie, qui à ses côtés, dans cette combinaison de spéléologue qui lui allait comme une armure à une ballerine, scrutait l'ombre ancienne qui les écrasait. Dans son visage aminci et creusé par l'angoisse, ses yeux clairs paraissaient plus grands encore… Pour un peu, on aurait presque cru voir un personnage de manga.

« Ombre ancienne… »

Les mots s'étaient imposés à lui, et il se dit que c'était exactement ça…

Car la seconde chose qui lui comprimait la poitrine dans un étau oppressant, c'était l'âge.

Il ne savait à quoi cela tenait : les proportions, la simplicité et le

dépouillement extrême des volumes, leur étrangeté… Tout, ici, suggérait un âge immémorial.

Ce n'était pas comme regarder le squelette d'un dinosaure. Après tout, un fossile n'était qu'un fragment du passé qui vous rendait visite dans le présent. Là, c'était l'inverse. Le passé, un passé infiniment lointain, si lointain qu'on ne parvenait même pas à l'envisager, vous avalait, vous broyait du poids de ses milliers… non… de ses millions d'années.

Et cette salle…

Ryan, par la grâce de ses parents, grands lecteurs tous les deux, avait toujours aimé les bibliothèques. Il en avait fréquenté un bon nombre dont, bien sûr, celle de Boston.

Il se rappelait la première fois qu'il s'était rendu avec sa mère à la Boston Public Library. Combien il avait été impressionné par la haute façade blanche aux larges fenêtres, mais plus encore, quand il était entré à l'intérieur, combien il s'était senti petit, insignifiant, dans la grande salle en voûte avec ses colonnes, ses rayonnages chargés de livres, ses interminables rangées de tables avec leurs liseuses à globe vert où des usagers silencieux compulsaient autant de mystérieux ouvrages.

Il avait été frappé par tous ces livres qui l'entouraient, par l'idée des connaissances qu'ils renfermaient, de ce savoir accumulé. Un savoir qu'on pouvait consulter et s'approprier juste en tendant la main…

Lui qui venait d'attraper le virus de la lecture et avait commencé à piller la bibliothèque familiale qui lui semblait déjà immense, s'était senti comme un explorateur naviguant sur une modeste rivière et débouchant soudain sur un fleuve gigantesque, un fleuve de possibilités et de découvertes qui l'avait à la fois grisé et effrayé par son étendue.

Et c'était exactement ce qu'il ressentait à cet instant, en cent, mille fois plus intense…

Car c'était bien une bibliothèque. Malgré les différences et l'extrême antiquité qui émanait de chaque chose, de chaque objet entreposé ici, il n'y avait pas à s'y tromper. Ryan avait passé assez d'heures dans de tels lieux pour les reconnaître du premier regard…

Mais cette bibliothèque-là renvoyait toutes les autres au rang d'anecdotes.

Si la Boston Public Library avait été un fleuve, celle-ci était un océan qui s'étendait devant et autour d'eux, s'enfonçant à des distances inimaginables dans les profondeurs de la terre.

Ces rayonnages, hauts comme trois hommes au moins, emplis

d'objets qui, pour différents qu'ils soient par leurs dimensions, leur aspect et les matériaux qui les composaient, étaient indiscutablement des livres…

Et ces allées s'étendaient devant eux, à perte de vue, avant de se diluer dans les ténèbres.

Mais il y avait autre chose : cet extraordinaire labyrinthe de connaissances accumulées présentait des perspectives gauchies, déformées, ou presque complètement abstraites, car il ne s'étendait pas au sol…

— Regarde, c'est…

Il avait murmuré ces mots à l'intention de Marie, tant il n'osait plus déranger la quiétude immémoriale qui régnait ici, tant le poids de tous ces ouvrages et de ce qu'ils contenaient, dans l'obscurité sans âge, pesait sur son âme. Pourtant, même ainsi, il eut l'impression que ses mots résonnaient avec la force d'un cri avant de se perdre dans les lointains de l'ombre.

Non, les allées ne s'étendaient pas seulement devant eux sur cette pente étrange qui plongeait vers les entrailles de la terre, mais aussi sur les murs, au-dessus d'eux, sur ce qu'il fallait se résoudre à appeler « le plafond », mais qui, également occupé par les mêmes allées complexes, n'était qu'un autre sol.

Sans la gravité, Ryan, en observant ce qui les entourait, aurait été incapable de situer le haut du bas.

— Mais comment…

— Les Yithiens n'étaient pas constitués comme nous…

C'était la voix de Sauvage. Lui aussi, remarqua Ryan, parlait bas, mais c'était plus par déférence que par crainte. Il ne parvenait pas à croire que quoi que ce soit puisse impressionner cet homme, si toutefois le docteur était un homme, ce dont il se prenait parfois à douter au vu des prouesses physiques dont il était capable.

Le colosse poursuivait déjà, les yeux levés vers la voûte. Le docteur aussi avait l'amour des livres et de la connaissance.

— Pour eux, le haut, le bas étaient des notions très relatives, leur conformation physique leur permettait de s'affranchir de ce genre de considération.

— Mais… intervint Marie dans un chuchotement cristallin, ses grands yeux sautant d'un endroit à un autre, comme si elle essayait de tout englober… sans y parvenir. Cette bibliothèque, elle est…

— … gigantesque… souffla Ryan, qui cherchait un autre mot, mais n'en trouvait aucun qui puisse retranscrire, ou ne serait-ce que suggérer, les dimensions de ce lieu, tellement elles échappaient aux normes humaines… à tout ce qu'il connaissait.

— Le mot est faible, hein, Ryan ?

Le docteur souriait, mais Ryan savait que lui aussi était impressionné, grisé par tout ce qui sommeillait ici, dans l'obscurité.

— Voici Pnakotus, l'une des plus anciennes cités de cette planète, qui prospérait bien avant l'apparition de l'homme sur cette Terre. Et dans cette cité, la plus grande bibliothèque que ce monde a connue et connaîtra certainement jamais…

De sa large main, il désigna les hauts rayonnages qui s'éloignaient, formaient, devant eux, un canevas complexe, avant de disparaître dans les ténèbres sans âge.

– Ici repose le savoir de la grande race de Yith…

Sa voix enfla, à peine, mais assez pour que chacune des syllabes que prononçait l'homme de bronze paraisse résonner dans cette vastitude avec la force d'une corne.

— Ici se trouve rassemblée la connaissance de toute l'histoire de ce monde, depuis son commencement… jusqu'à son terme. Contemplez, mes jeunes amis, contemplez les réponses à toutes les questions que l'humanité s'est jamais posées sur le passé, le présent et le futur.

Les derniers mots du docteur, qui avait élevé inconsciemment la voix, roulèrent dans les profondeurs silencieuses de la Grande Bibliothèque, se répercutant en écho parmi les immenses rayonnages.

Ryan se sentit nerveux. Il attendit avant de parler à son tour, comme si l'éclat du docteur avait pu réveiller, dans les abîmes ignorés que n'atteignait pas leur dérisoire halo de lumière, quelque redoutable présence…

— Mais comment ? Comment pouvaient-ils savoir tout ça ? Connaître l'avenir ?

Il parlait tout bas, craignant, à chaque instant, de percevoir une terrible réponse montant des lointains enténébrés.

— Les Yithiens avaient découvert et exploité le voyage dans le temps… Du moins celui de l'âme. Ils étaient capables de projeter leur esprit dans un corps, à des milliers, des millions d'années dans le futur ou dans le passé, et d'en prendre possession…

— Comme… murmura Marie, les yeux brillant d'une nouvelle compréhension.

— Comme Sergueï, oui… compléta Sauvage. Pendant une période, ils occupent cette « enveloppe » et recueillent, à travers elle, tout ce qu'ils peuvent apprendre de son époque et de ceux qui y vivent. Et l'esprit de celui qu'ils ont investi, retenu ici dans le corps de son hôte, écrivait sur un de ces volumes ce qu'il savait de son temps…

Il acheva alors que ses yeux, après avoir parcouru ce qui les entourait, comme pour le graver dans sa mémoire, revenaient sur eux.

— Si nous avions le temps et la capacité de lire ces ouvrages, nous pourrions connaître l'histoire de l'humanité et de la Terre et leur futur…

— Et si nous apprenions que nous allons échouer ? Que l'humanité va disparaître dans un mois, que feriez-vous ? ne put s'empêcher de demander Ryan.

Il n'y avait pas plus de place pour le doute dans la voix que sur le visage de bronze de Sauvage quand il répondit :

— Je me battrais jusqu'au bout.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un des aéronautes, plus loin dans la salle, poussait une exclamation.

Sauvage se tourna vers lui. Prenant garde à ne pas tomber sur la pente inclinée, il progressa dans sa direction en invitant Ryan et Marie à le suivre.

Arrivés près de l'homme penché vers le sol, devant l'un des grands rayonnages, ils constatèrent qu'une nouvelle marque balafrait la roche lisse…

Un smiley.

Sergueï.

Le petit émoji était accompagné d'une flèche pointant vers la gauche.

Ils continuèrent, cette fois de biais par rapport à la pente.

— Ils ne pouvaient pas construire à plat comme tout le monde ! Pourquoi cette inclinaison bizarre ? demanda Marie comme ils forçaient tous sur leurs chevilles pour ne pas glisser vers le bas de la pente et Dieu savait quoi.

— Je vous l'ai dit, répondit Sauvage qui progressait à grandes enjambées, les Yithiens, du fait de leur conformation physique, pouvaient se déplacer sur n'importe quelle surface… Mais il est aussi possible que le mouvement des plaques tectoniques, en plus de 375 millions d'années, s'il n'a pas détruit ce lieu, ait quelque peu modifié sa configuration… Ah !

L'aéronaute avait découvert un nouveau smiley et une nouvelle flèche, vers le bas cette fois, puis une autre, quelques mètres plus loin, sur la gauche…

Ils approchaient d'un des murs… Un dernier smiley, une dernière allée bornée par les grands rayonnages emplis de ces volumes étranges à la reliure faite d'une matière que Ryan n'identifiait pas… un rayonnage qui se poursuivait sur un plan incliné à plus de 70 % et sur le côté, une alcôve… une alcôve ouverte, celle où Sergueï leur avait dit que se trouvait la pierre qu'ils étaient venus chercher…

— Non ! Non ! Non !

L’exclamation du docteur résuma à elle seule la pensée de tout le groupe.

Car l’alcôve… était vide.

CHAPITRE 9
Poursuite au ralenti

La réaction fut immédiate.

De plusieurs points dans l'immense salle, les Yithiens équipés des étranges objets que Sergueï avait soupçonnés être des armes les levèrent avec une vivacité étonnante et les déclenchèrent.

C'étaient bien des armes, mais telles que Sergueï n'en avait jamais vu.

Il y eut d'étranges souffles, brefs, secs comme des coups de fouet, mais aucun projectile, du moins aucun qu'il ne puisse voir avec ces yeux qui étaient à présent les siens, qui percevaient un spectre de couleurs bien plus étendu que celui des humains.

Leur effet n'en était pas moins dévastateur…

L'un des polypes, touché, perdit ainsi une partie de sa masse, arrachée, dispersée comme par une charge de chevrotine.

Cela ne fut pas suffisant pour le tuer, si toutefois il était vraiment vivant au sens où on l'entendait pour les créatures de ce monde.

Sous le regard de Sergueï, l'abomination polymorphe se recomposa, son corps protéiforme, aux trois quarts invisible, qui n'apparaissait dans la vision yithienne que comme une sorte d'écheveau semi-translucide de matière glutineuse à la teinte vaguement violine, se restructurant en quelques secondes.

Elle pivota sur elle-même. Un organe, qui était peut-être une tête, s'achevant par une mâchoire ronde hérissée de crocs monstrueux, s'ouvrit démesurément.

La créature, avec une vélocité extraordinaire, dans un nouveau

sifflement hargneux, se rua sur le Yithien qui l'avait attaquée, fondant depuis les airs sur le malheureux qui n'eut pas le temps de réagir.

Le polype volant goba les quatre pédoncules du Yithien. Ses dents triangulaires se refermèrent sur le bouquet d'un seul coup dévastateur, cisaillant et arrachant la chair coriace, la secouant, tel un chien enragé mordant une proie, avec une férocité effroyable.

En moins de cinq secondes, le crime était consommé. Le Yithien, privé de ses organes supérieurs, demeura immobile, cône de chair amorphe, dépourvu de volonté et de vie. Un liquide blanchâtre et épais, qui leur tenait lieu de sang, gicla sporadiquement des quatre « cous » tranchés.

Alors même que Sergueï, horrifié, observait le hideux spectacle, la scène se répétait à l'envi tout autour de lui…

Sous des coups formidables, les hautes verrières explosaient les unes après les autres, dans une pluie d'éclats translucides, pour livrer le passage à une véritable nuée de monstruosités évanescentes qui se répandaient en volant à travers la salle, dans une assourdissante cacophonie de sifflements répugnants.

Les Yithiens, malgré la puissance de leurs armes étranges qui, comprenait maintenant Sergueï, comprimaient les molécules d'air jusqu'à leur donner la consistance de la matière et les projetaient en avant à une vitesse incroyable, telle une lame invisible, ne pouvaient leur résister.

Les envahisseurs étaient trop nombreux. Pour un qui tombait, cinq Yithiens avaient déjà été fauchés.

La férocité, la cruauté et l'appétit insatiable des abominations étaient ahurissants.

Sergueï, toujours pétrifié, comme devant un film d'épouvante où des créatures inconcevables se livraient à une chorégraphie de violence et de mort, vit l'un des polypes, frappé de cinq rafales qui le déchiquetèrent pour moitié et éparpillèrent des fragments de son corps sur son sillage, se « réagréger » et s'abattre sur l'un de ses exécuteurs.

Ce dernier, comme une tortue rentrant la tête dans sa carapace, rétracta ses pédoncules.

Croyait-il être à l'abri ?

Il se trompait.

Le polype, agrippé à lui telle une glaire immonde, produisit une espèce de gueule suceuse qui se ventousa au sommet du cône… Le corps de l'horreur semi-invisible se contracta plusieurs fois, et Sergueï devinait, à ses mouvements, qu'elle aspirait les entrailles de sa victime, comme un enfant glouton tirant sur une paille bouchée…

Le Yithien eut un ou deux soubresauts.

Quand le polype s'envola à nouveau, ne saillaient plus de la pyramide coriace que quatre tubes tranchés dégorgeant leur fluide vital à grandes giclées blanches…

Le polype, un peu plus tangible, plus lourd, fort de cette matière qu'il venait de dérober, se développait de nouveau, dans un bouillonnement de chair translucide, et fondait vers une autre proie…

Partout, la même scène, à quelques variantes près… Ici un polype tombé au sol, entre deux rayonnages, finissait d'exploser sous les tirs conjugués de trois Yithiens. Là, un autre, fauché en plein vol, s'abattait sur l'une des bibliothèques, dans un grand envol de registres et de tomes précieux qui, peut-être, contenaient les dernières poésies de quelques civilisations disparues ou à venir…

Car la débâcle des Yithiens, autant qu'à la résistance de leurs adversaires, tenait aussi à cela… Cette bibliothèque était le centre de leur cité, de leur culture, leur raison d'être. Le but de chacun des esprits qui habitait ces corps étranges était d'accroître les connaissances de cet univers et de son histoire, du passé, du présent et de l'avenir… Des connaissances qu'ils avaient patiemment réunies ici, le cœur de leur monde, le saint des saints… la Grande Bibliothèque.

Pour chaque volume détruit, c'était la vie d'études et de recherches d'un Yithien qui disparaissait.

Ainsi les défenseurs, qui auraient parfois pu profiter d'un avantage tactique, hésitaient à ouvrir le feu sur leurs adversaires quand ceux-ci se trouvaient trop près des rayonnages ou s'abattaient dessus… Une hésitation que les abominations, qui n'avaient pas de tels scrupules, mettaient aussitôt à profit.

Des scènes abjectes se déroulaient à présent dans la Grande Bibliothèque. Les précieux volumes, dispersés à terre, étaient les témoins d'atroces exécutions perpétrées par les effroyables envahisseurs…

C'était par centaines qu'ils s'engouffraient maintenant dans la salle par les hautes verrières éventrées. Un flot continu qui se répandait dans le labyrinthe des allées afin d'y traquer les malheureux Yithiens pour la plupart désarmés.

On n'entendait que les terribles sifflements des polypes se répondant d'une travée à l'autre alors qu'ils exerçaient leur monstrueuse vengeance. Les Yithiens, eux, mouraient en silence… mais pas sans émettre, tout autour d'eux, les phéromones d'alarme, de détresse et de douleur…

— *Peur… Peur… Peur…* captait Sergueï par ses trompes olfactives. *Douleur… Souffrance… Peur… Peur… PEUR !*

La concentration était tellement forte, tellement obsédante, qu'elle

en devenait insupportable, qu'elle obnubilait ses pensées, l'empêchant de réfléchir, le paralysant, comme il voyait, autour de lui, ses semblables… non, les semblables du Yithien, se faire massacrer les uns après les autres.

C'était un véritable génocide auquel assistait maintenant Sergueï.

La plupart des défenseurs, sur lesquels s'étaient concentrées les attaques des premiers polypes, étaient tombés. Seuls des tirs sporadiques s'élevaient encore d'une allée ou d'une autre en réponse à un sifflement mauvais…

Les envahisseurs polymorphes convergeaient alors en grappe vers ce point. Sergueï percevait, montant de là, une émanation de terreur intense, comme un nuage, un paroxysme de souffrance qui éclatait, puis se dispersait pour se mêler à la brume d'agonie qui baignait à présent tout ce lieu. L'agonie d'un peuple, d'une culture, d'une civilisation… celle des Yithiens, qui vivait, à cet instant, son dernier jour.

Quelque part, au milieu de son grand corps paralysé par ce brouillard de douleur et de mort qui l'environnait, le noyait, l'esprit humain qui était encore le sien réagit.

« Bouge ! Il faut que tu bouges ! L'immobilité, c'est la mort. »

Il avait appris cela, dans cette autre vie, cette vie humaine qui lui paraissait soudain lointaine, à l'autre bout de l'abîme du temps, dans cette grande bâtisse qu'on nommait « un orphelinat » où celui qui ne courait pas assez vite se faisait invariablement rattraper et passait un très, très mauvais moment… Il en gardait encore quelques marques… et des souvenirs qu'il aurait préféré oublier.

Mais ces souvenirs lui donnèrent le coup de fouet nécessaire pour mettre en mouvement le grand corps conique, fermer ses trompes olfactives afin d'empêcher les effluves de souffrance de le paralyser, comme ils paralysaient tous ceux qui se trouvaient autour de lui et qui devenaient aussitôt des proies faciles pour les envahisseurs voraces ne faisant aucun prisonnier.

Étendant le pédoncule soutenant ses organes oculaires au-dessus des rayonnages, il porta son regard dans la direction où il avait vu partir le Yithien qui avait emporté, entre ses pinces, la pierre noire veinée de vert.

Il ne mit pas longtemps à le repérer. Celui-ci se hâtait, du moins autant que pouvait le faire un Yithien, vers l'une des extrémités de la grande salle. Il l'avait presque atteinte…

S'il sortait, Sergueï le perdrait de vue. Il était inconcevable de le pister grâce aux traces phéromoniques qu'il aurait pu laisser, tant elles auraient été noyées dans l'odeur de terreur qui saturait maintenant

toute la bibliothèque.

Sergueï tenta d'ignorer ce qui se passait autour de lui, les scènes ignobles de massacre qui se perpétraient dans les rayonnages alors que, par dizaines, les polypes volants fondaient sur les malheureux Yithiens incapables de se défendre face à une telle marée d'horreur et de violence, de malveillance et de férocité déchaînées…

Le crime était presque consommé. Les abominations semi-tangibles survolaient les allées ou patrouillaient au milieu des livres répandus au sol, traquant les ultimes survivants, avec la volonté manifeste d'éradiquer jusqu'au dernier des Yithiens.

Cela, Sergueï en était persuadé. On ne pouvait faire montre d'une telle cruauté envers des êtres désarmés et quasi impuissants à se défendre sans une bonne raison…

Il progressait lui aussi vers l'arche monumentale qui marquait le bout de cette salle interminable, en maudissant la lenteur du corps qu'il habitait tant il avait l'impression de ne pas avancer.

Il était presque parvenu sous l'arche et n'avait pas perdu de vue la silhouette solitaire de son fuyard, quand ce dernier se dirigea vers l'un des « murs » et commença à le gravir.

Sergueï comprit immédiatement pourquoi…

Un gouffre vertigineux s'ouvrait juste devant lui et plongeait dans les profondeurs souterraines… Un gouffre ? Non, pas vraiment, une autre salle, mais verticale celle-là…

Le Yithien, lui, progressait sur la paroi sans être aucunement gêné par son orientation, et emportait la pierre avec lui de l'autre côté du vide, vers une nouvelle arche…

Il devait le suivre.

Il avait toujours été sujet au vertige. Étaient-ce les sens du Yithien dont il occupait le corps ? Ou le fait qu'il savait ne pas pouvoir tomber, ventousé au sol comme il l'était par son gigantesque « pied » collant ? Toujours est-il qu'il n'hésita pas un instant.

Il grava dans la roche un nouveau smiley accompagné d'un petit message à l'intention de ses compagnons qui, à des millions d'années de là, allaient suivre ses traces…

La pierre se désintégra sous le faisceau doré.

Relevant une fois encore son instrument, il se mit en devoir de progresser sur la paroi pour constater, avec un certain émerveillement, qu'il s'y déplaçait avec autant de facilité que sur un plan horizontal.

Il avança donc rapidement, ne quittant pas des yeux son congénère qui, ayant franchi le gouffre, s'engageait sous une nouvelle arche vers une autre salle…

Il devait accélérer et espérer qu'aucun des envahisseurs ne

s'intéresse à lui…

À peine cette pensée lui vint-elle que, derrière lui, dans la Grande Bibliothèque transformée en nécropole, s'élevait, tout près, l'un de ces horribles sifflements que Sergueï ne connaissait maintenant que trop bien…

Il n'eut pas besoin de tourner ses globes oculaires vers l'arrière pour deviner ce qui se passait.

L'une des abominations venait de le prendre en chasse…

CHAPITRE 10
Un drame immémorial

Ils progressaient dans l'immense salle dont les rayonnages, tout autour d'eux, se perdaient dans les ténèbres infinies qui semblaient s'étendre jusqu'au cœur de la Terre.

Marie, les bras serrés autour de son corps, un réflexe dérisoire pour se protéger, mais de quoi ? avançait prudemment sur ce sol incliné selon un angle bizarre, faisant attention à ne pas tomber.

Régulièrement, Ryan, à deux pas devant elle, se retournait pour lui demander si cela allait pour elle. Il lui proposait même de s'accrocher à lui si elle en avait besoin.

Sa gentillesse lui réchauffait le cœur, et elle lui répondait par un sourire qu'elle voulait aussi rassurant que possible…

Heureusement pour elle, elle avait un très bon sens de l'équilibre, probablement le résultat des cours de danse qu'elle avait pris.

Sa mémoire, au-delà de sa fuite de la clinique, de cette terrible course-poursuite dans Paris, talonnée par ces hommes casqués en combinaison noire qui l'avaient pourchassée jusqu'au muséum où Kali l'avait enlevée, était comme noyée de brume. Elle se souvenait d'images, d'impressions, d'émotions… Celles d'une salle aux murs tapissés de miroirs où des jeunes filles de son âge, en body ou tutu, des danseuses, s'exerçaient aux pointes ou à la barre, avec une grâce étudiée, aux accords du *Lac des cygnes* – elle ne savait d'où lui venait cette certitude, mais elle en était persuadée.

Leurs évolutions aériennes étaient rythmées par les ordres secs d'une femme aux traits émaciés, habillée elle aussi en danseuse, mais

dans une combinaison noire, qui reprenait et rabrouait impitoyablement toutes celles qui fautaient ou n'exécutaient pas ses demandes avec assez d'élégance à son goût.

Se tournant vers l'une des grandes glaces, elle rencontrait son propre reflet, sa chevelure d'or disciplinée en un chignon serré.

Ces souvenirs étaient très nets comparés aux autres, qui surnageaient aussi : des visages, des expressions, des lieux, une haute maison de pierre. Celle de ses parents ? Une jeune fille, en tout cas plus jeune qu'elle, qui souriait… Sa sœur peut-être ?

Elle ne savait pas…

Il y avait aussi ces autres souvenirs, ces souvenirs qui ne lui appartenaient pas mais qui revenaient parfois, en flash. Des images bizarres, déformées, aux couleurs étranges, celles de lieux qu'elle n'avait jamais vus, des lieux inquiétants, comme celui où elle se trouvait en ce moment, mais sous la mer. Et d'autres, des souvenirs plus brutaux, plus violents, de mort, de destruction, de créatures assaillies par cette substance noire et iridescente qui composait la monstruosité, dans la cage de verre, à la clinique… Cette chose qu'elle devenait elle-même quand…

Non ! Elle refusait d'y penser. Cette idée la révulsait. Elle se sentait sale, souillée, impure… même si ces sensations s'accompagnaient aussi de plénitude, plus encore… de quelque chose de plus trouble, une ivresse, comme son corps soudain huileux, élastique, brûlant et exigeant, affamé, se libérait enfin de ses entraves, de ses inhibitions…

— Mais qu'est-ce que…

La voix de Ryan la tira de la transe dans laquelle elle s'enfonçait tandis que l'envahissaient les images terribles de bêtes ou de créatures mourant sous la pression de mâchoires formidables… Ses mâchoires… Ou du moins celles…

Stop !

Le jeune Américain s'était accroupi et observait quelque chose, une forme sur le sol, calée, en vrac contre un rayonnage, d'où émergeait ce qui ressemblait à une énorme pince… L'amas était entouré de curieux manuscrits qui s'étaient, eux aussi, accumulés là, et d'un artefact étrange, allongé, à l'apparence vaguement menaçante…

— Les restes d'un Yithien.

La voix du docteur, ample, puissante. Marie devait bien avouer que, même si elle détestait parfois le géant de bronze quand il exigeait qu'elle se laisse aller à cette chose monstrueuse qui sommeillait en elle, son assurance, en ce lieu, était un point d'ancrage auquel on pouvait se raccrocher.

— Un Yithien ? Vous voulez dire…

— Un des habitants de cette cité…

Le docteur observait ce qui les entourait de son regard d'acier, comme s'il cherchait quelque chose ou, plutôt, surveillait les environs.

Il avait été assez désappointé quand ils avaient découvert l'alcôve vide et, à côté, des mots gravés dans un alphabet que Marie ne comprenait pas… Du russe sûrement.

Cela n'avait pas arrêté Sauvage qui avait lu à haute et intelligible voix à l'intention de tout le groupe :

— « On emporte la pierre… Suivez-moi… »

— Vous lisez le russe ? avait demandé Ryan, admiratif.

— Et une centaine d'autres langues, dont certaines disparues depuis longtemps, avait répondu Sauvage d'une voix absente, comme si c'était la plus naturelle des choses. Mais où se trouve…

Il avait fait quelques pas vers une allée latérale, s'était baissé, avait touché le sol.

— Ici.

Il avait relevé les yeux, pointé le doigt devant lui.

— Là.

Ils étaient repartis, suivant les signes que Sergueï, des millions d'années plus tôt, avait gravés dans la pierre à leur intention.

Des millions d'années plus tôt…

Marie, une fois encore, en songeant à cette démesure de temps, d'espace, sentit son esprit vaciller… C'était trop, beaucoup trop. Ce qui lui arrivait depuis l'instant où elle s'était retrouvée à bord du *Nautilus*, et tout ce qui avait suivi : leurs expéditions au British Museum, en Himalaya sur ce plateau désolé… et ces créatures monstrueuses, dont la plus terrible, cette chose gigantesque, Nyarlathotep… Tout cela finissait par vous porter au bord de la folie.

Et maintenant cette cité qui, prétendait le docteur Sauvage, était déjà ancienne quand les dinosaures étaient apparus sur Terre…

Elle aurait voulu dire que tout cela était faux, que cette menace qui pesait sur l'humanité n'était qu'une élucubration d'esprits dérangés… Mais il y avait cette bibliothèque immense qui s'étendait autour d'eux, à perte de vue, dans les ténèbres souterraines, cette bibliothèque emplie de livres que des mains humaines n'avaient pas façonnés, pas plus qu'ils n'avaient été rédigés pour être lus par un œil ou un cerveau humain.

Ils avaient donc suivi les marques tracées par Sergueï, dans l'effroyable silence qui régnait en ce lieu où pas un souffle d'air ne semblait circuler, où le temps lui-même paraissait s'être arrêté, figé, coagulé…

Ils étaient parvenus ici, devant ces déroutants vestiges accumulés

contre ces rayonnages, ces livres aux pages transparentes ornées d'une écriture curieuse, vaguement cunéiforme, soignée et précise, qui ne laissait rien au hasard, mais que Marie devinait contenir bien plus que ce qu'elle pouvait voir de ses yeux au spectre limité.

Ryan avait saisi l'étrange artefact à l'allure menaçante et, à grand renfort de grognements, tentait de le redresser malgré son poids manifestement surprenant…

— Qu'est-ce que c'est ?

Il avait tendu l'embout vers eux et avait promené la main sur l'un des côtés de l'appareil insolite s'achevant par une sorte de corne évasée.

— Non ! tonna Sauvage en se ruant en avant pour relever le canon…

Le souffle, compact, comme une lame fendant l'air avec une violence inouïe, passa juste entre Marie et Sauvage pour frapper l'un des rayonnages dans une explosion de feuilles translucides déchiquetées.

Marie préféra ne pas penser aux connaissances inestimables qui venaient certainement de disparaître à jamais.

— C'est une arme, acheva le docteur en couvant Ryan d'un regard réprobateur. Et on réfléchit avant d'agir, Ryan, toujours…

— Délire… murmura le jeune Bostonien avec une expression incrédule. Mais ça tire quoi ?

— De l'air, vraisemblablement, le renseigna le docteur en lui prenant l'arme des mains. C'est la même technologie que le stylet qu'a utilisé Sergueï…

L'artefact était imposant, et il était clair qu'il n'avait pas été conçu, ni dans ses dimensions ni dans sa structure, pour être manipulé par des humains. Mais dans les mains de Sauvage, il en devenait un peu moins impressionnant.

C'est en observant le colosse brandissant le menaçant appareil qu'un horrible soupçon s'insinua dans l'esprit de Marie.

— Vous dites que c'est une arme.

— Indiscutablement, répondit aussitôt le docteur, qui examinait l'objet sous toutes les coutures.

— Une arme dans une bibliothèque ? demanda encore Marie. Mais pour quoi faire ?

Et il n'y avait pas que cela… Ces volumes éparpillés qu'elle avait déjà remarqués, ces traces de destruction qu'elle avait relevées dans les allées qu'ils venaient de suivre, et maintenant ces vestiges fossilisés des anciens occupants du lieu… Tout cela composait peu à peu un inquiétant tableau…

— Qu'est-ce qui s'est passé ici, Doc ? demanda Ryan, résumant en peu de mots les questions que se posait Marie.

Il y eut un silence, un très long silence, avant que le docteur ne réponde d'une voix sombre :

— La guerre…

— C'est-à-dire ? s'enquit Marie, pour qui tout ce qui les entourait commençait à prendre sens, un sens terrifiant…

— De ce que l'on sait, les Yithiens avaient des ennemis, des entités effroyables qu'ils désignaient eux-mêmes sous le nom de « polypes volants ». C'est en tout cas la meilleure approximation que nous avons pu faire en déchiffrant les manuscrits pnakotiques en notre possession…

Il marqua une pause avant de poursuivre, en s'avançant vers le prochain « graffiti » laissé par Sergueï, mais en conservant dans l'une de ses mains l'inquiétant artefact :

— Les Yithiens étaient visiblement parvenus à les repousser dans des gouffres souterrains, sous leur cité, dont ils avaient scellé les accès…

— Leur cité… commença Ryan avec une étrange intonation en lançant alentour des regards de bête traquée. Vous voulez dire… cette cité.

Sauvage hocha la tête en leur faisant signe de le suivre d'un geste impérieux.

— Oui.

— Et que s'est-il passé ? l'interrogea Marie en redoutant déjà la réponse.

Ils arrivaient au bout d'une allée et parvenaient à un espace plus vaste, plus ouvert…

— Nul ne le sait exactement… Ce que nous savons avec certitude, par contre, c'est que les polypes, d'une manière ou d'une autre, réussirent un jour à se libérer des prisons souterraines où les Yithiens les avaient enfermés… et se vengèrent de terrible manière de leurs geôliers…

Il acheva, après un interminable silence où il engloba ce qui les entourait d'un regard pénétrant et… méfiant :

— Ce fut la fin de Pnakotus et la fin des Yithiens, ces êtres qui avaient domestiqué les couloirs et les secrets du temps.

Il s'arrêta.

Marie se demanda un instant pourquoi, avant de découvrir, s'ouvrant juste devant les pieds du géant de bronze…

— Qu'est-ce que… commença Ryan à côté d'elle avant de freiner brusquement, les yeux écarquillés braqués vers le bas.

Car juste à leurs pieds, un véritable gouffre, un abîme de noirceur, s'enfonçait dans les entrailles du monde… Un abîme, mais aux murs tapissés de nouveaux rayonnages.

— C'est dingue, murmura-t-il alors que son regard se perdait dans l'ombre abyssale qui stagnait, là, en bas de ce complexe qui s'étendait à l'infini, jusqu'à des profondeurs vertigineuses.

— Les Yithiens pouvaient se déplacer indifféremment sur n'importe quelle surface, expliqua Sauvage, dressé juste au bord du gouffre qui ne paraissait pas l'incommoder plus que cela, même si son visage conservait une expression soucieuse.

Marie, qui observait les traits du géant de bronze, sentit une inquiétude diffuse monter en elle. Qu'est-ce qui pouvait préoccuper ce colosse que rien ne semblait jamais ébranler ?

Elle devait bien avouer qu'elle non plus, sans qu'elle sache dire pourquoi, n'était pas du tout à l'aise, comme si une part d'elle-même, cette part d'ombre, moite et protéiforme, celle qui s'exprimait dans ces instants terribles où elle se « laissait aller », la mettait en garde. Elle « reniflait » quelque chose…

— Vous croyez… demanda Ryan, qui se tenait prudemment en retrait. Vous croyez que Sergueï est passé de l'autre côté ?

Cette éventualité paraissait ne pas l'enchanter du tout.

Sauvage se contenta de tendre un bras pour désigner une portion du mur qui s'élevait à leur gauche.

— Je ne crois pas, j'en suis sûr.

Le regard de Ryan se porta sur la pierre lisse de la paroi pour y découvrir un nouveau smiley à l'expression contrariée avec une flèche désignant l'autre côté, accompagné de mots en cyrillique.

Ryan maugréa, vaincu :

— Qu'est-ce qu'il a écrit ?

— « Ne regardez pas en bas », répondit Sauvage tout en déposant au sol le large sac à dos qu'il avait transporté jusque-là pour en sortir un étrange fusil au canon massif.

— Et en plus, il a un humour de chiotte, grommela Ryan, qui demanda, alors que le docteur enclenchait dans le canon une pointe d'alliage luisant pourvue d'un anneau dans lequel il passa une corde dont il laissa dépasser un bon métrage avant de faire un nœud :

— Vous faites quoi, là ?

Il y avait une légère inquiétude dans sa voix.

Le docteur, sans répondre, leva le canon de l'étrange fusil, visa et appuya sur la détente.

Il y eut une détonation. La « flèche » fila et s'enfonça dans la roche, juste au-dessus de l'arche qui leur faisait face, emportant la corde avec

elle, dont un long bout pendit vers l'autre couloir, le reste traversant l'abîme jusqu'au rouleau qui se trouvait aux pieds de Sauvage.

Ce dernier se saisit d'une nouvelle pointe, passa l'autre bout de la corde dans son anneau, ajusta la longueur avant de faire un autre nœud, leva à nouveau son arme et pressa une fois de plus la détente.

La détonation, amplifiée par la vastitude du lieu, résonna dans les profondeurs de la Terre.

La pointe se planta dans la paroi verticale, à quelques mètres au-dessus d'eux.

Sauvage, un grand sourire sur son visage tout en angles, se tourna vers eux pour leur désigner la corde qui courait le long du mur jusqu'à l'autre côté du gouffre.

— Il n'y a pas de problème qui n'ait de solution.

À l'instant même où il prononçait ces mots, quelque chose, un bruit qui n'en était pas un, ou alors un fantôme de bruit, monta des profondeurs…

Ce n'était rien. Marie crut avoir rêvé… Mais l'expression de Ryan et le regard de Sauvage la détrompèrent. Eux aussi avaient entendu quelque chose… comme… un sifflement lointain, presque inaudible, mais dans lequel elle avait pourtant deviné une qualité particulière. Une qualité qu'elle connaissait bien… La faim, une faim dévorante…

— Doc… commença Ryan, le regard plongé vers les profondeurs insondables qui s'ouvraient devant eux. Les machins qui ont tué tout ce qui se trouvait ici, les…

— Les polypes volants, répondit Sauvage, ses yeux d'acier braqués vers le bas et les ténèbres abyssales où se diluait, dérisoire, la lumière des torches.

— Oui, c'est ça…

Ryan avait visiblement la gorge sèche. Il s'humecta les lèvres pour ajouter :

— Comment vous avez dit qu'ils avaient disparu ?

— Je n'ai jamais dit qu'ils avaient disparu.

Le docteur se retourna vers eux, posa un doigt sur ses lèvres, son regard froid plus pénétrant que jamais et, sans un mot de plus, leur désigna la corde qui s'éloignait jusque de l'autre côté…

CHAPITRE 11
Lovecraftien en liberté

Dans la petite cabine bordée de métal, Cornaline, assise sur le lit de Sergueï, surveillait le jeune homme assis face à elle, sur la chaise en fer à laquelle Kali et elle l'avaient sanglé.

Elles n'avaient pas lésiné. Il ne risquait pas de se détacher tout seul, du moins pas sans se déboîter un membre. Elles avaient laissé un tout petit peu de jeu, suffisamment pour ne pas interrompre sa circulation sanguine, mais pas assez pour lui permettre de remuer ses mains.

Depuis trois heures déjà, elles ne le quittaient pas des yeux, prêtes à tout au cas où il ébaucherait le moindre geste suspect.

Mais il n'ébauchait aucun geste. C'était effrayant.

C'était à peine s'il clignait des paupières. Son regard fixe, dirigé vers elles, était insoutenable.

Il n'était pas hostile ni agressif, non. À la limite, cela aurait été rassurant.

Mais son expression inaccessible trahissait un intellect vaste et froid qui ignorait comment animer le masque de chair qu'il habitait, ou s'en moquait éperdument.

Il les observait, avec fixité, attentif, elle en était sûre, à leurs moindres gestes, au plus infime de leurs battements de paupières, comme un entomologiste se serait intéressé aux faits et gestes d'un insecte.

Et voir ce visage connu devenir soudain totalement étranger, tant il était évident que l'esprit qui l'occupait n'avait rien d'humain, était encore plus déstabilisant.

Quand Sergueï avait « plongé », selon ses propres mots, il avait fermé les yeux, son front s'était plissé quelques secondes, puis s'était détendu…

L'instant suivant, il avait ouvert les yeux, des yeux purgés de tout sentiment, mais brillant d'une acuité terrifiante, qui pesaient, mesuraient tout, comme l'aurait fait une machine.

Il avait testé ses liens, une fois, deux fois, sans excès, juste pour en éprouver la résistance, avant de revenir à elles et d'affirmer :

— Nous sommes dans un vaisseau…

Il avait paru se concentrer deux secondes avant d'ajouter :

— Un vaisseau volant.

Sa diction aussi avait quelque chose d'inquiétant, précise, posée. Elle était parfaite, jusqu'à la moindre inflexion, mais aucune émotion n'habitait ses syllabes. Une caisse enregistreuse aurait été plus expressive.

Cornaline, consciente que celui qui se trouvait devant elle suivait ses propres menées, comme il l'avait fait dans le British Museum, et qu'il était plus prudent de ne lui révéler aucune information qui aurait pu lui servir pour Dieu sait quelle finalité, avait gardé le silence.

Ce n'était, de toute manière, pas une question.

Elle n'avait cependant pu esquiver la suivante, quand Sergueï, ou plutôt celui qui occupait son corps, avait directement posé son regard sur elle, un long, très long moment, la transperçant de son attention aussi acérée qu'un stylet, avant d'articuler :

— Si j'en juge par votre âge et votre grade, vous devez être le chef.

Ce disant, et comme si cela réglait la question, il avait royalement ignoré Kali.

Cornaline, une fois encore, avait gardé le silence, mais le Yithien, puisque c'était bien ainsi qu'il fallait le désigner maintenant, avait poursuivi :

— Vous m'avez convoqué dans ce corps, pourquoi ?

Cornaline était restée muette, évitant de fixer ces yeux froids, détachés, calculateurs, qui la décortiquaient, traquaient la vérité au fond de son regard.

Elle, toujours batailleuse, qui ne refusait jamais un combat, devait se forcer à fuir les yeux d'un autre. Ce n'était pas dans sa nature, mais cette fois elle en était soulagée. Il est des choses qu'on ne peut affronter, en tout cas pas de cette manière-là.

Mais l'autre, rien qu'au mutisme de son interlocutrice, en avait déjà deviné beaucoup.

— Je vois, avait-il affirmé de sa voix calme, non pas monocorde, mais parfaitement maîtrisée, optimisée, sans le moindre trémolo. Vous

ne m'avez pas fait venir… Vous avez envoyé l'un des vôtres dans mon corps… Pourquoi ?

Pour la première fois, Cornaline avait décelé en lui une vraie curiosité.

Une fois encore, elle était restée muette.

Cela l'avait-il contrarié ? Il n'en avait rien montré.

— Peut-être vouliez-vous des connaissances sur les temps futurs… ou passés ?

Il paraissait réfléchir à voix haute, mais Cornaline savait qu'il surveillait ses réactions, jusqu'à la plus infime, pour deviner s'il avait touché juste.

• Non, ce n'est pas cela…

Il y avait eu un nouveau silence durant lequel son regard n'avait cessé de peser sur elle, de plus en plus perçant. L'atmosphère, dans la petite cabine, avait soudain semblé étouffante.

— J'espère que vous avez conscience que ce que vous avez fait est très dangereux.

Cette fois, Cornaline avait craqué :

— Je crois que nous avons pris assez de précautions.

D'un coup de menton, elle avait désigné les liens qui ficelaient Sergueï à la chaise.

Ce dernier, ou du moins celui qui occupait son corps, avait répondu :

— Je ne parlais pas de moi ni de vous, mais de votre ami. Il est en danger… en danger mortel.

C'était Kali qui avait réagi, comme si on l'avait fouettée.

— En danger ? Que voulez-vous dire ? Vous allez le prendre ? Je vous garantis que si…

Qu'allait-elle dire ? Après tout, de quoi pouvait-on menacer un esprit qui occupait précisément le corps de celui qu'on voulait sauver ?

Mais le Yithien poursuivait déjà :

— Le danger ne vient pas de nous. Les miens ne lui feront aucun mal, même s'ils découvrent son identité… Ils ont, nous avons, bien plus urgent à faire.

— Ah oui ? avait raillé Kali, qui ne savait comment réagir, mais dont le trouble était évident. Et quoi ?

— Survivre, avait seulement répondu le Yithien.

— Que voulez-vous dire ?

Le front de Cornaline s'était plissé. Elle avait perdu de sa réserve.

Elle s'attendait à ce que le Yithien garde le silence, mais il n'en fut

rien :

— Je n'ai pas de mot vraiment approprié, mais peut-être le plus approchant que je puisse trouver dans vos langues humaines est… l'apocalypse.

Était-ce la trace d'une émotion qui était fugitivement apparue sur le visage de Sergueï, une expression étrange, comme si celui qui habitait ce corps n'en maîtrisait pas bien tous les rouages, mais…

— L'apocalypse ? avait répété Cornaline.

— Götterdämmrung, autrement dit le crépuscule des dieux en français, Ragnarök, al-Qiyāmah, Armageddon, Mappō, la fin du monde…

— Vous mentez ! avait accusé Kali, qui s'était à moitié redressée et dont le visage, pour synthétique qu'il soit, reflétait une véritable angoisse dont Cornaline devinait la nature.

Le Yithien, indifférent à son trouble, avait répondu :

— Le mensonge est un concept typiquement humain. Nous ne mentons jamais. Nous ne pouvons pas. Nous en sommes physiologiquement incapables.

La main de Cornaline s'était posée sur le bras de Kali qui, silencieuse à présent, fixait le Yithien. Son visage, à elle aussi, était redevenu un masque impénétrable, ses yeux seuls trahissaient son tourment.

Comme le Yithien se contentait de les observer, à nouveau impavide, elle avait fini par lancer à l'intention de Cornaline :

— Je vais prendre l'air.

Cornaline, consciente de la tension qui s'accumulait dans ce corps, même artificiel, et connaissant le caractère de Kali, avait hoché la tête.

Kali était sortie. Cornaline, depuis, était restée seule avec l'étranger.

Elle n'avait plus adressé la parole au Yithien, même si elle en mourait d'envie… Elle devinait qu'il jouait avec elle, poursuivant ses propres buts, mais lesquels ?

Elle était préoccupée. Pour Sergueï bien sûr, piégé dans ce corps d'emprunt à 375 millions d'années d'ici, mais aussi pour Marie, Ryan et Sauvage, dans cette cité souterraine d'un autre temps, dont ils ne savaient quasiment rien et où s'étaient déchaînés des pouvoirs, des puissances effroyables…

Tout cela, cette plongée dans les entrailles et le passé immémorial de la Terre en si petits groupes, ne lui inspirait rien de bon. Elle avait peur pour ses protégés, ces adolescents blessés, tourmentés par ces pouvoirs terribles qui s'étaient éveillés en eux. Combien elle comprenait leur désarroi, elle qui était née et avait grandi à l'écart des

autres enfants, héritière d'un lignage à nul autre pareil et des responsabilités qui l'accompagnaient, au beau milieu de cette guerre secrète dont l'enjeu n'était rien de moins que la survie de l'humanité, de cette planète, de l'univers tout entier.

Et puis, elle devait bien se l'avouer, elle était inquiète pour le docteur Sauvage.

Elle le connaissait depuis son plus jeune âge. Aussi loin que remontait sa mémoire, il avait toujours été là pour elle, depuis la mort de ses parents dans l'une des batailles silencieuses que livrait l'Agence Lovecraft depuis des générations.

Quel âge avait-il d'ailleurs ? Cela faisait partie des mystères qui l'entouraient et le rendaient plus fascinant encore.

Il n'avait pas changé d'un iota depuis qu'elle le connaissait, figure de force, de puissance, de sagesse et de stabilité, un roc au milieu de la tempête, celui auprès duquel elle se réfugiait, les rares fois où elle était près de craquer.

Même son visage n'avait pas une ride, à croire que le temps n'avait pas de prise sur lui.

Parfois, quand, à sa demande, il lui arrivait de lui parler de son arrière-grand-père, le mythique capitaine Nemo, qui avait inspiré Jules Verne, elle avait presque l'impression, à travers ses mots, qu'il l'avait connu, mais ça signifiait qu'il avait plus de cent vingt ans…

Elle avait plusieurs fois évoqué le sujet, mais il avait toujours esquivé la question par une pirouette.

Elle s'était toujours dit, depuis, qu'elle le lui demanderait un jour, mais elle n'avait jamais osé. Elle avait beau être forte et ne s'en laisser imposer par personne, Sauvage l'avait toujours impressionnée, surtout en ce qui concernait les questions personnelles… Elle se sentait très gênée à ce sujet avec lui.

Elle en connaissait la raison, bien sûr, même si elle ne l'avouerait jamais à haute voix, et surtout pas à elle-même…

Ce fut un besoin très naturel qui la ramena à la petite cabine et lui permit d'échapper à ces pensées embarrassantes.

Kali aurait pu la remplacer quelques minutes, mais où était-elle ?

À elle au moins, ce genre de contingences lui était désormais épargné.

Cornaline s'en voulut aussitôt pour cette pensée en songeant à cette pauvre enfant enfermée dans un corps qui n'était pas vraiment le sien et la privait de la plupart de ses sensations… Une existence en demi-teinte… Une demi-vie.

Elle se leva et, sans quitter son prisonnier des yeux qui, lui aussi, la suivait du regard, tapa à la porte de la cabine.

Le panneau s'ouvrit, le garde de faction répondit aussitôt :

— Oui, Capitaine ?

— Surveillez cet homme pour moi, voulez-vous ?

— Très bien, Capitaine.

Le factionnaire ajouta, avec une étrange intonation, alors que le Yithien posait ses yeux insoutenables et scrutateurs sur lui :

- Euh… Combien de temps, Madame ?

Cornaline désigna la petite porte des toilettes pour lancer :

— Ça ne devrait pas être long.

Le garde rougit et hocha la tête.

— Très bien, Capitaine.

Elle ouvrit donc la petite porte, s'introduisit dans l'espace réduit, referma… Moins d'une minute plus tard, une secousse violente agita tout le vaisseau.

Surprise, elle manqua s'assommer contre l'une des parois et se reprit comme elle put.

Inquiète de savoir ce qui avait causé cette brusque embardée, elle râlait et pestait contre le pilote et Robur quand elle entendit, provenant de la pièce attenante, un bruit sourd, comme celui d'un objet lourd tombant au sol…

Elle jura, déverrouilla le loquet, ouvrit le battant…

Pour découvrir précisément ce qu'elle craignait de trouver.

Le garde gisait, inconscient, sur le sol. La chaise était renversée, les sangles s'étalaient au sol tels de longs serpents de Nylon…

Sergueï, lui, avait disparu.

Sans perdre une seconde, elle se rua vers une cloison et frappa du plat de la main le déclencheur du communicateur du bord.

Au bout de trois sonneries, un opérateur lui répondit, d'une voix trop calme :

— Oui, que voulez-vous ?

— Passez-moi Robur, tout de suite !

— De la part de qui ?

Celui qui se trouvait à l'autre bout ne devait pas être bien luné.

— Du capitaine Cornaline Nemo !

Son nom agit comme un sésame.

— Pardon, Capitaine. Tout de suite, Capitaine.

Il y eut quelques secondes de silence, puis la voix de Robur, toujours aussi peu amène, s'éleva de l'interphone :

— Vous avez des raisons de me déranger sur mon whisky de onze heures ?

— Ça vous prend souvent de jouer au yoyo avec votre fichu

vaisseau ? rétorqua-t-elle aussitôt.

— On n'a pas eu le choix. Un vol de chasseurs à réaction à mach 3. Ces crétins s'amusaient à faire la course en dehors des couloirs de vols habituels. Avec notre système d'occultation, ils ne nous voient pas. Un de ces abrutis nous fonçait dessus.

Il ajouta, après une petite coupure – Cornaline l'imaginait très bien siroter son bourbon :

— On a dû l'éviter en catastrophe, et on peut dire qu'on a du bol. Alors mollo, si j'avais pas fait ça, votre joli petit derrière serait actuellement éparpillé sur trois kilomètres de désert.

C'était du Robur tout craché. Elle l'aurait bouffé et jubila presque lorsqu'elle lui asséna :

— On a un Lovecraftien en liberté à bord.

De l'autre côté du système de communication, il y eut un bruit d'étouffement, comme si le whisky était passé dans le mauvais tuyau, aussitôt suivi d'une véritable salve de jurons abominables.

Deux secondes plus tard, toutes les alarmes du bord se mettaient à hurler.

CHAPITRE 12
Un piège pour l'éternité

Ventousé à la paroi verticale par son énorme pied gluant, Sergueï progressait vers la seconde arche à une vitesse que rarement Yithien avait dû atteindre… c'est-à-dire l'équivalent d'une marche un peu rapide chez un humain.

Derrière lui, tel un rapace fondant sur sa proie, mais un rapace composé de chair glutineuse à moitié translucide, dont il ne distinguait que vaguement les contours, en halos de teinte violine, des contours bien suffisants pour donner des cauchemars durables à sa part humaine, le polype volant le pourchassait.

Il était encore loin, au-dessus des rayonnages, de l'autre côté du puits qui s'enfonçait plus profondément dans les étages inférieurs de la Grande Bibliothèque, mais se rapprochait très vite.

Sergueï avait beau pousser le corps de son Yithien dans ses ultimes possibilités, en tirer le meilleur, davantage encore, puiser dans des réserves d'énergie dont ce dernier ne devait même pas soupçonner l'existence, rien n'y faisait… L'abomination, tout en gueules et en grappes d'yeux globuleux, petits ou gros, réduisait la distance.

Jamais il n'y arriverait.

Il avait soudain l'impression de se trouver dans l'un de ces rêves où l'on court au ralenti, comme dans la boue, en sachant que quelque chose d'infiniment horrible et malveillant, voué à votre perte, vous poursuit…

Sauf que cette fois, ce n'était pas un rêve, qu'il « courait » bien au ralenti, et qu'une chose infiniment malveillante, plus immonde et

terrifiante que tout ce qu'il aurait pu imaginer, se ruait derrière lui, fermement décidée à lui faire subir le sort qu'elle avait réservé à ses semblables.

Il aurait pu projeter son esprit dans le futur, rendre son corps au Yithien et récupérer le sien, mettre 375 millions d'années entre lui et cette horreur qui le talonnait, mais cela aurait définitivement rompu le lien qui l'attachait à cette époque. Il ne pourrait plus revenir, et donc laisserait cette fichue pierre sans laquelle l'Agence Lovecraft ne pourrait vaincre Cthulhu et ses congénères. Si ce que prétendait le docteur Sauvage était vrai, Sergueï condamnerait la Terre et tous ses habitants, si ce n'étaient toutes les créatures vivantes de l'univers, à être dévorés…

Il ne pouvait se le permettre.

Et puis… Il était Sergueï. Sergueï tout court, parce que le nom de famille marqué sur son certificat de naissance ne signifiait rien pour lui, juste celui d'une junkie, probablement morte d'une overdose depuis, qui s'était débarrassée de lui à l'orphelinat, comme un gamin largue un animal dont il ne veut plus ou un cadeau non désiré.

C'était là-bas, rue Kaminskiev, qu'il avait appris à survivre, entre ces murs gris au crépi effrité. À fuir d'abord l'ombre des plus grands, qui ne manquaient jamais d'écraser les nouveaux et les plus petits, leur faisaient subir mille vexations, des plus bénignes aux plus terribles, celles dont on ne se sort pas indemne, ni de corps ni d'âme… jusqu'au jour où l'on décidait que c'était assez, qu'ils ne nous auraient pas sans en payer le prix, qu'on découvrait qu'on avait des ongles pour griffer, des dents pour mordre, et mordre fort… assez pour couper un doigt. Alors on rendait coup pour coup, même si les autres étaient plus grands et plus nombreux. On leur faisait payer cher pour qu'ils sachent quel était le tarif s'ils voulaient nous ennuyer, et que jamais on ne renonçait, pas avant d'être mort… et que même alors il faudrait bien s'assurer qu'on soit raide comme une bûche… parce qu'on n'oublierait pas.

Alors qu'il « courait » ainsi, dans ce corps étranger qu'il animait de sa volonté, lui revint soudain un visage d'ange, aux immenses yeux bleus, qui lui rappelait un peu Marie, mais avec un côté plus oriental dans l'arc des paupières, un front plus haut, plus slave… Et un nom : Tanya.

Tanya était l'une des dernières arrivées. Comme lui, elle n'était pas bien grande et était toute fluette… Une cible idéale, dans la jungle de béton de l'orphelinat Kaminskiev où les filles n'étaient déjà pas à la fête, et pire encore quand elles étaient de ce gabarit et aussi jolies… Une vraie friandise.

Normalement, filles et garçons étaient séparés, mais au réfectoire, le soir et à midi, ils étaient réunis, au moins dans les couloirs.

Il avait fallu que ce jour-là, en retard pour le repas du soir, il se trouve dans le même couloir qu'elle, et ceux qui l'agressaient.

Il aurait pu passer son chemin, faire celui qui ne voyait pas, comme il était d'usage là-bas, où chacun se mêlait de ses affaires.

Mais elle avait crié, de sa voix claire et désemparée, une voix qui avait remué en lui quelque chose de profond et d'ancien, peut-être quelque vestige oublié de son enfance avant l'orphelinat… Ou bien étaient-ce ses grands yeux martyrisés, si beaux, par contraste, au-dessus de son nez tuméfié et ensanglanté par le coup qu'elle avait reçu.

Il ne l'avait pas supporté.

Alors Sergueï, le Survivant, le Glouton, comme on l'appelait, en référence à ce prédateur râblé et vorace qui s'en prenait à des proies bien plus grosses que lui, s'en était mêlé. Il y avait eu d'autres nez cassés, des yeux pochés, et peut-être bien un humérus fracturé… mais il avait sauvé Tanya… Et quand elle était venue se reposer dans ses bras, sa tête nichée dans son cou, son petit corps fin et chaud contre lui, il avait ressenti quelque chose comme jamais jusqu'alors il n'avait éprouvé.

Tanya avait été son premier grand amour.

Un amour d'enfant, bien sûr, chaste et pur, plein d'absolu, de baisers et de caresses, jamais plus. Il avait appris à Tanya à se défendre, à devenir comme lui. L'avait endurcie. D'une jeune fille si douce, si gentille, si innocente, il avait fait un fauve, une survivante elle aussi, qui ne s'en laissait conter par personne… Certains jours, il s'en voulait de l'entraîner si durement, de la faire à son image… Mais dans le monde qui était le leur, il fallait être fort et dur, il n'y avait pas de place pour les faibles.

Tanya avait réussi… Elle était devenue forte. Elle était devenue dure. Et même si elle l'avait toujours aimé, il avait perdu une part d'elle-même… à jamais.

Un jour, une famille était venue, une famille française, de Paris. Ces gens avaient vu Tanya lors de la présentation du samedi. Tanya s'était distinguée, s'était taillé une place parmi toutes ses rivales… et ils l'avaient adoptée.

Sergueï se rappelait encore leurs adieux, à travers cette odieuse grille, les sentiments qu'ils partageaient alors : joie pour elle de quitter cet enfer gris et froid qui était leur quotidien, mais la douleur aussi, celle du déchirement, du manque, déjà. Et ses grands yeux luisants, de peine bien sûr, mais aussi d'une détermination implacable : celle de

s'en sortir.

Leur dernier baiser avait eu un goût de sel et de fer, sel des larmes qu'ils versaient tous les deux, et fer des barreaux qui les séparaient.

Elle lui avait promis de lui écrire, de ne jamais l'oublier et de l'attendre, où qu'elle soit.

On l'avait emmenée. Elle avait disparu. Jamais l'orphelinat Kaminskiev ne lui avait paru si terne, si gris, si hostile…

Elle lui avait écrit, plusieurs fois, de manière très rapprochée au début, et puis moins, et puis plus du tout…

Alors il s'était cuirassé, avait enfermé le petit fantôme blond de Tanya quelque part au fond de lui. Il était redevenu le Survivant, le Teigneux, le Glouton, celui qu'il ne fallait pas chercher… Le champion de lutte de l'orphelinat.

Mais tout au fond de lui, alors qu'il croyait l'avoir totalement oubliée, elle était encore là, et ressurgissait maintenant pour le fouetter, pour lui dire qu'il pouvait le faire, qu'on n'abandonne jamais, même plongé dans un environnement hostile qui n'était pas le sien, même quand l'univers entier semble se liguer contre soi… On ne lâche rien, pas avant d'être mort, car ce monde n'appartient pas à ceux qui font leur possible… mais à ceux qui font l'impossible parce qu'ils n'ont rien à perdre et en veulent plus que les autres.

Alors, trouvant de nouvelles ressources dans ce cône de chair qui était à présent son corps, il força encore, poussant ce pseudopode à se mouvoir plus vite.

L'autre bord se rapprocha. Il vit les Yithiens qui s'y trouvaient, dont trois tenant dans leurs pinces ces longs artefacts qu'il avait identifiés comme des armes. Ils le fixaient de leurs grands yeux noirs. Leurs paroles à moitié olfactives et phéromoniques s'élevaient jusqu'à lui.

— Tu vas y arriver, frère. (*incrédulité/admiration*)

— C'est impossible, comment peut-il ? (*admiration/respect*)

Il était presque parvenu de l'autre côté quand il entendit distinctement la voix du troisième :

— Attention, il approche ! (*vigilance/réaction*)

À peine le Yithien avait-il lancé ces mots qu'il ouvrit le feu de son arme étrange d'où s'échappa un souffle brutal. Une forme invisible et tranchante passa à côté de Sergueï pour frapper quelque chose juste derrière lui.

Il y eut un sifflement abominable.

Alors que son pied unique et collant touchait enfin l'autre bord et une surface de nouveau horizontale, Sergueï tourna ses organes visuels vers le gouffre pour découvrir le polype volant, arqué comme un « s » face à l'arche où se tenaient les trois Yithiens.

Il était vraiment énorme, plus haut que deux des leurs, son long corps cloqué de mâchoires, de grappes d'yeux luisants, environné d'étranges pseudopodes semblables à des fouets s'achevant par cinq doigts grêles s'agitant autour de lui…

Deux nouvelles décharges le frappèrent, lui emportant un peu de matière qui se dispersa avant de tomber vers le fond du gouffre.

Ce ne fut pas suffisant.

Avec une férocité décuplée par ses blessures qui se refermaient déjà, l'abomination se jeta sur le premier des défenseurs. Saisissant les pédoncules du Yithien dans ses pseudopodes pour les empêcher de se rétracter, elle ouvrit une bouche démesurée bordée de dents en lames de rasoir et les goba d'un seul coup, tirant et tordant pour cisailler le faisceau de sa victime.

Les deux autres levèrent à nouveau leurs armes, mais non sans que l'un d'eux n'ordonne à Sergueï, en lui désignant d'une pince une espèce de mécanisme en saillie sur le mur qu'il venait de quitter :

— Frère, ferme les portes ! (*autorité/supplique*)

Sergueï ne mit pas longtemps à comprendre.

Là-bas, de l'autre côté du gouffre, attiré par les sifflements rageurs de leur congénère, un groupe de polypes volants, telle une meute, fondait droit sur eux.

Sans plus réfléchir, Sergueï tendit l'une de ses pinces, l'inséra dans le mécanisme, le tourna.

Un grondement : une dalle de pierre commença à descendre du plafond pour sceller la salle.

Sceller la salle…

Le regard de Sergueï se porta à l'autre bout de cette antichambre, qui donnait visiblement sur un long couloir où s'éloignait la silhouette solitaire d'un Yithien… Son Yithien… Celui qui détenait la pierre.

Mais entre eux commençait aussi à se rabattre une seconde dalle qui allait l'enfermer dans cette salle avec les deux derniers gardiens et le polype volant.

Il aurait juste le temps.

Il puisa dans les réserves du grand corps et, sans oublier d'actionner son stylet, traça tout en avançant, sur le sol de pierre, une longue flèche dirigée vers l'autre côté.

Cette fois pas le temps pour les smileys.

La dalle descendait devant lui alors que, derrière, s'élevaient les ignobles bruits de lutte et de déchirement. Le polype, s'étant enroulé autour du deuxième garde, avait entrepris de broyer la partie supérieure coriace de son cône pour y trouver son crâne et le détruire.

Le troisième tirait salve sur salve, mais le monstre n'était pas

encore mort.

La dalle descendait, descendait de plus en plus, encore quelques centimètres à peine et Sergueï ne pourrait plus la franchir…

Il parvint dessous à l'instant même où elle arrivait à sa hauteur. Il dut rétracter ses pédoncules pour pouvoir passer, mais non sans voir le dernier des Yithiens se faire arracher le crâne d'un seul coup de mâchoire d'une férocité infernale, avant que le polype se tourne vers lui avec un nouveau sifflement triomphal.

Blessé et écharpé, mais se reconstituant déjà grâce à la matière dérobée aux Yithiens, il se ruait sur lui quand la dalle atteint enfin le sol avec un bruit sourd… l'enfermant avec ses victimes pour l'éternité.

L'éternité ?

Non, pour 375 millions d'années, jusqu'à ce que ses amis ouvrent à nouveau cette porte.

Alors qu'il traçait au sol un nouveau smiley et quelques mots d'encouragement, Sergueï se demanda soudain, avec une certaine angoisse, combien de temps pouvait vivre un polype volant.

« Et s'il était immortel ? »

Non. Non, rien n'était immortel. On ne survit pas 375 millions d'années quand on est de ce m…

Mince !

Il s'éloigna, rongé par le doute, à la poursuite de son Yithien dont la silhouette, à présent réduite à un point, s'éloignait, là-bas, à l'autre bout d'un immense couloir…

CHAPITRE 13
Comme un poisson dans l'air

— Allez, Ryan !

C'était la troisième fois que le docteur le relançait pour le décider d'attraper la corde et de progresser le long de la paroi vers l'autre côté du gouffre.

Lui-même s'y trouvait déjà en compagnie de Marie qui, elle aussi, l'encourageait de la voix et du geste.

— Tu peux le faire, Ryan !

La jeune Française, même sanglée dans cette tenue de spéléologue qui ne la mettait pas vraiment en valeur, était une bien meilleure motivation que le colosse qui se dressait près d'elle.

Mais il avait beau faire, se dire qu'il était assuré par la boucle passée à sa ceinture qui rejoignait la corde courant le long de la paroi et le sécurisait, plonger ses yeux dans ceux de Marie, y chercher le courage qui le fuyait, rien n'y faisait. Au moment de s'engager au-dessus du vide, il sentait le vertige le saisir, cet appel du néant ombreux qui s'ouvrait sous lui vers quelque insondable profondeur souterraine.

— Quinze mètres, Ryan ! Ce n'est rien, quinze mètres. En cinq minutes tu es avec nous.

Cinq minutes ! Il en avait de bonnes, Sauvage ! Ryan, de sa propre expérience et de sa jeune vie, savait qu'il y a des minutes qui comptent pour des heures, et celles à venir lui paraissaient particulièrement longues…

— Allez, fiston, faut y aller. On peut pas rester là.

C'était l'un des derniers aéronautes du groupe qui se trouvait derrière lui. Il semblait nerveux depuis que Sauvage avait laissé entendre que ce qui avait tué les Yithiens pouvait encore rôder dans ces profondeurs souterraines.

Comme si ça ne suffisait pas de se lancer au-dessus d'un gouffre insondable, il fallait en plus ajouter la possibilité qu'ils soient tous enfermés ici avec des horreurs dont la simple évocation vous mettait la cervelle à l'envers, comme celles qu'ils avaient affrontées dans le British Museum ou dans l'Himalaya…

Rien qu'à la pensée de la chose qui avait failli détruire l'*Albatros*, ce Nyarlathotep, il en avait des frissons. Son cerveau refusait de se le remémorer. Il avait occulté la dernière vision qu'il en avait eue, quand la brume noire s'était condensée jusqu'à devenir presque matérielle.

— Non, mais vous imaginez qu'il y a peut-être des kilomètres de vide, là-dessous ? répliqua Ryan en se tournant vers le visage masqué de cuir brun et de verre de l'aéronaute.

— Que ce soient vingt mètres ou des kilomètres, ça ne change pas grand-chose, lui répondit l'homme avec quelque logique. On meurt pareil.

— Si, ça change. On met plus de temps à atteindre le fond, se défendit Ryan.

— Vous ne risquez rien de toute manière. Vous êtes assuré.

Le soldat avait touché la sûreté qui le reliait à la corde.

— Ryan, viens, je l'ai fait. C'est facile !

C'était Marie, et c'était vrai qu'elle l'avait fait avec une aisance qui l'avait surpris. Mais Marie était une créature aérienne, plus musclée qu'elle ne le paraissait, sous ses allures d'elfe. Et elle n'avait pas le vertige, elle.

— Ils comptent sur nous, Ryan.

Il était inutile qu'elle précise qui désignait ce « nous », et elle avait visé juste. Malgré leur rencontre et leur relation toute récente, Ryan se sentait proche des trois autres. Marie, bien sûr, pour qui il nourrissait des sentiments auxquels il n'avait pas encore donné de nom, mais qui grandissaient en lui à chaque instant, ce phénomène de Russe, même s'il ne comprenait pas très bien, parfois, comment il fonctionnait, et Kali qui, malgré sa nature étrange, était l'une des personnes les plus humaines qu'il ait jamais connues… Il fallait ajouter Cornaline, bien sûr, qui veillait sur eux comme une mère poule.

Et Sauvage. Même s'il avait des côtés râpeux et autoritaires, il remplaçait le père qu'il avait perdu. Un père un peu *old school*, comme on ne devait plus en faire depuis des décennies, le genre bourru, pas démonstratif pour deux sous, qu'on imaginait plus à défourailler du

méchant ou à combattre des monstres sortis du fond des temps, à arpenter des temples oubliés, qu'à faire le ménage ou la cuisine, mais un père quand même… Un roc contre lequel on pouvait s'appuyer quand les choses tournaient mal.

Une famille, cette famille qu'il avait perdue avec la mort de ses parents et la trahison de son frère.

Son frère…

À la pensée du visage de Jonathan, de la dernière fois qu'il l'avait vu, avec ce masque mi-homme mi-poisson, ce sourire hideux, ces yeux emplis de fiel et de haine, le saisit une bouffée de colère. Que dirait son frère s'il le voyait ainsi hésiter au bord du vide ? Combien il se moquerait de lui !

Utilisant cette colère pour vaincre sa peur, il agrippa la corde et s'élança.

Il le regretta dès que ses jambes pendirent sous lui, vers le gouffre vertigineux, que ses mains serrèrent le câble de Nylon à en blanchir, alors que l'assurance tirait sur son harnais.

« Ne pas regarder en bas. Ne pas regarder en bas », se répéta-t-il tandis que ses mains s'agitaient, le tractant en avant, au-dessus de ce néant d'ombre qui s'ouvrait sous lui vers des profondeurs inimaginables, hantées, si ça se trouvait, par il ne savait quelle abomination.

— C'est bien, Ryan ! l'exhorta le docteur. Plus que quelques mètres. C'est bon.

« C'est bon ! Tu parles ! »

À chaque centimètre gagné, Ryan avait l'impression que son corps pesait des tonnes et l'attirait vers le bas, de plus en plus fort, que la corde à laquelle il s'agrippait allait se décrocher de la paroi et…

Il parvint au premier piton. Là, les mains moites et tremblantes, il dut défaire la première assurance et repasser le mousqueton de l'autre côté de l'anneau, puis le second. Il effectua les deux opérations avec une lenteur extrême, en évitant soigneusement de regarder en bas.

« Quinze mètres, se répétait-il. Juste quinze mètres. C'est rien, quinze mètres. Quoi ? Un immeuble de cinq étages ? De la rigolade. »

Il ouvrit les yeux. Son regard, irrésistiblement attiré, plongea vers l'abîme.

Et là, devant ce gouffre insondable qui béait juste sous lui vers quelque profondeur inimaginable, toutes les barrières tombèrent…

Ce fut avec une précipitation brouillonne qu'il parcourut les derniers mètres, sous les encouragements de Marie et de Sauvage qu'il n'entendait même plus, pour parvenir au second point d'ancrage, le passer il ne savait comment et arriver de l'autre côté.

Le docteur le récupéra tant bien que mal alors que, le cœur battant à tout rompre, il reculait le plus loin possible du gouffre, c'est-à-dire à deux mètres du bord, contre une dalle de pierre scellant l'arche sous laquelle ils devaient s'engager, fixant, de ses yeux hallucinés, l'abîme qu'il venait de franchir.

— Ça va, Ryan. Ça va, répéta Sauvage comme les derniers aéronautes traversaient à leur tour avec une aisance nonchalante. Tu es en sécurité.

— En sécurité ? répondit Ryan. Vous en avez de bonnes, vous ! On est coincés. On ne peut aller nulle part.

Il ajouta après un instant :

— Et je vous avertis, je ne sais pas si je pourrais repasser dans l'autre sens.

Marie s'était portée à son côté et avait posé une main sur la sienne. Le contact de la chair douce et chaude de la jeune Française, son regard limpide qui l'encourageait ramenèrent en lui un peu de sérénité.

Mais déjà Sauvage, qui s'était redressé, désignait quelque chose se trouvant à mi-hauteur de la paroi, à droite de l'arche…

Ryan y porta son attention pour découvrir une espèce de poignée ronde incrustée dans la roche, un mécanisme étrange qui devait servir à…

— C'est le système d'ouverture, affirma Sauvage.

— C'est un peu haut, non ? fit remarquer Ryan.

— Pas pour un Yithien, répliqua aussitôt le docteur en se mettant dos au mur pour faire signe à l'un des aéronautes de monter sur ses épaules en tendant les mains devant lui pour lui faire la courte échelle.

Sans perdre un instant, l'un des hommes de Robur s'exécuta et essaya d'actionner le mécanisme.

Mais il eut beau tirer, forcer, ahaner et grogner, rien n'y fit.

Au bout de quelques tentatives infructueuses, l'aéronaute, le souffle court, annonça :

— Je n'y arrive pas. C'est bloqué ou je ne sais pas…

Sauvage, contrarié, lui intima de descendre avant d'ordonner à deux autres hommes de venir se joindre à eux.

— Super, grommela Ryan, qui suivait leur manège. On va se retrouver coincés ici.

L'idée de devoir retraverser l'abîme ne le séduisait pas du tout.

Cette fois, ce fut Sauvage qui grimpa sur les épaules des aéronautes. Aux souffles qu'ils poussèrent, ils n'étaient pas trop de trois pour le soutenir. Ils flageolaient sur leurs jambes.

Ryan était persuadé que Sauvage réussirait, mais là aussi, même si ses muscles, que Ryan savait capables de concasser la tête d'un profond ou de soulever des poids considérables, étaient impressionnants, rien n'y fit.

Dépité, le docteur redescendit. Il demeura un long moment immobile à observer le mécanisme, visiblement contrarié, avant de se tourner vers eux, de fixer Marie…

Son visage s'illumina, comme si une idée l'avait soudain traversé.

— Marie, viens.

La jeune fille, qui devinait déjà confusément ce qu'on allait lui demander, s'enquit :

— Pourquoi ?

— Tu vas ouvrir cette porte.

— Moi ? Mais comment ? Je…

Le regard de Sauvage valait toutes les réponses.

Le visage de la jeune Française se décomposa.

— Non… Non, je ne veux pas.

Elle fit un pas en arrière, puis deux, s'éloignant de Sauvage.

— Marie… reprit celui-ci d'une voix raisonnable. Je te demande juste d'ouvrir cette porte. Rien d'autre.

Comme elle secouait la tête, il insista :

— Toi seule le peux. C'est trop dur. Nos mains ne sont pas faites pour ça. Il faut une pince… une pince yithienne. Et cela, tu peux le faire.

Mais Marie, les yeux brillants, reculait encore. Ryan la devinait au bord des larmes.

— Je… Je ne…

Ryan allait se lever pour intervenir, se mettre entre Sauvage et elle, mais ce dernier ajouta :

— Marie, on ne peut pas s'arrêter là, pas maintenant, condamner ce monde juste parce qu'on ne peut pas ouvrir une porte.

Il la fixa de ses iris dorés, tendit une fois encore la main.

— S'il te plaît, Marie. Rien d'autre, je te le promets.

Alors, ravalant un sanglot et un long frisson, la jeune Française s'approcha de lui et le suivit, se jucha sur ses épaules quand il lui fit la courte échelle, et vint se poster devant le mécanisme, enfonça son bras à l'intérieur.

Ryan la devinait qui forçait, en vain, pestait et grognait, et puis… il se produisit quelque chose. Ryan ne vit pas bien, mais le bras de la jeune fille, engagé dans la cavité, parut changer, se transformer, devenir plus sombre, plus gros, différent, comme une… une énorme pince noire.

Marie poussa un cri, de dégoût, d'horreur et de colère, et, d'un ultime geste, fit pivoter le mécanisme.

Il y eut un bruit sourd… La dalle qui scellait l'arche commença à se soulever, à dévoiler une nouvelle salle… juste avant qu'un sifflement effroyable, qui glaça le cœur de Ryan, ne s'élève à côté d'eux, et que quelque chose de quasi invisible ne frôle Marie pour fondre sur l'un des aéronautes… qui explosa littéralement dans une gerbe écarlate et un hurlement déchirant.

Alors, flottant juste devant Marie, Ryan devina, ébauchée par les éclaboussures de sang, comme si l'on avait jeté de la peinture rouge sur une masse invisible, une forme cauchemardesque, tout en gueules, en globes oculaires saillants et en pseudopodes semblables à autant de fouets s'achevant par des mains grêles et répugnantes.

Ce fut dans une brume de terreur, alors que la créature poussait une fois encore son sifflement infernal, qu'il perçut le cri d'alarme de Sauvage.

— Un polype volant !

Le docteur enchaîna aussitôt, en éloignant Marie de la créature pour saisir l'arme accrochée à son dos et la brandir.

— Les fusils éthériques ! Tirez ! Tirez !

Mais déjà l'abomination, mise en appétit par ce premier en-cas, fondait sur un deuxième aéronaute avec une férocité inouïe et le mettait en pièces de ses effroyables mâchoires dans les décharges de lumière spectrale qui se croisaient autour d'elle… avant de se tourner vers Marie…

CHAPITRE 14
Bouclier humain

— Poussez-vous ! Poussez-vous !

À grands coups d'épaules et de revers, Cornaline se frayait un chemin dans les étroits couloirs de l'*Albatros*, fréquentés, à cette heure-là, par de nombreux membres d'équipage. Elle semait derrière elle un sillage de protestations et d'amabilités qui se transformaient en murmures dès que les uns et les autres découvraient son identité.

Elle n'en avait cure.

Avant de quitter la cabine, quelques minutes auparavant, elle s'était assurée de la santé du garde allongé au sol. Elle avait craint qu'il ne soit mort, mais une main posée sur son cou l'avait détrompée.

Il avait ouvert les yeux à l'instant même où elle l'avait touché, les avait braqués sur elle en poussant un cri et manqué lui donner un coup avant de la reconnaître.

— Pardon, Madame… Enfin je veux dire, Capitaine… avait-il balbutié.

— Ça va, soldat, l'avait-elle rassuré en se redressant pour jeter un regard rapide à la cabine.

Le lit était défait. Le matelas était rabattu contre le mur, comme si l'on avait cherché quelque chose dessous… Mais quoi ? Se pouvait-il que le Yithien ait déposé un objet à bord ? Quelque chose qu'il aurait rapporté d'ailleurs ? Mais d'où ? Ils n'étaient sortis que pour aller au British Museum.

Le British Museum… L'exposition sur les vestiges de cette civilisation très ancienne où se trouvait le calendrier stellaire… Se

pouvait-il qu'il y ait eu autre chose, dans ces vitrines ? Quelque chose que le Yithien, malgré la vigilance de Kali, aurait pris à leur insu ? Mais quoi ?

À la pensée qu'une créature étrangère, dans le corps d'un humain, en possession d'un artefact dont on ignorait tout, se baladait en liberté dans les couloirs de l'*Albatros*, Cornaline sentit un très mauvais pressentiment monter en elle.

Si Robur venait à le savoir… Dieu seul pouvait prédire sa réaction. Cornaline, en tout cas, préférait ne pas l'envisager.

Il fallait à tout prix le retrouver, et vite.

L'alarme n'avait pas cessé et lui vrillait les tympans.

Le garde se répandait en excuses et justifications.

— Je suis désolé, Capitaine, il m'a pris par surprise. Sa chaise est tombée, j'ai entendu un bruit bizarre. Comme un os qui craque. Je crois qu'il s'est démis l'épaule. Je me suis approché… Il a dégagé son bras, a levé la main, m'a pincé au cou et… Je sais pas… Le noir…

Il paraissait ne pas y croire lui-même.

Cornaline, elle, avait compris.

Le Yithien avait profité de ce que sa chaise tombe lors de l'embardée, avait volontairement déboîté l'épaule de Sergueï, s'était dégagé de ses liens, au moins un bras, avait saisi le garde et l'avait plongé dans l'inconscience en lui faisant la « prise du sommeil ».

Le Yithien était visiblement très bien renseigné sur l'anatomie humaine et ses faiblesses, mais cela n'avait rien d'étonnant. De ce qu'elle savait de ces créatures, c'étaient des êtres extrêmement méticuleux, qui étudiaient à fond leur sujet. Celui-là avait passé deux ans dans le corps de Sergueï, deux ans qu'il avait consacrés à observer ce monde et ceux qui l'habitaient…

Ce qui signifiait qu'ils avaient à bord un être étranger doté de connaissances hors de portée du commun des mortels et d'un quotient intellectuel à faire pâlir Einstein. De plus, il venait sans doute d'entrer en possession d'un objet à la fonction mystérieuse… et il semblait déterminé à remplir quelque obscur objectif connu de lui seul.

Cela sentait de moins en moins bon. Il n'y avait pas une seconde à perdre.

Mais que faisait Kali ?

La réponse lui était venue à l'instant même où Cornaline sortait de la cabine pour gagner le couloir, quand elle avait failli percuter la jeune Indienne qui l'avait fixée d'un regard surpris.

— Kali ! s'était-elle exclamée. Enfin te voilà !

— Qu'est-ce que… avait commencé la jeune fille.

Son beau visage brun, ce masque que Sauvage avait créé et qui

reproduisait ses véritables traits à la perfection, était marqué par une soudaine inquiétude.

Elle avait penché la tête pour voir l'intérieur de la cabine, la chaise renversée, les attaches défaites, le garde penaud… Elle avait tout de suite compris la situation.

— Il faut le rattraper, maintenant ! l'avait pressée Cornaline.

Kali revenait de la gauche, Sergueï n'avait donc pas pu filer de ce côté-là, elle l'aurait immanquablement croisé et reconnu…

Cornaline s'était donc précipitée dans la coursive, bousculant au passage ceux qui se trouvaient sur sa route. Kali sur ses talons, elle avait déjà traversé un bon tiers de l'*Albatros* dans le sillage de leur cible qui semblait se diriger en ligne droite vers l'arrière du navire.

Où voulait-il aller ? se demanda-t-elle pour la trentième fois en débouchant dans un espace plus large, alors qu'elles parvenaient sur la passerelle qui surplombait le hangar aérien, où s'alignaient les formes gracieuses des chasseurs agrions et celles, plus trapues, des transporteurs lucanes.

Certains sabords étaient ouverts et des appareils prêts à décoller.

Elle craignit que Sergueï ne soit monté à bord d'un de ces engins pour quitter le vaisseau… Si c'était le cas, elles le perdraient.

Il fallait qu'elle s'en assure.

Tout à ses pensées, elle entra en collision avec l'un des mécaniciens, qui grogna tout d'abord un « Hé ! Fais attention où tu mets les pieds ab… », avant de la reconnaître et de se rattraper *in extremis* :

— Pardon, Capitaine Nemo. Je n'avais pas vu que…

Elle ne le laissa pas poursuivre.

— Avez-vous vu un jeune homme ? Blond…

Elle allait lever la main pour indiquer la taille approximative de Sergueï… Elle n'en eut pas besoin.

— Si je l'ai vu ? Il a failli me renverser… C'est pour ça que j'étais un peu énervé, Cap…

— Où est-il allé ?

Le mécanicien tendit le bras vers le couloir qui s'enfonçait vers l'arrière du navire.

— 'l a filé vers la cambuse ! Il devait avoir sacrément la dalle vu comment il…

Mais Cornaline n'était déjà plus là. Accompagnée de Kali, elle courait déjà vers l'autre bout de la passerelle.

Passant à côté de deux gardes en combinaison d'aéronaute, Cornaline ordonna :

— Vous deux, avec nous !

Comme les deux hommes, surpris, hésitaient, elle haussa le ton pour ajouter :

— C'est un ordre !

Elle accéléra encore, se frayant un chemin à travers les membres d'équipage qui, la reconnaissant pour la plupart, s'écartaient pour lui céder le passage… Pour les autres… Cornaline, pour menue qu'elle soit, avait de la force et une énergie que rien ni personne ne pouvait arrêter.

Kali était là pour la seconder. À toutes les deux, elles dégageaient très efficacement les coursives du vaisseau… Assez vite, en tout cas, pour que, arrivée à l'entrée de la cambuse, alors qu'elles bousculaient la queue de ceux qui attendaient pour le repas, Cornaline découvrit, de l'autre côté des tables de métal qui s'alignaient dans la salle, autour desquelles de nombreux aérostiers étaient déjà installés, la silhouette familière de Sergueï en grande conversation avec l'un des membres du bord.

Dès qu'il entendit les exclamations déclenchées par l'irruption de Cornaline, Sergueï, comme tous les autres occupants de la pièce, se tourna vers elle.

Son regard froid et méticuleux, pas hostile mais calculateur, se posa sur elle, juste avant qu'il ne se retourne et se mette à courir vers l'autre extrémité de la salle.

Cornaline, son pistolet électrique levé, fit feu à trois reprises.

Les deux premières décharges d'éclairs paralysants se perdirent contre les murs. La troisième frappa l'un des membres d'équipage que Sergueï utilisa comme un bouclier avant de le relâcher. Le malheureux, tétanisé, s'effondra au sol.

Pestant et râlant, alors que Sergueï, enfin celui qui habitait son corps, disparaissait par l'autre porte, Cornaline ordonna à Kali :

— Suis-le !

La jeune Indienne fila aussitôt sur les traces du fuyard. Cornaline attrapa le bras du matelot avec lequel Sergueï venait de s'entretenir.

— Qu'est-ce qu'il vous a demandé ?

— Je… balbutia le jeune homme qu'elle semblait décidément intimider.

— Accouchez, mince ! le pressa-t-elle en jetant des regards vers la porte où Kali, suivie des aéronautes, avait disparu.

— Il voulait savoir où se trouvait le compartiment des moteurs, Capitaine… Le moteur éthérique précisément… Capitaine.

Cornaline murmura :

— Le moteur éthérique… Qu'est-ce qu'il veut, par Neptune !

Le moteur éthérique, le Yithien, un artefact mystérieux… Ça sentait

de plus en plus mauvais.

Il fallait à tout prix l'arrêter avant qu'il n'atteigne sa destination.

Lâchant le bras du matelot, qui la fixait avec un regard craintif tant le visage de la jeune capitaine du *Nautilus* arborait une expression sauvage et déterminée, elle s'engouffra dans la nouvelle coursive.

Kali avait déjà fait le ménage. Les rares membres d'équipage qu'elle croisa s'écartèrent précipitamment. Les autres demeurèrent dans les salles qui s'alignaient de chaque côté du couloir.

Une bifurcation. Elle prit à gauche.

Un escalier. Elle le dévala aussitôt… pour débouler en plein échange de tirs et n'éviter que de justesse une décharge électrique qui se dispersa sur les marches de fer juste à côté de ses pieds.

Elle se réfugia sur le côté gauche du corridor sur lequel couraient de nombreux tuyaux de tailles diverses…

Là-bas, au bout du couloir, s'ouvrait une porte massive devant laquelle s'activait une silhouette qui pianotait sur un clavier avant de se replier derrière un énorme cylindre pour éviter à son tour d'être touchée par les décharges que lui expédiaient Kali et les aéronautes.

Cornaline rejoignit la jeune Indienne derrière l'un des gros collecteurs qui plongeaient dans le sol :

— Kali, il faut l'arrêter. Tu ne peux pas avancer et…

Kali secoua la tête.

— Des balles, je peux résister, mais ces décharges vont mettre en panne les systèmes de mon enveloppe… Je serai paralysée au bout de trois coups… Je ne pourrai pas l'atteindre.

— Mais moi, si… Si on s'approche assez, je peux le toucher et…

Kali la fixa un instant d'un regard sévère.

— Vous voulez m'utiliser comme bouclier ?

— Kali, je… commença Cornaline, un peu gênée.

La jeune Indienne lui dédia un sourire.

— Je plaisantais… Allons-y…

Joignant le geste à la parole, Kali sortit de son abri…

La première décharge la cueillit de plein fouet, l'environnant d'éclairs qui disparurent aussitôt.

Elle ne s'arrêta pas pour autant… La deuxième la toucha au bout de trois mètres. Cornaline, qui la suivait, voyait bien que le cerveau de la jeune fille, dans son cylindre, devait lutter avec son corps synthétique pour le faire encore avancer, mais au ralenti…

La troisième décharge l'immobilisa.

Cornaline plongea, prête à tirer…

Ce fut pour voir la porte du compartiment moteur s'ouvrir et Sergueï s'engouffrer à l'intérieur.

Elle tira, mais ne toucha que le métal de l'énorme sas qui se refermait déjà.

— Non ! ! ragea-t-elle alors qu'elle se recevait au sol et levait les yeux pour apercevoir, à travers le hublot, le visage de Sergueï, plus froid et distant que jamais, qui la fixa avant de disparaître.

CHAPITRE 15
L'ultime bastion

Courant un véritable sprint de Yithien, Sergueï gagnait de la distance sur sa cible.

L'autre était à une cinquantaine de mètres devant lui, mais Sergueï se rapprochait… S'il continuait, il le rattraperait.

Que ferait-il alors ? C'était une question à laquelle il n'avait pas encore de réponse.

Il se doutait que le Yithien ne lui céderait pas la pierre de R'lyeh si facilement, il allait falloir la lui prendre par la persuasion… ou la force.

Il espérait qu'il n'aurait à s'en tenir qu'à la première option. Un combat entre Yithiens ne lui plaisait vraiment pas. Autant il maîtrisait la lutte dans un corps d'humain, autant un duel entre ces deux masses étranges et pyramidales hérissées de leurs bouquets de pédoncules le laissait dubitatif… Il n'était pas sûr de s'en tirer et, s'il existait un art martial yithien, il en ignorait tout…

Un problème après l'autre.

Tout à ses pensées, il en oublia de surveiller sa cible. Quand il reporta son attention sur elle… elle avait disparu.

Il connut un instant de panique, qui se traduisit par un frisson, un picotement dans les curieuses aigrettes qui couronnaient son bulbe crânien.

Il ne pouvait « presser le pas » davantage, mais fit son maximum pour parvenir au dernier endroit où il avait aperçu le Yithien chargé de la pierre.

Mais rien.

Désespérément vide, le couloir s'étendait devant lui, semblait-il, à l'infini. Aucune autre issue ni passage parallèle. Les murs cyclopéens se dressaient de part et d'autre et il ne voyait pas…

Voir !

Idiot qu'il était ! Il avait fermé ses trompes olfactives, pour échapper à la vague de terreur paralysante qui saturait la bibliothèque alors que les polypes massacraient les autres Yithiens, et ne les avait pas rouvertes depuis… Son esprit humain, essentiellement visuel, ne comptait pas sur ce sens primordial pour les Yithiens, celui qui leur permettait de capter les phéromones et tout un monde odoriférant extraordinairement complexe.

Il tendit donc le pédoncule s'achevant par les quatre cornets de chair…

Aussitôt, les murs nus du couloir se couvrirent d'indications et de schémas, comme des panneaux bornant une route, mais qui ne se seraient révélés qu'à ceux qui en avaient la clef.

Les glyphes et les flèches directionnelles se croisaient. Il suffisait à un Yithien de les suivre pour se rendre où il le souhaitait ou obtenir toutes les informations qu'il désirait…

Ses trompes se tendirent vers la gauche pour découvrir, flottant dans l'air en caractères tridimensionnels, un ensemble de glyphes qu'il décoda en combinant le tracé et les émotions qu'il suscitait : *Bastion*.

Un bastion… et autre chose : *Chambre de transfert*.

Il ne comprenait pas ce que cela signifiait, mais peu importait. Il était sûr que c'était là que s'était rendu son Yithien en emportant la pierre avec lui… Et pour le rejoindre, il devait…

Son regard s'abaissa, suivant les indications odoriférantes qui scintillaient devant lui à leur manière spectrale.

Alors il vit… une altération dans la roche, à peine perceptible, comme une erreur de perspective, quand on bougeait un peu.

Il avança droit vers la paroi, de plus en plus près, craignant, à chaque instant, de percuter la pierre, mais au lieu de cela il… passa au travers.

Non, ce n'était pas tout à fait ça… Il se retrouva dans un couloir perpendiculaire.

Le passage était bien là, et l'avait toujours été, mais, pour un observateur qui n'aurait pas été doté des mêmes sens qu'un Yithien et ne pouvait « lire » les informations évanescentes qui brillaient autour de lui, il était indiscernable.

Comment les Yithiens s'y prenaient-ils pour ainsi gauchir la perspective en savants trompe-l'œil, en taillant dans la roche de telle

manière que les ombres et les lumières, les volumes se dérobaient. Il l'ignorait, mais c'était remarquable.

Là-bas, le Yithien chargé de la pierre parvenait à une autre salle d'où filtrait une lumière un peu plus vive à la teinte étrange.

Sergueï allait de nouveau se lancer à sa poursuite quand il réalisa qu'il n'avait pas laissé d'indication dans le couloir. Ses amis, dans le futur, ne disposant pas des sens qui étaient les siens, allaient passer devant l'embranchement sans le voir.

Utilisant le stylet qu'il n'avait pas lâché, il traça sur le sol quelques instructions et une flèche désignant le mur, en espérant que cela suffirait.

Il voulut même se fendre d'une petite plaisanterie, mais se rendit compte que l'étrange lumière filtrant de l'autre bout du couloir commençait à baisser…

Il tendit son bulbe céphalique et ses yeux vers l'endroit où se trouvait l'autre Yithien pour découvrir qu'une dalle de pierre, comme celle qui avait scellé la salle précédente, descendait au bout du couloir.

On lui fermait la porte au nez. S'il ne se dépêchait pas…

Abandonnant son travail de gravure, il reprit sa course plus vite que jamais alors que, devant lui, la nouvelle dalle s'approchait du sol.

Il ne savait pas si les Yithiens avaient un cœur, mais les pulsations qu'il ressentait dans le grand cône de chair, presque douloureuses, le suggéraient.

Ce fut à la vitesse remarquable d'une grand-mère trottinant pour suivre son chien qu'il parcourut les derniers cinquante mètres et parvint à se glisser de justesse sous la dalle, en courbant comme il put son grand corps pyramidal et en rétractant tous ses pédoncules avant de surgir de l'autre côté.

Là, il se figea…

Derrière lui, la pierre toucha le sol dans un bruit sourd et définitif, comme si elle ne devait jamais se rouvrir, mais il s'en rendit à peine compte.

Car la vision qui s'offrait à lui était extraordinaire.

Il se trouvait à l'entrée d'une gigantesque salle circulaire dont les parois s'élevaient vers une sorte de « dôme » tapissé d'une matière prismatique qui réfléchissait la lumière de curieuse manière, lui octroyant cette radiance spectrale qui baignait toutes choses.

Cette lumière provenait du centre de la salle où se dressait une « machine » colossale et déconcertante composée de rouages étranges et de bras tarabiscotés, portant des boules, des miroirs, qui, tous, tournoyaient à un rythme différent sous un globe de matière vitreuse

animé d'une inquiétante pulsation et d'où semblait émaner la déroutante clarté qui baignait tout ce lieu.

Sergueï n'avait aucune idée de la destination de cette machine extraordinaire, mais l'oublia quand il découvrit la foule compacte de Yithiens qui se répartissaient sur les gradins, comme pour un spectacle.

Alors que lui venait cette comparaison, il s'aperçut d'une chose étonnante…

Parmi ceux qui étaient présents ici, il en remarqua des plus petits que les autres qui se « pressaient » contre les plus grands, comme des enfants cherchant le réconfort près des adultes… Il les détailla et leur trouva une physionomie plus « juvénile ».

Des enfants… Des enfants yithiens ?

Subjugué, il en aurait presque oublié son objectif quand son regard fut attiré par un mouvement sur sa gauche.

Son Yithien, celui avec la pierre, avait suivi un corridor circulaire faisant le tour de la salle et s'était arrêté près d'une saillie de l'une des parois.

Mettant de côté sa fascination pour la salle, ses occupants et la machine extraordinaire, Sergueï se dirigea vers le porteur de la pierre.

Il ne savait pas ce qu'il allait faire, mais il devait s'assurer que le Yithien laisse l'artefact à cet endroit-là et le rendre « visible » pour ses amis dans le futur.

Le Yithien tendit l'une de ses pinces vers la colonne, saisit l'un de ces étranges volants et commença à tourner, selon un séquençage précis, comme un coffre ancien… Trois tours vers la droite, deux vers la gauche, cinq à nouveau à droite…

Une portion de la colonne s'ouvrit, révélant une vaste niche où se trouvaient déjà entreposés de nombreux objets, tous plus bizarres les uns que les autres. Le Yithien y déposa la pierre puis, avec précaution, referma l'ouverture qui se ressouda si parfaitement qu'il était impossible de la déceler.

Il se retourna alors vers la salle et, son devoir accompli, descendit plus lentement cette fois une rampe inclinée vers l'extraordinaire machine.

Alors qu'il s'éloignait de la paroi, son bulbe rachidien se tourna un instant vers Sergueï, aussitôt suivi de ses trompes olfactives qui émirent à son intention :

— Il faut venir, frère, cela va commencer. Le temps est compté. (*impatience/fébrilité*)

Sergueï, ne sachant que répondre, s'approcha obstinément de la colonne.

Il allait avoir très peu de temps… C'était la fin du trajet. Il devait marquer l'endroit et la manipulation avant de quitter ce corps pour rejoindre son époque, sa mission accomplie, en espérant que les Yithiens n'auraient pas emporté la pierre ailleurs après son départ…

Arrivant près de la colonne, il leva son stylet, l'activa, traça un smiley grossier dans la roche, et commença à noter la manipulation.

— Que fais-tu, frère ? (*consternation/indignation/incrédulité*)

Le faisceau d'énergie mordait la pierre, gravant les caractères cyrilliques… Encore un instant, un tout petit instant.

Il y était presque… Derrière lui, dans la pièce, la lumière semblait pulser de manière plus vive, plus exigeante. Une étrange vibration de basse se répandait, résonnait jusque dans son corps…

— L'humain ! (*incrédulité/contrariété*) Arrêtez-le ! (*autorité*)

Comme le cri pour partie olfactif se diffusait dans la salle, dans un bruissement étrange et une nuée d'angoisse, il retourna son bulbe rachidien pour voir quatre Yithiens se ruer sur lui…

Les ignorant, il se pressa pour tenter d'achever son message avant d'être saisi… Quand les pinces des uns et des autres se refermèrent sur ses pédoncules, et qu'on lui arracha son stylet, il n'avait pas encore terminé…

Alors, conscient qu'il ne pouvait plus rien faire ici, Sergueï s'apprêta à plonger dans l'abîme du temps pour regagner son corps…

Mais il eut beau essayer d'inverser le transfert, la réalité ne se mua pas à nouveau en cette sorte de brouillard où il s'enfonçait quand il voyageait entre les époques… Cette fois, la route du futur lui était fermée.

Il était coincé dans ce corps et dans ce temps, à la merci des Yithiens.

CHAPITRE 16
Plus jamais ça !

Les décharges des fusils éthériques, longues traînées de lumière étrange échappant pour partie au spectre perceptible par les humains, fusaient sous l'arche de pierre pour se perdre, inutiles, contre les parois de la salle qu'ils venaient de dévoiler…

Mais comment cibler une créature quasi invisible dont on ne devinait la présence que lorsqu'elle refermait ses mâchoires sur vous ?

Le polype volant avait déjà dévoré deux aéronautes, et cela seul avait permis de le repérer quand il avait été aspergé par le sang et les entrailles de ceux qu'il avait massacrés.

Il était là, parmi eux, émettant son horrible sifflement dont l'harmonique insupportable s'enfonçait dans le crâne comme un stylet et le mettait au supplice.

Encore quelques minutes de ce traitement et le cerveau de Ryan lui coulerait par les oreilles.

Il brandissait, lui aussi, l'un des étranges fusils qu'ils avaient emportés de l'*Albatros*, mais il doutait de savoir l'utiliser. Il n'était pas un tireur émérite. Son expérience, en la matière, se limitait aux cibles dans les fêtes foraines, et encore n'y brillait-il guère. Alors sur une créature quasi invisible et en mouvement…

Mais les circonstances peuvent parfois transformer en guerrier le plus placide des hommes.

Sa circonstance, à Ryan, se tenait juste derrière lui, avec ses grands yeux bleus écarquillés qui paraissaient lui manger tout le visage. Elle scrutait les ombres d'où pouvait surgir un cauchemar de dents

translucides qui se refermeraient sur eux pour les broyer… Mais il ferait en sorte que ce soit lui avant elle.

Le désir de protéger Marie était tellement fort qu'il en oubliait presque d'avoir peur.

Ryan, depuis leurs précédentes aventures, croyait en avoir assez vu pour ne plus rien craindre en ce monde ou dans les autres… Il se trompait. Il apprenait, et de force, tout ce que « les sombres recoins de la Terre », comme les avait nommés un jour Sauvage, pouvaient contenir d'horreur et d'abominations, des choses si effroyables, si incompréhensibles que l'esprit se refusait même à les envisager… ou se réfugiait dans le déni…

Des choses comme celle qui les assaillait à cet instant.

Il ne l'avait que devinée, esquissée dans le sang des malheureux qu'elle avait déchiquetés avec une sauvagerie incroyable, croquant, tranchant, écartelant comme un enfant brutal aurait démembré une poupée.

Voir un homme se faire déchirer sous ses yeux par une créature aux trois quarts invisible serait une expérience éprouvante pour n'importe qui, alors pour deux adolescents… Même s'ils avaient déjà vécu par le passé des événements terribles, cela n'avait pas suffi à les rendre insensibles.

Ryan, quand il était à Boston, à l'époque où Jonathan était encore son frère jumeau, avait vu en cachette, comme tout bon ado qui se respecte, des films d'horreur bien trash… Le genre que les parents vous interdisaient de regarder, avec « du sang et de la tripaille ».

Mais c'était une chose de voir ça sur un écran en sachant qu'il s'agit d'acteurs, de trucages et d'hémoglobine en ketchup… et une autre de le vivre, et d'être conscient qu'on peut être le prochain sur la liste.

Car le monstre était encore là… Ils entendaient, sous la voûte de pierre, résonner son odieux sifflement, parfois bas, à peine audible, parfois un peu plus haut, mais toujours éprouvant, comme si ses harmoniques étaient une insulte et une souffrance pour la réalité et tourmentaient ceux qui les percevaient.

Le son tournait autour d'eux, dans l'ombre de l'arche. L'abomination jouait avec ses proies, mettant leurs nerfs à mal, les portant à bout, jusqu'à ce qu'elles commettent une erreur, se relâchent…

L'un des aéronautes, qui venait de voir deux de ses camarades mis en pièces devant ses yeux, déjà ébranlé par ce lieu étrange et les ténèbres insondables qui les cernaient de toutes parts, paniqua :

— Il faut sortir d'ici ! Il nous aura tous. On ne peut pas… On ne peut pas le combattre. Faut sortir…

Sa voix, étouffée par le masque, montait dans les aigus, devenait de plus en plus hystérique.

Sauvage, devinant que le soldat atteignait le point de rupture, s'adressa à lui de sa voix ample et profonde, rassurante :

— Calmez-vous. Nous y arriverons si nous restons unis. Il ne peut nous attaquer par surprise si chacun de nous assure sa garde. Dès qu'il apparaîtra, nous…

Le sifflement monta d'une octave, un rien plus fort, plus pénétrant. Ryan grimaça. C'était comme une lame qui s'enfonçait dans son cerveau, taillait là-dedans, tournait.

— Non ! Il nous aura tous ! Il faut partir d'ici. JE DOIS PARTIR D'ICI !

L'aéronaute se mit à courir vers le gouffre et, sans s'arrêter, sauta dans le vide pour attraper la corde qui pendait le long de la paroi.

Il ne l'atteignit jamais.

Le sifflement grimpa d'un coup, se fit insoutenable.

L'abomination, comme surgie de nulle part, le cueillit en plein vol.

Un déplacement d'air… Le corps du malheureux explosa, ses membres arrachés, son buste broyé sous leurs yeux dans un horrible bruit d'écrasement et un vagissement odieux.

Éclaboussé par le sang qui jaillissait du corps martyrisé, Ryan devina, une fois encore, un cauchemar de chair agglomérée, vaguement allongé, environné de pseudopodes qui s'agitaient comme autant de fouets, et dont les mains grêles et inquiétantes s'acharnaient sur la dépouille pendant que ses mâchoires la déchiquetaient.

Les tirs fusèrent. Quelques-uns touchèrent le monstre, mais il était trop tard pour sauver l'aéronaute dont une partie disparaissait déjà dans la masse translucide qui se contractait d'odieuse manière alors que claquaient ses dents luisantes et triangulaires.

Comme la créature, esquissée par le fluide vital de sa victime et les décharges des armes éthériques qui la frappaient, se retournait vers eux, un événement imprévu vint perturber sa chasse…

Un cri s'éleva juste derrière Ryan, un cri d'horreur et de détresse, celui d'une âme mise au supplice par ce spectacle… Un cri de fille… Marie !

Mais pas seulement… Dans ce cri se cachait autre chose : des harmoniques singulières, une note étrange, un sifflement, bas, sous-jacent, comme une seconde partition qui donnait à la voix de la jeune fille une sonorité déroutante… inquiétante.

Cette note, le polype l'entendit aussi.

Il se figea… Quelque chose, comme un frisson, parcourut son grand corps quasi invisible.

Sauvage en profita aussitôt.

Saisissant le fusil éthérique d'un des aéronautes tombés et l'accompagnant du sien, il les leva tous deux vers l'abomination et fit feu…

Les décharges frappèrent le monstre à un rythme infernal, taillant dans sa masse, la fragmentant, la dispersant, comme si elle n'avait jamais existé.

La chose tenta bien de s'en sortir, mais Sauvage la tenait. Aidé par les autres aéronautes survivants, il l'arrosa d'un feu nourri.

Comme prisonnière, fascinée par Marie qui, à présent, se tenait accroupie au milieu du groupe, la créature ne put s'enfuir. Sur un ultime sifflement insoutenable qui transperça le cerveau de Ryan telle une lancette, elle finit par exploser, ses membres se dispersant dans l'air avant de s'effacer totalement.

Alors seulement Sauvage ordonna à ses hommes de cesser le feu.

Le calme revint dans la salle. Le silence se referma sur eux, seulement troublé par leurs respirations sifflantes.

Ryan, à peine libéré de ce son effroyable, s'agenouilla à côté de Marie pour lui demander :

— Marie. Marie, ça va ?

Elle leva vers lui ses grands yeux noyés de larmes.

Il la prit dans ses bras. Elle vint s'y blottir, tremblante, agitée de sanglots silencieux, de ceux qui font le plus mal.

— C'est affreux. Affreux, Ryan. Pourquoi ? Pourquoi on est ici ? Je veux rentrer chez moi… Je n'en peux plus.

Il y avait une telle détresse dans sa voix, celle d'une jeune fille perdue, loin de son foyer, de sa famille, qui ne savait plus qui elle était, ce qu'elle était, ni ce qu'elle faisait au milieu de toutes ces horreurs qui étaient maintenant son quotidien… Des sentiments qu'il ne comprenait que trop bien.

Il la garda contre lui un moment, caressant ses cheveux, lui murmurant des paroles apaisantes.

Il l'aida à se lever et se dirigea vers le reste du groupe qui se tenait, avec Sauvage, de l'autre côté de la salle.

Le docteur, face à une seconde dalle, avait trouvé un nouveau mécanisme semblable à celui qui avait ouvert la première… à la même hauteur.

Comme il s'approchait du colosse, Ryan posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis un moment :

— Vous croyez que cette chose savait ouvrir les portes ?

— Je ne pense pas, répondit Sauvage sans se tourner vers lui. Les polypes volants sont malins, à leur manière, mais pas assez pour ça. Et

surtout, ils ne sont pas outillés pour.

— Ça veut dire… en déduisit Ryan, que celui qui nous a attaqués est resté enfermé là-dedans depuis…

— 375 millions d'années, acheva Sauvage sans quitter des yeux le mécanisme d'ouverture. Ils ne peuvent pas mourir, pas plus que Cthulhu et les siens… Ils n'appartiennent pas tout à fait au champ de la matière, en tout cas pas celle de ce monde, et ne sont pas soumis à ses lois.

— 375 millions d'années… répéta Ryan dans un souffle en s'imaginant enfermé dans cette pièce pendant une éternité. Normal qu'il soit véner.

Sauvage leva les yeux au ciel.

— J'avais oublié ce que c'était d'être jeune !

Il poursuivit aussitôt en désignant le mécanisme d'ouverture de la seconde porte.

— Il faut continuer. Marie…

Il n'eut pas le temps d'aller plus loin.

— Non !

Alors que Sauvage, surpris, se tournait vers elle pour la fixer d'un regard d'incompréhension, elle ajouta :

— Je ne le ferai plus, vous m'entendez ? Je ne veux plus. Je ne veux plus devenir… ça !

Elle cracha ce mot comme elle l'aurait fait d'un juron ou d'un blasphème, l'horreur et le dégoût dans la voix.

— Marie. Sois raisonnable.

Sauvage avait pris sa voix de patriarche, cette voix qui, d'habitude, parvenait à apaiser toutes les tensions et à convaincre ses interlocuteurs.

Mais pas cette fois.

— J'ai dit non ! C'est assez ! Vous ne pouvez pas me demander ça, c'est horrible ! Je ne veux pas de cette chose… Je ne suis pas que ça… Je ne suis pas… sale !

Quelque chose se brisa dans la voix de Marie.

Ryan, touché au plus profond de son être par l'émotion qu'il devinait en elle, dans ses yeux brillants, sur son visage d'ange, s'interposa entre Sauvage et elle.

— Vous voyez bien qu'elle est bouleversée, choquée. Vous l'avez amenée dans cet endroit horrible pour assister à des choses abominables et l'exposer au danger, et vous voulez qu'elle soit raisonnable ? Elle n'a rien demandé, elle. Elle n'y est pour rien ! Vous ne pouvez pas la lâcher un peu ?

Ryan avait bien conscience que la colère qu'il ressentait ne

concernait pas seulement Marie, que c'était aussi de lui qu'il parlait, et de chacun d'eux, que ce soit Sergueï ou même Kali.

— Vous nous utilisez comme des pions dans votre guerre sans même vous demander si c'est moral ou pas.

Il continua, d'une voix un rien étranglée, en désignant Marie :

— C'est qu'une gosse, merde !

C'était étrange de dire ça en parlant de la jeune fille qui devait avoir son âge, mais la sincérité contenue dans sa voix dut toucher Sauvage. L'expression de son visage se radoucit alors qu'il les fixait tous deux, comme s'il voyait, à travers eux, d'autres personnes… un souvenir lointain.

— Vous n'êtes pas mes pions, Ryan…

Il écarta les bras et ajouta :

— Et si je pouvais faire autrement, crois-moi, jamais je ne vous aurais exposé au danger. Mais vous êtes nos seuls champions, les seuls encore capables de sauver l'humanité. Si vous ne le faites pas, aucune des personnes que vous connaissez, ici ou ailleurs, ne survivra longtemps à ce qui va advenir… Je suis désolé, Ryan, mais parfois nous devons faire ce qu'il faut, et non ce que nous voulons…

Il y eut un très long silence avant que Marie ne réponde, d'un filet de voix, sous le rideau d'or roux de sa chevelure, mais la détermination qu'on devinait soudain dans ses grands yeux clairs était impressionnante.

— Je ne veux plus me retransformer entièrement, vous entendez ? Je ne veux plus me laisser aller à… à ça.

Une fois encore, elle avait craché ce mot comme une chose sale, dégoûtante.

— Et si vous voulez encore de mon aide quand nous serons sortis d'ici, si nous en ressortons jamais…

Sauvage ouvrit la bouche pour intervenir, mais elle ne lui en laissa pas le temps.

— … je veux retrouver ma famille, savoir ce qui m'est arrivé, comment et pourquoi ? Sinon j'arrête tout et je m'en vais.

Ryan sentit un frisson remonter sa nuque car, à peine perceptible mais indéniable, comme un second son, sous les mots qu'elle prononçait, se glissait l'étrange sifflement flûté… un sifflement qu'il reconnaissait… celui qu'émettait la créature qu'elle devenait quand elle libérait son pouvoir.

Il l'ignora.

— Si elle s'en va, je la suivrai.

Ryan avait lancé ces mots spontanément. Maintenant, il fixait le visage du colosse de bronze qui leur faisait face et les toisait de son

regard d'acier. Un colosse qui, après dix longues secondes, finit par soupirer.

— Très bien, je vous ai entendus tous les deux, et je ne reviens jamais sur ma parole. Mais Marie, il faut vraiment que tu nous aides, ou tout s'arrête ici, pas seulement pour vous ou moi, mais pour nous tous.

Il acheva d'une voix sombre :

— C'est une guerre, et il n'y a que deux camps et deux issues possibles. Et vous êtes ceux qui peuvent faire pencher la balance.

Ces paroles prononcées, il se recula jusqu'au mur de pierre cyclopéen, s'y adossa et offrit ses mains nouées en marchepied.

— Marie, quand tu veux.

Les regards de la jeune fille et du docteur se croisèrent, s'accrochèrent. Quelque chose passa entre eux, une compréhension… un respect mutuel.

Quelques instants plus tard, la jeune Française, juchée sur les épaules du colosse, enfonçait à nouveau sa main dans le mécanisme d'ouverture, une main qui, rapidement, devint autre chose de plus sombre…

Il y eut un cliquetis, un bruit sourd…

La seconde suivante, la large dalle de pierre se soulevait avec un grondement à sa mesure, leur ouvrant le passage vers une nouvelle partie de ce monde oublié…

CHAPITRE 17
Marv et Tony

— Saleté ! Il l'a bloquée !

Cornaline, pour la dixième fois, venait de retaper le code d'accès au compartiment des moteurs éthériques, mais rien n'y faisait, la porte blindée refusait obstinément de s'ouvrir.

Elle ignorait comment, mais le Yithien était parvenu à la verrouiller.

Derrière elle, Kali piaffait.

— Comment ça, bloquée ?

Elle s'avança, saisit la poignée qui saillait du panneau et tenta de l'ouvrir.

Cornaline savait que Kali, par sa nature en partie synthétique, avait une force que ne laissait pas soupçonner son corps menu, et qui surprenait souvent ses adversaires qui faisaient la grossière erreur de la prendre pour une proie facile.

Mais elle eut beau tirer, s'arc-bouter, prendre appui d'un pied sur l'un des montants, rien n'y fit, la porte refusait de bouger.

Quelques minutes plus tard, deux techniciens arrivés en renfort essayèrent à leur tour de l'ouvrir à l'aide d'un pied-de-biche, tentative que réitéra Kali… Toujours en vain… On avait conçu ce sas dans un but précis : isoler le compartiment des moteurs éthériques. Il remplissait parfaitement son rôle.

Têtue, la jeune Indienne força une fois de plus sur la barre de fer, tant et si bien que cette dernière finit par ployer. L'un des deux techniciens, qui la fixait avec fascination et crainte, intervint :

— Vous arriverez à rien comme ça, Mademoiselle, c'est pas la peine.

Il ajouta en mâchouillant sa moustache fournie :

— Va falloir le découper au laser si on veut entrer, je vois pas d'autre solution.

— Même un chalumeau n'entamerait pas ce blindage, renchérit le second, aussi grand et large que le premier était petit et fluet.

Nouvelle mastication de moustache du premier qui lâcha, péremptoire :

— Ouais, mais si on se rate on risque d'endommager le moteur éthérique.

— Et si ça arrive… prévint le second avec sa grosse voix de basse.

— Boum ! acheva le premier avec un large sourire en échangeant un regard avec son collègue, comme s'il acquiesçait à une bonne plaisanterie.

Ces deux-là, avec leurs airs de sales gosses attardés, échauffaient sérieusement Cornaline, et ce n'était vraiment pas le moment.

— On ne peut pas shunter le circuit ? demanda-t-elle.

Le premier mécano secoua la tête, sortant de l'une des poches de son uniforme une blague à tabac :

— Non, M'dame… Je veux dire, Capitaine.

Il ouvrit sa blague, en tira une feuille de papier, du tabac, et commença tranquillement à rouler une cigarette.

— C'est comme sur votre vaisseau, enfin je veux dire, le *Nautilus*. Tout le bâtiment fonctionne en manuel sur certains systèmes primordiaux.

— Primordiaux, répéta le second de sa voix grave à faire trembler les pierres, comme pour donner plus de poids aux paroles de son collègue.

— C'est au cas où l'ennemi nous attaquerait par virus interposé, voyez… expliqua le premier avant de s'arrêter pour lécher sa feuille de papier à cigarette et achever de la rouler.

Il releva les yeux sur elle pour la fixer en se coinçant sa répugnante réalisation à la commissure des lèvres.

— Il a fermé le volant manuel. Malin, ce type…

— Ce n'est pas un type, répondit Cornaline, de plus en plus exaspérée par l'attitude des deux mécaniciens qui semblaient prendre l'aventure à la légère.

Soit ces deux-là avaient vraiment un sang-froid remarquable, soit ils étaient complètement inconscients. Elle acheva, en se tournant vers la porte fermée :

— Et oui, il est très, très malin… Mais que fait-il là-dedans ?

À peine avait-elle prononcé ces mots que les lumières du couloir clignotèrent avant de se rétablir.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en lançant un regard inquiet autour d'elle.

— M'est avis que votre gars, enfin le mec là-dedans, il est en train de faire joujou avec les moteurs… répondit le petit moustachu avec un grand sourire en sortant un Zippo d'une de ses poches pour allumer sa cigarette.

— Matelot… lui lança Cornaline avec, dans le regard, un éclat dangereux, assez pour que même l'insouciant technicien se fige en plein geste.

— Oui, M'dame… Euh… Capitaine… répondit-il d'un air inquiet.

— C'est quoi votre nom ?

— Marvin, Madame… Euh… Capitaine… Mais tout le monde m'appelle Marv.

— Très bien, Marv, alors voilà. Si vous allumez l'immonde truc que vous venez de vous coller au coin des lèvres, je vous le fais bouffer. Et, pour faire bonne mesure, je vous envoie gratter les toilettes de ce fichu bâtiment pendant un mois. Et si vous me sortez encore une mauvaise blague à la noix, pareil…

Elle se pencha vers lui pour interroger, en haussant un peu le ton.

— On s'est bien compris ?

Marv, avec la trogne du chat qui vient de voir la souris se transformer en pitbull, déglutit et hocha la tête. Cornaline leva aussitôt les yeux sur le second technicien qui, devant son regard incandescent, agita les mains, une expression contrite sur son visage à la mâchoire digne de Frankenstein.

— Moi, c'est Tony, Cap'tain, et je fume pas !

— Cigarette ou pas, même tarif et solidaire…

Elle ouvrait déjà la bouche pour les interroger sur un moyen de pénétrer dans la salle des moteurs quand une voix, ou plutôt un rugissement, monta des haut-parleurs du bord installés dans le couloir.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? On vient de perdre tous les systèmes pendant plus de dix secondes !

Robur, bien sûr, et dans ses grands moments.

Cornaline s'approcha aussitôt d'un des transpondeurs du bord, l'actionna et répondit :

— C'est le Lovecraftien. Il est entré dans la salle des moteurs éthériques.

— Vous l'avez toujours pas cravaté ? rugit à nouveau le commandant de l'*Albatros*. Vous attendez quoi, que je vous tienne la main ?

Une bordée de jurons à choquer les pires marins du monde tomba des haut-parleurs.

— Faut tout faire soi-même dans ce p… de vaisseau !

Il ajouta, après quelques secondes :

— Ah ! Les bonnes femmes ! Toutes les mêmes ! Z'ont le cœur trop sensible, je l'ai toujours dit.

Cornaline blêmit, son poing se serra sur le cornet. Derrière elle, les deux techniciens se reculèrent prudemment, une expression inquiète sur le visage.

— Vous avez de la chance de ne pas être devant moi, Robur, articula la capitaine du *Nautilus* avec une voix à refroidir l'enfer. Mais vous ne perdez rien pour attendre, espèce de macho de Néandertal.

Elle prit une grande inspiration, comme pour évacuer la colère qui montait en elle.

— Et non, on ne peut pas entrer, il a verrouillé la salle manuellement. Vos gars me disent qu'il faudrait un laser pour ouvrir cette porte…

— C'est vrai, répondit Robur par l'entremise du système acoustique.

— … et qu'un laser risquerait de faire sauter le moteur éthérique, poursuivit Cornaline. Et nous tous avec…

— C'est vrai aussi, acquiesça Robur qui, lui, ne décolérait pas et se répandit une fois encore en interjections à faire rougir les statues. Mais si cet enfoiré de Ruskof…

— Ce n'est pas Serg… intervint Kali, qui avait jusqu'à présent suivi la conversation sans mot dire.

— M'en fous ! la coupa Robur. C'est vous et Sauvage qui l'avez amené à mon bord et ce petit salopard est en train de saborder mon vaisseau… S'il fait caler ces moteurs, tout s'arrête, la gravité reprend ses droits et je vous rappelle que cet engin pèse quelques milliers de tonnes. Besoin que je vous fasse un dessin ?

Il acheva aussitôt, sans leur laisser le temps de répondre :

— Alors utilisez tout ce qu'il faut, mais ouvrez-moi cette p… de lourde[1] et chopez-moi ce sale petit morpion. Je vais lui faire passer l'envie de jouer aux naufrageurs, moi !

Cornaline se tourna vers les deux mécaniciens.

— Marv, Tony, allez chercher le laser.

Les yeux de Marv s'écarquillèrent.

— M'dame… Euh… Cap'tain, z'êtes sûre que…

— *Sugu*[2] ! ordonna-t-elle.

Même si les deux matelots ne connaissaient pas le mot, le sens ne leur échappa guère, pas plus que le regard incandescent dont elle

l'assortit. Ils détalèrent aussitôt vers l'autre bout du couloir.

La capitaine du *Nautilus* replia le cornet, s'adossa au mur et ferma un instant les yeux.

— C'est du japonais, non ?

Cornaline rouvrit les yeux pour les poser sur Kali, qui l'observait avec une étrange expression.

Elle hésita, finit par acquiescer :

— Ma grand-mère était japonaise. J'ai appris quelques mots avec elle. Ils me reviennent dans les moments comme celui-là.

Il y avait une émotion particulière dans sa voix quand Cornaline prononça ces mots.

Kali hocha la tête.

— Je m'en doutais.

Elle ajouta aussitôt, avec le regard posé sur la porte blindée au bout du couloir :

— Madame, je…

— Cornaline, la reprit la capitaine du *Nautilus*. Quand nous sommes toutes les deux, tu peux m'appeler Cornaline, depuis le temps, Kali…

Kali murmura, d'une voix soudain timide qui lui était inhabituelle :

— Vous ne les laisserez pas faire du mal à Sergueï…

Cornaline, touchée par l'expression de la jeune Indienne, tendit une main vers elle et lui saisit le bras, ses yeux bruns plongés dans les siens.

— Kali, je te promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le sauver et le ramener.

Kali, à moitié rassurée, opina. Elle ouvrait la bouche pour répondre quand, du bout du couloir, surgirent les deux mécaniciens apportant avec eux un engin massif relié à un traîneau non moins massif qu'ils posèrent face à la porte.

Tony, le colosse, déplia un trépied qu'il portait jusqu'à présent sur l'épaule et le riveta au sol avant de fixer dessus un appareillage menaçant aux allures de canon bizarre relié à la machine par un long tube sombre.

Marv pianota sur un panneau saillant d'un des côtés du traîneau qui émit aussitôt un bourdonnement de basse avant de s'arrêter. Marv lui balança un coup. Le bourdonnement reprit.

Sous les yeux incrédules et pas vraiment rassurés des deux femmes, il s'installa derrière le curieux canon, en saisit les poignées et les prévint :

— Passez derrière, M'dames, je voudrais pas vous découper en deux par erreur.

Cornaline, alors que le mécano abaissait sur ses yeux une paire de

lunettes fumées, entraîna Kali avec elle et se retourna pour attendre la suite… qui ne tarda pas.

À peine avaient-elles reculé que Marv enclencha le tir du laser.

Le bourdonnement de l'appareillage monta d'une octave. Un faisceau incolore, d'une finesse extrême, qu'on n'aurait pu distinguer sans les particules en suspension dans l'air du couloir, quitta la pointe du canon pour toucher la dalle de métal qui se mit aussitôt à rougeoyer au point d'impact.

Alors, lentement, Marv déplaça le rayon, qui traça sur le métal un sillon incandescent.

— Oh ! C'est trop chouette ! s'enthousiasma Tony, qui avait lui aussi chaussé des lunettes fumées, ce qui conférait à sa trogne déjà peu commune une allure vraiment incroyable. Je peux essayer, Marv ?

— Nan ! répondit aussitôt ce dernier sans s'arrêter. Tu vas saloper le travail. Faut de la précision et de la délicatesse pour ça.

— Mais je suis délicat ! protesta Tony avec sa grosse voix.

Le dialogue irréel de ces Laurel et Hardy improbables de l'aérospatiale aurait peut-être amusé Cornaline en toutes autres circonstances, mais là, alors que le faisceau rejoignait son point d'origine…

Elle retint son souffle.

Un bruit sec, comme un craquement… Toute la porte de plus de quinze centimètres d'épaisseur bascula en avant pour toucher le sol dans un vacarme infernal et dévoiler… un spectacle extraordinaire.

« Porte » en argot.

« Tout de suite », « immédiatement » en japonais.

CHAPITRE 18
Les derniers des Yithiens

Dans un ultime sursaut, ne sachant trop ce qu'il allait faire, mais incapable de se laisser maîtriser sans se battre, tant toute sa nature, sa personnalité, ce qu'il avait été depuis ses premières années à l'orphelinat Kaminskiev quand il était le petit nouveau et que le monde entier se liguait contre lui, se rebellait contre cette idée, Sergueï balaya les pinces des autres Yithiens et recula en brandissant son stylet.

Ce dernier pouvait être utilisé comme une arme. Son rayon était peut-être de courte portée, et il se sentait ridicule devant cette congrégation de créatures étrangères qui, toutes à présent, tournaient vers lui leur bulbe rachidien et leurs trompes olfactives.

Dans l'immense salle, il devinait l'attention de ces milliers de regards sombres et sentait monter un autre sentiment qui saturait l'air de la pièce : non pas la peur, encore, mais la consternation, l'ahurissement.

Des rumeurs couraient dans l'assemblée de grands corps immobiles dont seuls les pédoncules s'animaient, les bulbes rachidiens pivotant vers lui pour le suivre de leurs énormes yeux noirs, les trompes olfactives humant dans sa direction.

— Que se passe-t-il ? (*étonnement/interrogation*)

— On dit que c'est un humain. (*incrédulité*)

— C'est quoi un humain ? (*curiosité*)

— Un primate de l'Holocène… Mais comment son esprit ? (*incrédulité/inquiétude*)

— C'est le lien… Ils peuvent toujours échanger… Nous l'avons maintenu pour… (*gêne*)

Alors même qu'il percevait ces mots et ces émanations phéromoniques, Sergueï, en une danse étrange, écartait de lui les pédoncules terminés par des pinces. Plusieurs Yithiens le cernaient, s'efforçant de lui barrer la route, de l'encercler pour lui couper toute retraite.

— C'est une erreur, une anomalie, il ne devrait pas… (*consternation*)

Sergueï, d'un coup cinglant, repoussa une nouvelle attaque qui tentait de l'atteindre, mais si lentement… Habitués à agir sans précipitation, car leur corps virtuellement immortel, leurs occupations contemplatives et studieuses ne requéraient jamais de rapidité, ils n'avaient pas sa vivacité.

Les pédoncules se tendaient vers lui avec une lenteur presque risible. Si Sergueï ne pouvait se déplacer très vite, ses membres le pouvaient. Il ripostait aux assauts de trois adversaires à la fois avant que ces derniers ne répliquent.

Alors même qu'il repoussait trois nouvelles attaques, il perçut un échange qui éveilla son intérêt.

— Non, ce n'est pas une anomalie, c'était voulu. Nous avons laissé ce lien sciemment, même si c'était dangereux… (*affirmation/certitude*)

Intrigué, il tendit ses trompes olfactives vers l'origine de cette émanation. Un grand Yithien, peut-être celui qui portait la pierre de R'lyeh, mais il ne pouvait en être sûr, répondait à d'autres :

— Mais pourquoi ? (*incompréhension/contrariété*)

— Il faut l'un des nôtres, là-bas… Le danger était le prix à payer pour notre survie. (*Calme/assurance/résignation*)

Ces paroles troublèrent Sergueï.

Que voulait dire le Yithien par « le prix à payer pour notre survie » ?

Il croyait que le lien qui s'était maintenu entre lui et le Yithien était fortuit, que c'était peut-être une erreur de leur part, ou une spécificité de son esprit… Mais…

Cela signifiait que… si l'autre se trouvait dans son corps, c'était également pour une bonne raison. Il pensait avoir la main sur l'échange, agir selon ses intérêts, mais ce n'était pas le cas. L'autre attendait qu'il le fasse… Il savait par avance où et quand il allait passer, quand il ferait appel à lui, et donc…

Troublé, il en oublia d'esquiver une attaque… Aussitôt, une pince se referma sur son pédoncule rachidien, puis une autre et une autre encore.

Bientôt, il fut immobilisé par trois paires de pinces entourant ses pédoncules, prêtes à trancher.

Il connaissait l'aversion des Yithiens pour la violence. Les Yithiens étaient tout sauf violents. Mais ils étaient terrifiés et cernés.

Il tenta encore de se débattre, même s'il était conscient de sa défaite. Il vit s'approcher de lui le grand Yithien qui avait porté la pierre. Celui-ci le toisa de ses grands yeux d'onyx.

— Ne t'agite pas. C'est inutile et ne peut être que source de souffrances pour toi et de désagrément pour nous. Nous ne te voulons pas de mal, humain. (*apaisement/sincérité*)

Le Yithien ne mentait pas. Le mensonge était inconnu des Yithiens, car physiologiquement impossible. On pouvait travestir ses paroles, mais pas les émanations olfactives de son corps.

— Que faites-vous ? Pourquoi m'avoir laissé venir dans ce corps si vous saviez ? (*interrogation/inquiétude*)

Lui aussi, même sans le vouloir, exsudait les phéromones qui le trahissaient.

— Nous avions besoin qu'un des nôtres se trouve là-bas pour nous sauver. (*franchise/espoir*)

— Vous sauver ? demanda Sergueï. Comment cela ? (*incompréhension/curiosité*)

Il y eut un long silence, comme si le Yithien prenait son temps pour réfléchir avant de répondre.

— Nous autres ici…

Il tendit vers la salle l'un de ses pédoncules achevés par une pince et fit un mouvement circulaire.

— … sommes les derniers de notre peuple. (*émotion/fraternité*)

— Les derniers de votre peuple ? (*consternation*) Mais comment ?

— Nous n'avons jamais été très nombreux. Et ce ne sont pas nos premiers corps. (*réflexion/embarras*)

Le Yithien paraissait ennuyé, comme s'il cherchait à expliquer une notion complexe à un enfant.

— Nos psychés ne sont pas originaires de ce monde ni de cet univers… (*abstraction*)

— Pas de cet univers ? (*surprise/trouble*) Mais d'où alors ?

— D'un autre cosmos… Un cosmos ravagé par les dévoreurs. Cthulhu et les siens. (*crainte*) Pour leur échapper et quitter notre planète et notre réalité agonisantes, nous avons construit une machine capable de projeter nos esprits dans d'autres corps, dans un autre univers… Celui-ci. (*fierté*)

Sergueï n'en revenait pas.

— Vous voulez dire que ces corps ne sont pas les vôtres ?

(*étonnement/compréhension*) Que vous avez pris possession des corps des Yithiens ?

— Oui. Nous avons trouvé cette race, assez primitive alors, et nous l'avons investie. Nous avons, grâce à cet échange, survécu et recréé notre œuvre de savoir et de connaissances… celle que tu as vue dans ces murs… (*regret/désolation*)

— Mais alors, ces choses dehors… ce sont ? (*crainte/horreur*)

— Des dévoreurs… Enfin… une avant-garde des dévoreurs. Les plus mineurs, ceux qui sont capables de s'adapter en partie à cette réalité. (*dégoût/aversion*)

— Mais comment ? Je veux dire, comment sont-ils arrivés dans ce monde ? (*suspicion*)

Sergueï commençait à entrevoir une vague réponse qui ne lui plaisait pas. Il en eut confirmation quand il sentit la gêne qui émanait du Yithien.

Ce dernier ne chercha pas à nier, il ne le pouvait pas.

— C'est notre faute. Nous avons ouvert un passage entre nos deux réalités pour projeter nos esprits ici… Ils nous ont suivis avant qu'il ne se referme. (*affliction/culpabilité*)

Les pédoncules du Yithien s'agitaient de triste manière alors qu'il émettait cette réponse :

— Nous avons scellé les puits par lesquels nous sommes arrivés dans cette réalité, au plus profond de cette cité… Les trous dans la trame des mondes… Mais… (*désolation/amertume*)

— Ils ont réussi à passer. (*accusation*)

— Oui. Les sceaux se sont usés au fil du temps. Un d'entre eux est parvenu à s'infiltrer, puis plusieurs. Nous avons essayé de les contenir. Ils étaient encore fragiles le temps de s'acclimater à cet univers et à ses contraintes, mais maintenant… (*affliction/contrition*)

Sergueï comprenait à présent pourquoi ces créatures effroyables, ces « polypes volants » comme les appelaient les Yithiens, amas de chair en révolution permanente, semblaient parfois tangibles et d'autres fois évanescentes. Ils ne cessaient de s'adapter à la réalité de ce monde, sans jamais y parvenir totalement…

— Et maintenant vous partez ! Vous fuyez vos erreurs ! Et vous les laissez là, prêts à ravager ce monde. (*indignation/colère*)

Une fois encore, le pédoncule supportant le bulbe rachidien s'abaissa, comme s'il ployait sous le poids de la culpabilité.

— Ils ne pourront pas ravager ce monde. Ils ne peuvent pas sortir de cette cité. Leur trame de réalité ne pourrait garder sa cohérence hors de ces murs… du moins pas pour l'instant… peut-être jamais. (*conjecture*)

Mais Sergueï était déjà passé à une question qui le taraudait.

— Mais vous, où pouvez-vous fuir ? (*réflexion/interrogation*)

La réponse s'imposa d'elle-même.

— Vers d'autres corps… ailleurs… Dans l'espace ou… (*révélation*) le temps !

Il avait exsudé cette réponse par ses trompes olfactives. Elle s'était répandue autour de lui tel un cri silencieux.

— Vous allez fuir à travers le temps, mais pourquoi ? Pourquoi pas juste ailleurs, s'ils ne peuvent sortir ? (*indignation/colère*)

— Le monde extérieur est dangereux pour nous. D'autres races y règnent et ne sont pas prêtes à le partager. Elles nous tolèrent tant que nous restons dans notre cité souterraine, et nous n'en demandions pas plus… Nous n'avons pas de prétention hégémonique. Mais si nous sortons… Elles nous détruiront. (*affliction/incompréhension*)

— Donc, vous fuyez dans le temps… Vous tous ici… (*consternation*)

Sergueï fit, de ses gros yeux sombres, le tour de l'immense salle et de la foule qui s'y trouvait rassemblée… Combien étaient-ils ? Mille ? Deux mille peut-être ?

— Mais où ? Et comment ? (*inquiétude/interrogation/suspicion*)

— En prenant possession de nouveaux corps, comme nous l'avons déjà fait. Nous survivrons, d'une certaine manière, et commencerons une nouvelle vie… dans des corps différents. (*espoir/apaisement*)

Le regard de Sergueï s'égara vers la machine dont la rotation s'était accélérée et la radiance étrange avait augmenté. Sergueï demanda encore, connaissant déjà la réponse :

— Mais dans quels corps ? (*suspicion/crainte*)

Tandis qu'il posait la question, une image se forma dans la clarté spectrale nimbant la machine, à l'intérieur de la sphère…

Le Yithien lui répondit, la trompe basse à son tour :

— Ceux de l'époque et de l'endroit, dans le futur, où sera activée la balise que nous avions laissée à l'intention de notre émissaire… (*contrition/embarras/espoir*)

— Le futur (*désolation/consternation*), émit Sergueï alors que se précisait une image, une pièce qu'il reconnut pour être celle des générateurs de l'*Albatros*… et d'un humain, un humain dont il connaissait très bien le visage puisqu'il s'agissait… du sien.

— Non… murmura-t-il. Non… Vous n'allez pas… (*consternation/colère*)

— Nous avions besoin d'une source d'énergie pour la balise et de corps pour échanger nos esprits… Vous nous avez fourni les deux. (*espoir/soulagement*)

Le Yithien ajouta, après un instant :

— Nous sommes désolés… mais nous n'avons pas le choix. Nous sommes les derniers des nôtres, nous devons survivre et conserver la connaissance que nous avons accumulée de deux univers. Nous n'avons plus le temps. Ils sont là, ils arrivent… (*désolation/repentance/crainte*)

La machine accéléra encore, la radiance atteint un seuil que Sergueï devinait critique… Il sentit, dans son esprit, comme une traction, et comprit que le transfert était sur le point de s'effectuer, que tous les Yithiens présents dans la salle allaient se téléporter dans les corps de l'équipage de l'*Albatros* et que ces derniers seraient « importés » dans les corps des Yithiens.

— Mais… Mais que va-t-il arriver à ceux que vous allez amener ici ? (*accusation/crainte/indignation*)

La réponse ne vint pas d'où il l'attendait, mais du dessus de la coupole de la grande salle, qui résonna soudain de terribles coups.

Sergueï n'eut pas besoin de demander ce qu'il se passait. Il comprenait très bien, trop bien…

Les polypes, avec la même violence qu'ils exerçaient sur leurs victimes, s'en prenaient à la verrière… À entendre les bruits qui tombaient de là-haut et à voir les éclats qui pleuvaient déjà sur eux, ce n'était qu'une question de minutes avant qu'ils ne la percent…

L'enfer allait se déchaîner dans cette salle. Les polypes allaient entrer et massacrer tous ceux qui s'y trouveraient…

C'est-à-dire ses amis et lui…

CHAPITRE 19
Pour quelques millions d'années

Ils avançaient dans un immense couloir qui s'étirait devant eux, semblait-il, à l'infini, se perdant dans des néants de ténèbres selon cet angle bizarre que possédait le sol depuis leur arrivée et que le docteur attribuait au glissement des plaques tectoniques.

Sauvage, sa silhouette impressionnante qui ne paraissait pas taillée selon les proportions humaines, ou alors celles qu'on trouvait sur les statues grecques quand elles représentaient les héros ou les dieux, allait en tête, sans un bruit, de ses mouvements déliés de tigre en chasse…

Après lui venaient les aéronautes survivants, sept au total, dans leur combinaison de cuir renforcée de métal. Pour disciplinés qu'ils soient, ils étaient bien moins sereins que leur guide. Arrivaient enfin Marie et lui.

Marie…

Il se tourna vers la jeune Française.

Son cœur se serra.

Elle paraissait si fragile, si malheureuse…

Son visage délicat hâve et creusé, ses grands yeux cernés et leur expression traquée, elle avançait comme une petite fantôme ou une condamnée.

Au bout d'un moment, à l'observer à la dérobée, il n'y tint plus.

— Ça va, toi ?

Il s'attendait à tout comme réponse, mais pas au rire qui filtra de sous le long rideau de soie blonde qui masquait en partie les traits de

l'adolescente.

— Oh ! Je suis en train de marcher dans une espèce de cité souterraine conçue par des créatures pré-humaines sous le désert d'Australie. J'ai failli me faire bouffer toute crue par un truc qui me donne la nausée et mal au crâne rien qu'à l'imaginer, et je me transforme régulièrement en machin encore plus dégueulasse qui ressemble à du plastique fondu avec des dents… À part ça, tout baigne.

Elle eut de nouveau cet étrange rire qui était presque un sanglot.

Ryan, se sentant idiot, balbutia :

— Je suis désolé, je voulais pas… Enfin je savais pas comment…

Il secoua la tête.

— Ouais, c'est vrai, ma question était un peu naze.

Il lança un regard autour de lui.

— Dit comme ça, ça craint.

Même l'écho de sa voix, à peine un murmure, dans ce lieu disproportionné où l'on perdait toute notion de distance, où l'ombre, une ombre si vieille qu'elle en donnait le vertige, vous cernait de toutes parts dans ce silence de tombe, était assourdissant.

— Toi, le play-boy des sardines, tu as la trouille ?

Il fut soulagé de constater qu'il lui restait encore un peu d'humour et rebondit aussitôt :

— Ben, je sais pas si tu as remarqué, mais je suis pas tellement dans mon élément naturel là. Et puis, les jolies sardines, ça se bouscule pas par ici.

— Merci pour moi, le taquina-t-elle.

Il devina l'éclat de son regard bleu sous une mèche d'or. Un peu de l'ancienne elle, peut-être, celle qu'elle était avant tout ça, avant son recrutement par l'Agence Lovecraft, avant tout ce qu'on lui avait fait… Une adolescente normale, dans un monde en apparence normal, remontait à la surface. Il en fut ému.

— Toi, tu n'es pas une simple sardine.

— Ah oui ? Et je suis quoi, alors ? lui demanda-t-elle, curieuse.

Il prit un air d'intense réflexion avant de répondre :

— Toi, tu es une belle petite roussette.

— Une petite roussette ? Mais je ne suis pas rousse.

— Pas à cause de ta couleur de cheveux. Une roussette, c'est un petit requin. Ça a des taches de rousseur, comme toi. C'est fin et élancé, élégant, comme toi, et ça nage avec classe.

— Comment tu peux savoir si je nage avec classe ?

— J'en suis sûr, répondit-il avec aplomb. Tu marches déjà avec classe. On dirait que tu danses à chaque pas.

Il ajouta, avec un grand sérieux :

— C'est normal, t'es française.

— Et alors ?

— Les Françaises, elles ont le chic, c'est bien connu.

Il avait prononcé cette phrase avec une telle conviction. Marie ne put retenir un rire.

— Faut vraiment être américain pour penser ça. J'en connais une ou deux qui te feraient mentir…

Marie hésita, son minois d'ange se troubla.

— Enfin je crois…

— Tu te souviens de choses de ta vie d'avant ? Je veux dire…

Il craignit un instant d'être allé trop loin, mais la main de Marie se referma sur la sienne et ne la lâcha plus. Ce contact l'électrisa.

— Ça va… Et non… Enfin, un peu. Des fragments, des images, mais c'est tellement décousu. Quand j'essaie de fouiller, ça m'échappe. Je me vois avec des adultes, une autre petite fille, ça doit être ma sœur, elle me ressemble beaucoup… Et puis il y a ce centre… Je vois ma mère qui pleure dans les bras de mon père, devant un monsieur en blouse blanche. Elle essaie de se retenir, mais… ils me regardent tous les trois… Après, il y a juste cette chambre avec cette chose noire à côté… Cette…

À nouveau l'horreur envahit ses yeux. Elle ouvrit la bouche, ses doigts se serrèrent autour des siens…

— C'est ici !

La voix de Sauvage, pourtant basse, s'élevant dans ce silence écrasant, résonna comme une corne de brume. Un instant, Ryan craignit même d'entendre, depuis les ténèbres qui les cernaient, un sifflement insoutenable et voir une forme monstrueuse aux trois quarts invisible fondre sur eux…

Mais rien.

Le docteur Sauvage courbait déjà sa grande silhouette pour inspecter quelque chose sur le sol.

Marie et lui, tirés de leur petite bulle, s'approchèrent pour distinguer une flèche unique pointant vers l'un des murs… Un mur aveugle et cyclopéen, d'un seul bloc énorme parcouru de veines plus claires…

Un seul bloc, ou…

— Regardez… murmura Sauvage en se balançant lentement d'un pied sur l'autre avant de faire quatre pas… et de disparaître dans la muraille.

Les deux adolescents échangèrent un regard. Ryan, imitant Sauvage, se pencha d'un côté, les yeux braqués sur la paroi.

Il se sentait ridicule et ne voyait pas ce que…

Là ! Une irrégularité, une fracture dans les veines, quand on bougeait… Quelque chose qui…

Il effectuait le va-et-vient pour la troisième fois quand Sauvage, comme par enchantement, surgit de la paroi, pour moitié visible, et les héla de la main.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Nous n'avons pas toute la journée.

Il s'escamota à nouveau.

Ryan échangea un regard avec Marie. Sans attendre davantage, il s'avança vers l'endroit où avait disparu Sauvage, tendit une main devant lui et, à l'instant où il croyait percuter la pierre, s'enfonça dans un nouveau couloir.

Il s'arrêta, observant les parois autour de lui avec ébahissement.

— C'est magique… Comment ?

— Un effet d'optique… le reprit Sauvage devant eux, et un peu plus loin, pour tromper aussi les sens de ceux qui les poursuivaient, pas seulement les nôtres. Les Yithiens étaient vraiment passés maîtres dans l'art de se faire discrets.

Sauvage ajouta :

— Allons, venez.

C'était un ordre, pas une invitation.

Le petit groupe suivit donc le colosse vers l'autre bout du couloir désert, où une nouvelle dalle monumentale et rabattue l'attendait.

Sur un côté, à trois mètres du sol, se trouvait bien sûr un mécanisme d'ouverture. Sauvage s'adossa à la paroi, croisa ses mains devant lui. Avec un regard d'excuse, il se tourna vers la jeune Française.

— Marie, s'il te plaît…

L'adolescente, résignée, monta sur les épaules du docteur et enfonça son bras dans le mécanisme. Celui-ci changea une fois encore, et Ryan constata le dégoût sur le visage de Marie quand elle actionna la serrure.

Il en eut mal pour elle. Il s'apprêtait à la rejoindre alors qu'elle descendait des épaules du docteur, quand la dalle qui se soulevait dévoila une immense salle circulaire avec des gradins concentriques entourant une colossale… machine… Enfin, un appareillage constitué de bras, de tubes, de sphères, dont une, au sommet, plus grosse et volumineuse que les autres…

C'était déjà impressionnant, mais il en oublia presque tout quand son regard découvrit des milliers de corps, jonchant les degrés, des corps que le temps avait statufiés, fossilisés. De grands corps bizarres, tous éparpillés, démembrés… Une sorte d'ossuaire qu'on aurait

dévasté avec une sauvagerie et une cruauté inouïes… Une sauvagerie dont Ryan connaissait les auteurs.

— Ainsi, voilà ce qu'ils sont devenus… Pauvres érudits.

C'était la voix du docteur qui s'élevait à côté de lui. Ryan, dans ses syllabes, devina la pitié et le regret.

— Qui ça ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Les Yithiens, lui répondit le docteur, qui s'apprêtait à avancer dans la salle quand un son l'arrêta.

C'était un rien, un écho à peine, répercuté jusqu'à eux depuis une grande distance, mais indéniable… Un, non, des sifflements… Des sifflements qu'il commençait à bien connaître, et à redouter.

Le regard de Ryan croisa celui du docteur.

— J'ai bien peur que notre petite bagarre de tout à l'heure ne soit pas passée inaperçue… murmura Sauvage.

— Vous voulez dire… que celui que vous avez abattu n'était pas tout seul… Vous croyez que…

— Je crois que ceux qui ont envahi cet endroit, pour une raison ou une autre, sont encore ici…

Sauvage conclut, alors que les hideux sifflements s'intensifiaient, de plus en plus proches :

— Et je crois que nous avons donné un coup de pied dans la fourmilière…

Il se pencha vers le sol, grogna un assentiment en désignant une autre flèche dirigée vers la gauche et se mit à la suivre, contournant la grande salle et ses fossiles martyrisés.

Ryan attendit Marie, lui reprit la main, échangea un long regard avec elle.

Ils firent encore deux cents mètres, tournant autour de la machine, dans cette salle dévoilée progressivement par la lueur de leurs lampes. À chaque pas, un nouveau cauchemar de corps étranges, démembrés, éparpillés… Ils paraissaient avoir séché, comme si leur matière ne pouvait se corrompre, et on pouvait deviner la violence de ce qui les avait ainsi réduits en charpie.

Quelle haine, quelle colère, quelle malignité fallait-il posséder pour se livrer à un tel massacre ? Si c'était le sort qui attendait l'humanité et ce monde… Ryan, qui croyait avoir déjà tout vu au Rocher du Diable en matière de barbarie et d'horreur, réalisait maintenant qu'il était loin du compte.

Comme s'il avait surpris ses pensées, Sauvage, devant lui, déclara :

— Et ce n'est là qu'un prélude… Les polypes volants ne sont que de la vermine, la valetaille, des rats parmi les dévoreurs… Imaginez ce que Cthulhu et les siens feront à ce monde quand ils seront libérés…

Alors que le rayon pâle de leur lampe passait sur de nouveaux corps lacérés, Ryan préférait ne pas y songer.

— C'est ici !

Sauvage s'était arrêté devant un pilier s'élevant le long du mur jusqu'à la voûte de la salle, une voûte où avait dû se trouver une verrière élégante, « avait » car la plupart des étranges « vitres » qui la composaient avaient volé en éclats.

Le docteur, penché à terre, désignait une flèche tracée d'une main (ou d'autre chose) pressée, tournée vers le haut et… là ! À trois mètres du sol, un nouveau smiley avec une goutte de transpiration, et des mots écrits en russe.

— Qu'a-t-il écrit ? demanda Ryan, qui avait toujours du mal à admettre que ces lettres avaient été tracées par leur ami voilà plus de 375 millions d'années à leur intention.

— « C'est chaud par ici… J'espère que c'est plus calme à votre époque. Suivez les instructions », traduisit Sauvage. Il y a un certain nombre de flèches courbées, et des chiffres. Je suppose qu'il s'agit du sens de rotation, comme pour un coffre-fort.

Il fit un geste de la main.

— Marie…

La jeune fille, résignée, s'approcha de Sauvage qui venait de se mettre en position, grimpa sur ses mains, puis sur ses épaules.

Une fois encore, Ryan la vit plonger la main dans l'étrange mécanisme, mais détourna les yeux quand il vit son bras changer et son visage fermé afficher ce dégoût, ce refus et en même temps un autre sentiment plus trouble, plus secret, qu'elle tentait de dissimuler.

Ce fut plus long, elle tâtonnait. Il l'entendit grommeler plusieurs fois un « merde » très français.

Ryan, qui évitait de la regarder, tant son expression le bouleversait, reporta son attention vers la salle, l'énorme machine dont il ne devinait qu'une partie, et cette verrière brisée, comme si quelque chose l'avait traversée.

Un nouveau « merde ». Il sourit malgré lui, un sourire qui s'effaça bien vite quand résonna, plus distinct cette fois, un autre concert de sifflements monstrueux qui se répondaient…

Ils s'approchaient.

— Doc… demanda-t-il sans se retourner, scrutant les ténèbres ennemies qui paraissaient soudain plus présentes…

Les aéronautes, devant lui, se tournaient en tous sens, braquant les canons de leurs armes vers l'obscurité vorace qui les pressait de toute part.

— J'y suis presque, lança Marie dont il devinait les efforts. Il y a un

dernier chiffre, mais il est si mal écrit que je ne sais pas si c'est un cinq ou un neuf…

— Cinq, répondit spontanément Ryan.

— Pourquoi cinq ?

— J'aime bien ce chiffre.

— Marie, tu… commença Sauvage.

Il y eut un étrange déclic.

Ryan se retourna.

Là-haut, dans la large colonne, toute une partie s'escamota pour révéler une sorte de grand « placard » jusqu'alors totalement invisible, un « placard » regorgeant d'artefacts tous plus bizarres les uns que les autres. Parmi eux, en bonne place, que Ryan remarqua de là où il se trouvait, une statuette… Une statuette de pierre noire striée de vert, un noir si intense qu'il paraissait en creuser la réalité et rendre les ténèbres presque pâles, dont les veines phosphorescentes semblaient battre d'une vie malsaine, contre nature…

— La pierre de R'lyeh, souffla Sauvage, les yeux levés vers la statuette, comme s'il avait découvert le Saint Graal. Enfin !

À peine prononçait-il ces mots qu'un effroyable concert de sifflements triomphants rebondissait dans la salle alors que, de la verrière brisée, fondait sur eux un essaim d'abominations spectrales…

Les polypes volants les avaient retrouvés.

CHAPITRE 20
Sauver mon peuple

— Arrêtez ça tout de suite ! ordonna Cornaline en pointant son pistolet électrique en direction de Sergueï qui se tenait face à elle, derrière la turbine principale du moteur éthérique sur laquelle il avait fiché un étrange appareil semblable à une « antenne » se déployant en plusieurs branches asymétriques autour desquelles s'enroulaient de déroutantes volutes d'énergie qui ébauchaient des formes et des images…

Quand le sas, découpé par le faisceau laser de Marv et de Tony, était tombé, elle s'était précipitée dans la salle, suivie de Kali, s'attendant à tout, à être prise pour cible, à devoir se jeter à terre pour éviter un tir… Mais non…

Sergueï, ou du moins celui qui occupait son corps, se tenait derrière le condensateur éthérique dont la sphère de confinement translucide se trouvait juste devant eux et sur laquelle le jeune Russe, ou plutôt le Yithien, avait planté son maudit artefact… Un artefact qui était en train de générer, dans l'air, une image encore trouble et moirée, mais qui se précisait d'instant en instant…

Le Yithien, avec une terrible sérénité, lui répondit :

— Non. Vous ne comprenez pas… C'est la seule manière de sauver mon peuple.

— Sauver votre peuple ? répéta Cornaline, son regard s'égarant sur l'image qui se formait au-dessus de l'appareil, dans le bourdonnement du moteur éthérique : une grande salle dans laquelle étaient rassemblées des créatures étranges, des Yithiens. Au premier plan, l'un

d'entre eux était solidement maintenu par les autres…

Sergueï !

Alors elle comprit. Cette image n'en était pas une, ou pas seulement… C'était une connexion entre deux réalités, deux époques extraordinairement éloignées, la leur et celle des Yithiens.

— Vous voulez les faire venir ici ? s'exclama-t-elle, devinant, derrière les Yithiens qu'elle pouvait discerner, une foule bien plus importante dans une sorte d'amphithéâtre. Mais comment…

Elle se tut. La réponse à sa question s'imposait à elle.

— Vous allez capter leurs esprits grâce à cette machine, c'est ça ? Et les transférer dans des corps humains…

Elle acheva, alors que les dernières pièces du puzzle s'imbriquaient :

— … dans nos corps.

Celui qui occupait le crâne de Sergueï la fixa avec une étrange expression, comme s'il avait du mal à traduire les émotions humaines, ou manquait de pratique.

— Je suis désolé.

Sa diction aussi était particulière, à la fois distante et étrangement affectée. Avec la voix du jeune Russe, qui avait perdu son accent, cela formait un déroutant contraste.

— Je n'ai rien contre vous… mais c'est le seul moyen de sauver les miens. Vous devez le comprendre.

— Mais pourquoi ici ? Pourquoi nous ? s'exclama Cornaline, qui braquait son pistolet électrique en direction de Sergueï…

— Toutes les conditions sont réunies, lui répondit le Yithien. Il nous fallait une source d'énergie compatible et des corps pour nous recevoir… Vous nous offrez les deux et vous êtes le futur le plus éloigné que nous ayons pu étudier… Après vous, tout se perd dans la brume du temps… Et ici, maintenant, grâce à vous, nous aurons accès à une puissance énergétique qui nous permettra de projeter nos esprits plus loin.

— Plus loin ? s'enquit Cornaline. Comment cela, plus loin ?

— Dans un nouvel univers, lui répondit le Yithien avec simplicité, son regard calme et froid posé sur elle. Un univers où nous serons à l'abri de Cthulhu et des siens.

Il écarta les bras :

— Celui-ci est condamné à court terme.

Derrière elle, Cornaline perçut un bruit de cavalcade, de bottes martelant le métal puis celui, caractéristique, d'armes qu'on brandissait. Elle devina que des aéronautes étaient arrivés et mettaient Sergueï en joue.

— Je ne peux pas vous laisser faire cela, affirma-t-elle avec un calme qu'elle était loin de ressentir. Arrêtez tout de suite ou nous ouvrons le feu…

Ses paroles n'eurent pas l'effet escompté sur le Yithien.

— Allez-y… Cela ne servira à rien. À part nous priver d'un corps.

Il ajouta après un instant :

— Et nous savons que vous ne pourrez pas tirer sur l'un des vôtres.

— Tu vas voir si je vais pas tirer… entendit-elle grommeler derrière elle.

Cornaline, devinant ce qui allait se passer, leva une main.

— Soldat, je vous ordonne de…

Elle n'eut pas le temps de finir que le coup partait. Il aurait frappé Sergueï de plein fouet si ne s'était interposée entre le soldat et lui une fine silhouette auréolée de cheveux noirs qui encaissa le tir à sa place… sans paraître en souffrir outre mesure.

Kali ! Kali qui, dans son uniforme sombre, un trou fumant sur le plastron, se dressa devant Sergueï, les bras écartés pour le protéger.

— Ne tirez pas ! ordonna-t-elle. Laissez-moi faire.

Dans la voix de la jeune Indienne, sur son visage brun, on lisait une telle détermination, dans ses yeux une telle intensité et la promesse de mille tourments si on lui désobéissait, que les aéronautes, pourtant peu impressionnables, l'écoutèrent.

Alors, lentement, Kali se tourna vers le Yithien et affirma, d'une voix calme et péremptoire :

— Ce que vous faites est stupide. Stupide et contraire à vos intérêts comme aux nôtres…

Le Yithien qui occupait le corps de Sergueï parut réfléchir, pesant le pour et le contre de ces paroles, avant de répondre :

— Envers les vôtres, peut-être, mais pas envers les miens…

Il termina avec simplicité :

— Nous allons disparaître si nous ne le faisons pas. Que peut-il arriver de pire ?

— Vous allez nous tuer ! l'accusa Kali.

Le visage de Sergueï afficha une expression contrariée.

— Nous n'allons pas vous tuer…

— Ne jouez pas avec les mots, répliqua aussitôt Kali. Pas avec moi.

Elle répéta une fois de plus.

— Vous allez nous tuer, et pour rien…

— Pour survivre.

— Survivre un mois de plus ?

Elle marqua une pause pour mieux crucifier le Yithien de ses yeux sombres.

— Car c'est tout ce que vous gagnerez. La grande conjonction approche, elle est là… Et vous n'y survivrez pas. Cthulhu et les siens, dont ceux qui ont ravagé votre cité et massacré les vôtres, sont de retour, et les seuls qui peuvent les combattre…

— Nous fuirons dans un autre univers. Comme nous l'avons déjà fait.

— Ils vous retrouveront une fois encore, tôt ou tard, ce n'est qu'une question de temps. Vous laissez des traces derrière vous, des trous dans la trame des mondes. Ils les reniflent, et ils les suivent.

Elle pointa vers lui un doigt accusateur.

— C'est vous qui les avez menés à cet univers en ouvrant une porte entre les deux mondes. Maintenant vous l'abandonnez, ainsi que tous ses habitants. Vous êtes aussi coupables qu'eux.

— Ce n'est pas… protesta le Yithien.

Elle ne le laissa pas poursuivre.

— Mais un jour vous ne pourrez plus fuir… Vous ne serez plus assez nombreux, votre nombre se réduit à chaque fois.

— Alors, nous nous battrons, répliqua le Yithien.

Mais, dans sa voix, on devinait à présent une émotion qui n'y était pas avant… le doute.

Kali éclata d'un rire moqueur.

— Vous n'êtes pas taillés pour ça. Vous avez autant d'instinct combatif qu'un escargot.

— Alors que vous… commença le Yithien.

— Vous avez visité les différentes époques de notre histoire, non ?

Kali haussa les épaules.

— Pas la peine que je vous fasse un dessin. Plus teigneux et pugnace que nous, y a pas… On n'abandonne jamais…

— Pourquoi ?

Sur les traits de Sergueï, on devinait une véritable curiosité.

Kali répondit avec, dans la voix, une étrange intonation, une conviction, un feu ardent qui filtrait de chacune de ses syllabes.

— Parce que nous ne sommes pas comme vous.

Elle prit son temps avant de continuer :

— Nous sommes des êtres passionnés… que ce soit dans la haine ou dans l'amour, nous ne connaissons pas de limite.

Le Yithien la fixait avec intensité, alors qu'elle le protégeait de son corps du tir des aéronautes.

— Et vous, qu'est-ce qui vous anime ?

Cornaline qui, émue et inquiète, suivait l'échange, sentit un frisson la parcourir quand Kali répondit, d'une voix qui était presque un murmure :

— J'ai longtemps vécu dans la haine. Mais plus maintenant.

Le Yithien parut méditer ces mots. Il s'enquit, en la fixant à nouveau comme s'il la découvrait sous un autre jour :

— Que nous proposez-vous ?

— Une solution.

La jeune Indienne fit un geste qui englobait la salle et tous ceux qui s'y trouvaient, et, plus largement, le monde entier.

— Une solution à tous nos problèmes… Les vôtres et les nôtres…

Silence, puis :

— Nous n'allons pas fuir… Nous allons combattre Cthulhu et les siens, et les détruire à jamais.

Les aéronautes, derrière Cornaline, entonnèrent d'une seule voix :

— *Semper moriendum est quod in perpetuum dormiens.*

Le Yithien, saisi par ces paroles qui résonnaient dans la salle telle une incantation, les fixa intensément avant de tendre la main vers l'étrange artefact.

Cornaline se raidit, le doigt crispé sur la détente, espérant, de tout son être, que pas un aéronaute ne vienne à tirer.

Le Yithien manipula l'objet d'une curieuse manière, comme si les doigts humains n'avaient pas été faits pour cela.

Le bourdonnement monta en régime. Cornaline crut que celui qui occupait le corps de Sergueï les avait tous manœuvrés, que leurs esprits allaient être happés dans l'abîme du temps…

L'image vacilla, à l'instant même où il lui semblait voir, derrière l'assemblée, des choses se briser, une grande confusion s'emparer de la foule des Yithiens et des formes spectrales, qu'elle ne fit que deviner, mais qui suffirent à lancer dans tout son corps des frissons de terreur, se ruer dans la salle.

Mais le déroutant appareil s'éteignit, se replia, redevint un simple artefact…

Le Yithien qui occupait le crâne de Sergueï le saisit et le tendit à Kali.

— Je vous fais confiance. La survie des miens dépend maintenant de vous. Je remets notre futur entre vos mains.

Kali s'empara de l'objet et assura au Yithien, avec une étrange solennité :

— C'est notre survie à tous qui est en jeu. Nos destins sont à présent liés. Nous survivrons ou nous mourrons ensemble.

Cornaline elle-même, la gorge nouée, fut impressionnée par la conviction de la jeune Indienne.

Kali et le Yithien se fixèrent un long, très long moment, avant que Sergueï ne lance, de cette curieuse voix sans accent :

— Adieu.

— Non… corrigea Kali. Au revoir.

À peine avait-elle prononcé ces mots que Sergueï s'effondrait, tel un pantin désarticulé.

Elle le saisit dans ses bras, le soutenant en le serrant contre elle.

Cornaline, qui s'était approchée pour lui prêter assistance, l'entendit murmurer à l'oreille du jeune Russe.

— Je ne te laisserai jamais tomber… Jamais.

Elle ferma les yeux, alors que Sergueï ouvrait les siens et la fixait d'un regard égaré, comme s'il avait du mal à reprendre pied dans cette réalité.

— Je rater quelque chose ?

Il avait retrouvé son accent.

Kali éclata d'un rire frais qui émut profondément Cornaline.

— On a failli tous être renvoyés dans le passé pour y mourir d'horrible manière, et je pense que Robur va nous faire une crise comme on n'en a rarement vu. Mais à part ça, rien de vraiment important.

— Il me semble que je entendre ta voix.

— Tu as dû rêver, l'assura la belle Indienne avec un clin d'œil en direction de Cornaline.

Peut-être Sergueï la crut-il.

CHAPITRE 21
La fureur du Shoggoth

Dans la grande salle de la machine, l'enfer se déchaînait.

Marie avait juste eu le temps de descendre des épaules du docteur, la statuette dans les mains, que Sauvage avait aussitôt escamotée dans son sac en bandoulière, que les abominations se ruaient sur eux.

Il n'y eut ni avertissement ni mise en garde, seulement la violence, bestiale, effroyable, le désir de détruire, de tuer.

Les monstruosités, presque indiscernables, à peine des formes, des moirures, mais déjà trop visibles pour épargner l'esprit humain, le marquant au fer rouge, des tumeurs à la face de la réalité, s'en prirent aux aéronautes dont les tirs se croisaient au-dessus d'eux en direction de la voûte éventrée.

Certaines des décharges éthériques se perdaient contre les murs ou les piliers, les arches de soutènement, en brefs éclats de foudre, mais d'autres touchaient leurs cibles et, en les parcourant d'un bout à l'autre de leurs langues de lumière, dévoilaient brièvement les volumes effroyables des créatures.

Ryan, révulsé par la simple vision de ces horreurs cancéreuses, tout en chair boursouflée, en gueules, en grappes d'yeux globuleux et en appendices s'achevant par autant de doigts grêles et griffus qui fouettaient l'air autour d'elles, n'en demandait pas tant.

Déjà, dans un hurlement hideux, l'un des aéronautes, saisi par deux des abominations qui, tels des enfants bagarreurs, se le disputaient, le tirant à hue et à dia de leurs longues mains décharnées, se séparait en deux et aspergeait ses bourreaux de son sang, les rendant plus visibles

et plus immondes encore.

Un autre, qui arrosait l'un des monstres du feu éthérique de son arme, fut gobé au vol par un deuxième polype qui l'écrasa dans ses mâchoires ainsi qu'il l'aurait fait d'une cerise. Ryan, tandis que s'élevait le cri affreux du malheureux, entendit ses os craquer comme la créature le consommait telle une friandise.

Un autre, et un autre encore.

Quatre, déjà, avait été dévorés, démembrés ou déchiquetés… N'en demeuraient plus que trois qui, avec Sauvage, formaient un carré autour de Marie et lui.

Le docteur, égal à lui-même, un point de stabilité au milieu de la tempête, une arme dans chaque main, arrosait les abominations du feu éthérique de ses fusils et faisait mouche à chaque fois.

Ciblant les polypes un par un, il les suivait malgré leurs tentatives de fuite et d'esquive et les criblait d'impacts, leur arrachant un peu de leur matière à chaque coup au but, jusqu'à les avoir totalement anéantis.

Marie, derrière Sauvage, fixait les monstruosités de ses grands yeux écarquillés par l'horreur. Ryan, en une étrange pensée, alors qu'il se noyait dans l'azur souffrant de ses iris, en voulut à Sauvage d'avoir exposé la jeune fille à ce qui se déroulait ici. Même s'ils s'en sortaient, ce qui lui semblait maintenant de plus en plus improbable, elle en resterait marquée à vie.

Un nouvel aéronaute, saisi par l'une des créatures auréolées par les langues de lumière dévastatrice, s'envola vers une gueule qui se referma sur lui pour le trancher en deux, conservant sa moitié inférieure dans ses serres pendant que la chose abjecte le mâchait en disparaissant à leur vue…

N'en restaient plus que deux en plus de Sauvage.

Ryan, abruti d'horreur lui aussi, tandis que certains des monstres se posaient au sol, progressant d'une étrange manière dans le grouillement de leurs pseudopodes semblables à des fouets, telles de hideuses scutigères, entendit soudain Sauvage tonner :

— Marie ! Transforme-toi !

Il la fixait, ses yeux d'or en fusion, exigeant, ordonnant.

— Non ! hurla la jeune Française.

Dans sa voix, Ryan devina l'aversion de tout son être, la peur, une peur terrible, non pas des créatures qui les environnaient, mais de celle qui était en elle.

Ryan, qui ne savait plus s'il devait la soutenir ou, au contraire, appuyer Sauvage, décela, chez son amie, un sentiment plus trouble, plus souterrain, comme si… comme si cette violence, cette dévastation

éveillaient en elle une sorte d'exaltation et, oui… d'excitation…

Il la devina qui luttait contre ce qui montait en elle, cette entité qu'elle contenait et qui s'était déjà déchaînée à trois reprises, sur le Rocher du Diable, au British Museum et sur le plateau de Leng…

Mais comme elle hurlait son refus, ses grands yeux pleins de larmes et de dégoût, mais aussi de cette flamme ambiguë qui dilatait ses pupilles, colorant ses iris presque entièrement en noir, l'un des deux ultimes aéronautes fut emporté dans les hauteurs de la salle… Le dernier, lui, explosa littéralement, les aspergeant de son sang.

— Marie ! gronda Sauvage d'une terrible voix.

Ryan ouvrit la bouche pour crier à Sauvage de se taire ou à Marie de lui obéir, ou peut-être simplement pour exprimer l'horreur et la peur qui le dévoraient, il n'en savait rien lui-même, mais il n'en eut pas le temps…

Il sentit soudain des doigts grêles et glacés se refermer sur ses bras, les tirer en arrière avec une force irrésistible qui faillit lui déboîter les épaules. Le seul cri qui franchit ses lèvres fut un cri de douleur et de terreur quand il comprit qu'une des abominations venait de se saisir de lui.

Sauvage enserra son bras gauche et leva son arme pour ouvrir le feu sur la monstruosité qui l'avait attrapé.

Ryan, ivre de douleur et d'horreur, tiraillé entre la monstruosité invisible qu'auréolaient à présent les salves éthériques de Sauvage et la main de fer de ce dernier, tenta de résister. Trouvant en lui des forces insoupçonnées, il y serait peut-être parvenu si une deuxième créature n'avait rejoint la première et ne l'avait soulevé de terre.

— Marie ! cria à nouveau Sauvage, ses traits de bronze déformés par l'effort. Il va mourir !

— Ryan ! hurla la jeune Française en tournant son visage tourmenté vers lui, un visage qui, même à cet instant, le bouleversa tant on aurait dit celui d'un ange martyrisé… juste avant… qu'il ne change.

Ce fut d'abord ses yeux, d'où le bleu se retira tout à fait… puis toute sa personne. Son hurlement, auquel se mêlaient d'étonnantes harmoniques presque musicales, un sifflement flûté, étrange, incongru et d'autant plus inquiétant, se modifiait…

Comme si cette simple note avait suffi à altérer la réalité, tout autour d'eux parut se figer. Les créatures qui les assaillaient s'arrêtèrent en plein mouvement, leur attention convergeant vers un seul point : cette petite silhouette à l'auréole blonde qui les fixait de ses yeux immenses, à présent noirs et luisants comme l'onyx…

Ryan, même du fond de sa détresse, sentit, de manière presque

palpable, le frisson qui parcourut les doigts grêles qui le tenaient… Un frisson qui ne pouvait être dû qu'à… la peur.

Et il avait bien raison…

L'instant suivant, celui que Marie retenait jusqu'alors au plus profond de son corps, cette chose qui, en elle, toujours à l'affût, n'attendait que l'occasion de se libérer, se déchaîna… au sens propre du terme.

Ce fut… une vague, une floraison, une explosion de chair noire, iridescente, plastique, qui, en moins d'un battement de paupière, produisit gueules, becs, ventouses, rostres, bras, pseudopodes, tentacules s'achevant en autant de griffes, de lames, de bouches dentées qui jaillirent dans toutes les directions…

Les polypes reprirent leurs mouvements. Mais ils ne convergeaient plus vers eux. Cette fois, ils tentaient de fuir…

La démence protoplasmique couleur d'onyx ne les laissa pas faire. Projetant ses harpons, les saisissant au vol et les ramenant, gesticulants, jusqu'à ses autres organes de prédation grands ouverts, elle les écrasait, les mâchait, les broyait, les transperçait pour siphonner leur substance, de mille et une manières plus terribles les unes que les autres…

Il, ou elle, était partout, grossissant à chaque polype ingéré dont les cris, toujours aussi insoutenables, n'avaient, cette fois, plus rien de triomphal…

Ceux qui avaient saisi Ryan le relâchèrent. Il tomba à terre aux pieds de Sauvage, qui s'agenouilla près de lui, sans quitter néanmoins des yeux la chose qui se déployait devant eux dans sa hideuse apothéose.

En matière d'horreur, ce qu'était devenue Marie, ce qu'elle conservait en elle, valait largement tous les polypes volants de la Terre. Sans égaler Nyarlathotep, elle s'en rapprochait dangereusement, assez pour ébranler l'esprit de Ryan…

C'était énorme, démesuré, une montagne de matière goudronneuse parcourue de lueurs irisées. Une matière qui ne cessait de se transformer, créant et générant de nouveaux organes plus délirants les uns que les autres : bouches, oreilles, bras, jambes, pinces, tentacules, des yeux énormes ou minuscules, par grappes, qui apparaissaient et disparaissaient, d'un jaune sulfureux et phosphorescent…

Alors que l'esprit de Ryan tentait de fuir cette vision démentielle, de se réfugier dans les ténèbres de l'inconscience, il constata que plus un polype ne se trouvait dans la salle, ni aucun aéronaute. Seuls Sauvage et lui étaient encore là, face à cette chose colossale qu'ils avaient invoquée… Cette chose qui, à présent, tournait son attention

vers eux. Une chose dans laquelle il était vain de vouloir chercher un vestige d'humanité… Une chose qui ne tolérait rien qui lui soit étranger.

— Marie, commença Sauvage d'une voix prudente, les sourcils froncés. Marie, tu m'entends ?

Il ne put en dire plus. Un long pseudopode jaillit de la matière en révolution permanente, s'enroula autour de son bras et l'attira vers la formidable masse de chair sombre et huileuse dans laquelle s'ouvrit une bouche verticale, énorme, aux lèvres grasses qui s'écartèrent largement pour dévoiler deux rangées de dents triangulaires semblables à celles des requins.

Sauvage devait être conscient que cela ne servirait à rien, mais, fidèle à sa nature, il ne pouvait capituler sans se battre. Il tira de sa ceinture un couteau à égorger un ours pour trancher le pseudopode.

Il y eut, dans la masse colossale, une modification de l'étrange sifflement, mais ce fut tout.

Le docteur se redressait à peine que dix nouveaux pseudopodes jaillissaient de la masse de chair obsidienne et s'enroulaient autour de lui pour mieux le ramener une fois encore vers la bouche béante qui l'attendait de ses replis baveux hérissés de lames d'ivoire.

Il était sur le point d'être englouti quand Ryan, sortant de sa contemplation horrifiée, se jeta devant la gueule obscène, les bras écartés, à quelques centimètres de se faire broyer, et appela :

— Marie ! Marie ! Marie !

Il prononçait le prénom un peu plus fort à chaque fois, alors que le docteur, arc-bouté en vain pour résister, s'approchait de sa fin monstrueuse… quand la traction cessa.

Une odieuse lumière iridescente, agitée de vagues et de tremblements, pulsait de la masse colossale et noirâtre. Ses lèvres énormes, devant le docteur, frémissaient déjà du festin à venir.

— Marie, répéta Ryan, plus bas.

Sur sa gauche, dans la chair goudronneuse, s'ouvrit un nouvel œil, un rien plus humain que les autres, jaune lui aussi, mais doté d'un iris et d'une pupille dilatée, qui se fixa sur lui… l'observa…

Un pseudopode surgit de la masse phénoménale. Il s'achevait par une étrange main humaine, fine, délicate, plus inquiétante encore par contraste avec le reste de la créature. Elle se tendit jusqu'à lui et vint se promener sur son visage, y abandonnant une trace huileuse…

Enfin, de la bouche gigantesque, dans cet accent flûté, filtra un son, un nom… le sien.

— Ryan.

Il crut vomir, mais retint son dégoût pour répondre, fermant les

paupières pour imaginer la jeune Française, si fine, si joliette, avec ses airs de danseuse, ses immenses yeux bleus, son regard un peu triste :

— Oui, Marie, c'est moi…

Il déglutit, se la représentant comme il l'avait vue, un matin, sur le pont de l'*Albatros*, dans le soleil levant, son visage angélique auréolé du feu de sa chevelure d'or que l'aube teintait de rouge.

— Reviens, Marie… Reviens-nous…

— Pourquoi… articula la terrible voix montant de cette bouche qui s'ouvrait juste devant lui, toujours aussi étrangère, mais qui lui semblait un rien plus humaine.

— Parce que… Parce que je t'attends, Marie. Parce que tu es importante pour moi, très importante. Parce que je ne veux pas te perdre. Parce que… tu es… mon amie. Ma seule amie.

En prononçant ces mots, Ryan était parfaitement sincère. La jeune Française, malgré ou même à cause de sa différence, de ce qu'elle était, mais surtout de sa personnalité, avait pris, dans sa vie, une importance énorme, capitale… Il n'envisageait plus de vivre sans elle.

Il sentit comme un souffle, un déplacement d'air. La main huileuse qui se promenait sur son visage se retira, disparut.

Il ouvrit les yeux.

La chose s'était évanouie, comme si elle n'avait jamais existé ni empli une partie de la salle de sa masse effroyable. Devant lui, le fixant d'un regard égaré, se tenait Marie, nue comme au jour de sa naissance. Elle ouvrit la bouche pour prononcer un mot… avant de s'effondrer.

Il la retint et la souleva dans ses bras.

Sauvage, libéré, s'approchait déjà pour l'aider… Ryan secoua la tête.

— Je peux la porter.

Le docteur n'insista pas, mais les observa tous les deux d'un étrange regard, entre fascination et inquiétude.

Ryan le sentit qui pesait longuement le pour et le contre d'une importante décision, mais laquelle ?

Enfin, ramassant deux fusils éthériques, le sien et celui d'un des malheureux aéronautes, Sauvage s'assura de la présence de la pierre dans son sac.

La mine grave, il effectua un bref salut adressé à ceux qui étaient tombés ici, avant de saisir Ryan par le bras et de l'entraîner vers l'arche par laquelle ils étaient entrés quelques instants plus tôt.

L'écho de leurs pas s'amenuisa dans les lointains des ténèbres. L'ombre se referma sur ces lieux funestes qui s'enfoncèrent à nouveau dans l'abîme du temps, emportant avec eux quelques spectres de

plus…

CHAPITRE 22
Conseil de guerre

Sergueï, assis dans un coin du poste de pilotage, se faisait tout petit sous les regards de Robur, qui ne décolérait pas et ne pouvait pas s'empêcher, toutes les deux ou trois phrases, de lui lancer une pique menaçante.

N'eût été la présence de Kali à ses côtés, qui montait la garde telle une ombre charmante et vigilante, il serait peut-être sorti de la salle de briefing… si on lui en avait laissé le loisir.

— Vous m'arrêtez si j'ai mal compris, Docteur, mais il s'en est fallu d'un rien pour que nous tous, ici, nous nous retrouvions dans les corps d'escargots géants, 375 millions d'années en arrière, pour nous faire bouffer par les mêmes monstruosités qui vous ont attaqués dans cette satanée cité. C'est bien ça ?

Robur, décidément, avait du mal à avaler la pilule et le faisait savoir avec sa faconde habituelle. Il poursuivait d'ailleurs :

— Et tout ça parce que ce petit sournois a introduit dans ce vaisseau un artefact que ces saletés de céphalopodes…

— Gastéropodes, le reprit Cook, debout, comme lui, à côté de la table lumineuse.

— Quoi ? brailla Robur en se tournant vers lui.

— Si vous parlez des escargots, ce sont des gastéropodes, précisa l'Australien resté à bord sur ordre du docteur, qui craignait de voir un journaliste au courant de leur existence et de la prochaine conjonction relâché dans la nature.

Il n'avait pas eu à insister beaucoup. Cook, fasciné par ce qu'il

découvrait et par toute cette « aventure », paraissait se régaler.

— Le mot céphalopode désigne les poulpes, calmars et seiches.

— Céphalopode, gastéropode, j'en ai rien à fiche ! éclata Robur une fois de plus. Et vous, le journalopode, je ne vous ai pas sonné. Je vous avertis qu'à la prochaine interruption…

— … je vous passe par-dessus bord sans parachute, acheva Cook à sa place.

Il commençait à bien connaître et à pratiquer le personnage.

Robur fixa l'Australien de ses yeux furieux. Sergueï crut qu'il allait mettre ses menaces à exécution, mais les deux billes brûlantes de cette colère qui paraissait ne jamais le quitter revinrent se poser sur lui.

— Et qu'est-ce qui me dit que votre russopode, là, il va pas recommencer ses conneries ? Que l'autre, le…

— … le Yithien, termina Cornaline, debout elle aussi près de la grande table lumineuse dont la clarté éclairait son visage du dessous, soulignant ses lignes délicates et légèrement orientales.

— Merci, grogna Robur. Que l'autre ne va pas reprendre possession de lui pour nous refaire un coup de Trafalgar ?

Sergueï, une fois encore, devant ce regard de braise qui le transperçait, se ratatina un peu plus. Kali se décala, comme pour s'interposer entre Robur et lui.

— Sergueï ne vous fera rien. Et vous pourriez montrer un peu de reconnaissance. S'il n'avait pas risqué sa vie lui aussi, jamais nous n'aurions récupéré la pierre de R'lyeh.

La voix de la jeune Indienne, claire et forte, surprit tout le monde autour de la table. Les regards, en particulier celui de Robur, convergèrent vers elle.

Il y eut un long moment de silence durant lequel Kali, sans faillir, tint tête au commandant de l'*Albatros*, son beau visage brun impénétrable, un masque lisse et inaccessible.

— Ah ! Voilà autre chose ! Notre ado en conserve a un béguin !

Il se tourna vers Sauvage pour ajouter :

— Docteur, vous avez trop bien fait votre boulot en créant cette jolie marionnette.

— Robur, vous… intervint Cornaline, les yeux soudain aussi brillants de colère que ceux de son vis-à-vis.

Robur ouvrait déjà la bouche, et en aurait probablement remis une couche, si Sauvage n'était intervenu :

— Robur, il suffit.

Le ton de sa voix, l'expression du visage de l'homme de bronze, ce masque de puissance qu'on aurait dit coulé dans le métal, muselèrent dans la gorge du commandant de l'*Albatros* les paroles qu'il allait

prononcer.

Le docteur poursuivait déjà :

— Sans le dévouement de Sergueï, nous n'aurions jamais pu récupérer la pierre de R'lyeh.

Sa main se tendit vers le centre de la table où reposait l'étrange statuette noire veinée de vert venimeux et phosphorescent qui, même ici, sous leurs yeux, comme animée d'une vie propre, pulsait d'une inquiétante manière.

— Je n'aime pas cette pierre, grommela Robur. Elle est malsaine. Et je n'aime pas la savoir à bord de mon bâtiment.

— Je vous comprends, acquiesça Sauvage. Elle fait partie des dévoreurs, de Cthulhu et des siens…

Le regard du docteur se perdait dans le noir absolu de l'étrange matière qui paraissait même absorber la lumière et conférer une vie contre nature à la statuette effroyable, croisement de l'homme, du poulpe et de quelque chose de bien plus douteux.

Il y avait aspect infiniment archaïque dans cette figurine, et par là même plus frappant encore, car la charge d'horreur qu'elle contenait n'était diluée par aucun esthétisme ni maniérisme… Un condensé pur de terreur et de voracité.

La main de Sauvage l'effleurait sans jamais la toucher, comme pour éprouver le pouvoir qui en filtrait.

— Il n'empêche ! renchérissait déjà Robur, qui paraissait vouloir détourner l'attention du docteur du terrible artefact. Vous avez aussi passé un accord avec ces escargots préhistoriques.

— Oui, répondit Sauvage, qui se redressa et arracha son regard de l'idole monstrueuse. Et c'est une bonne chose. Le temps venu, cette alliance pourra nous être utile… et peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

Robur secoua la tête.

— Un pacte avec le diable ! Je vous le dis.

Cornaline ouvrit la bouche. Peut-être se serait-elle lancée dans une nouvelle dispute avec son homologue des airs, mais elle fut coupée dans son élan.

— Et maintenant, que faisons-nous ?

Au son de cette voix altérée, tous se tournèrent vers Ryan qui, assis lui aussi, posait sur eux un regard fatigué.

Il avait piètre allure, les traits creusés, les yeux cernés… Des yeux qui, c'était indéniable, s'étaient encore arrondis et paraissaient un rien plus globuleux, fixes, lui conférant une expression étrange. Ses lèvres n'en finissaient plus de s'affiner autour de cette bouche qui semblait plus large.

Il portait, enroulé autour du cou, un large chèche, comme s'il avait froid… ou voulait dissimuler quelque chose.

Ses mains, dissimulées sous ses jambes, étaient invisibles.

Robur, après l'avoir observé deux secondes, répondit sans hésitation :

— Maintenant que nous avons le disque et la clef, nous pouvons aller faire sauter cette saloperie de céphalopode…

Il lança à Cook un regard de défi.

— Je l'ai bien dit cette fois, Monsieur le journalopode ?

Il en souriait d'une oreille à l'autre, avant que Sauvage n'intervienne :

— Non, Robur, nous avons autre chose à faire, d'abord…

— Marie, compléta aussitôt Ryan, sur qui l'attention de tous convergea à nouveau. Vous lui avez promis.

— Et je tiendrai ma promesse, Ryan, l'assura Sauvage avec gravité. Je voulais lui en parler quand elle se réveillera.

— Quoi ? explosa une fois encore le commandant de l'*Albatros*. Alors que nous avons la possibilité de détruire enfin cette saloperie de calmar, vous voulez perdre du temps avec les problèmes d'hormones de cette gamine ?

— Des problèmes d'hormones ? s'offusqua Cornaline qui, avant que quiconque ne puisse l'arrêter, se pencha au-dessus de la table pour décrocher à Robur une droite fulgurante le faisant reculer de deux pas.

Il y eut un terrible silence durant lequel le commandant de l'*Albatros* essuya lentement une goutte de sang qui avait perlé à la commissure de ses lèvres.

— Vous êtes malade ou quoi ? demanda-t-il à la jeune capitaine.

Dans sa voix, il y avait autant d'incrédulité que de colère.

— Je vous avais promis de vous rendre la monnaie de votre grossièreté, répliqua aussitôt Cornaline sans se démonter. Je me suis retenue jusqu'à maintenant pour le docteur. Mais là, c'est trop… Marie est une jeune fille fragile.

— Une jeune fille fragile ? se moqua Robur. Vous plaisantez ?

Cornaline ne le laissa pas poursuivre.

— Quoi qu'elle soit par ailleurs, c'est avant tout ce qu'elle est. Nous l'avons utilisée. Elle est terrifiée, au bord de la folie, et vous…

— Je ne sais pas ce qui me retient de… grogna Robur en avançant d'un pas.

Cornaline se mit en garde.

— Essayez voir. Je vous attends.

Sauvage abattit ses deux mains à plat sur la table pour clamer, d'une voix formidable :

— Il suffit, vous deux !

Tous se figèrent une fois encore. Le regard de lion du colosse dont les iris dorés flamboyaient d'une terrible colère pesait sur eux.

— Le monde est sur le point de disparaître, de basculer dans la démence et l'horreur, et vous ne trouvez rien à faire de mieux que de vous disputer ? À qui croyez-vous que cela profitera ?

Son attention passa de Robur, qui grogna mais baissa la tête, à Cornaline, qui détourna les yeux.

— Nous ne pouvons de toute manière pas détruire Cthulhu et les siens tant qu'ils ne sont pas éveillés et entièrement incarnés dans ce monde. Mais il n'y a pas que cela…

Il martela la table d'un de ses doigts aussi large qu'un sarment de vigne.

— Quelque chose me dit que le mystère qui entoure Marie doit être résolu, que c'est même une priorité… En tout cas, cela va devenir la mienne dans les jours à venir.

Prenant une grande inspiration, il ordonna :

— Robur, cap sur Paris. Nous allons voir ce que nous pouvons trouver là-bas. Nous aviserons alors… Allez savoir vers où cela nous mènera ! Nous avons encore un peu de temps avant la conjonction. Je compte bien le mettre à profit pour placer tous les atouts dans notre manche…

Il ajouta, un ton plus bas :

— Dieu sait que nous en aurons besoin.

Robur, en secouant la tête, quitta la pièce pour regagner le poste de commandement, bientôt suivi par tous les autres.

Sergueï, sur les pas de Kali, fut le dernier à sortir. Seuls le docteur et Cornaline restèrent sur place.

La jeune capitaine du *Nautilus* s'était approchée du géant et avait posé une main sur la sienne.

Piqué par la curiosité, il aurait bien voulu savoir ce que ces deux-là allaient se dire, mais Kali l'entraînait déjà et la porte coulissante se refermait…

CHAPITRE 23
Capitaine et docteur

La main de Cornaline, douce et chaude, reposait sur celle du docteur penché sur la table et l'horrible statuette.

— Vous avez l'air inquiet, Monsieur ? interrogea la capitaine du *Nautilus*, ses beaux sourcils légèrement froncés.

Un sourire étira les lèvres du docteur quand, quittant des yeux la pierre sculptée, il leva son regard sur elle.

— Vous me connaissez décidément trop bien, Cornaline. Je devrais me méfier. Je ne peux plus rien vous cacher.

— Qu'est-ce qui vous préoccupe ? insista la jeune capitaine.

Le colosse, devant ce regard trop pénétrant, finit par avouer :

— Cette pierre, tout d'abord.

— Comment cela ?

Les yeux de Cornaline s'attachèrent à nouveau à l'inquiétante idole, dont les veines vertes pulsaient toujours leur vie vénéneuse à travers la roche si noire qu'elle paraissait en percer la réalité.

— C'est bien beau d'être entré en sa possession, mais nous ignorons comment l'utiliser.

— Je croyais que… commença la jeune femme.

— Que je savais ?

Sauvage écarta les bras.

— Oh ! Cornaline, mon savoir est peut-être grand, depuis le temps que je lis et relis des milliers et des milliers d'ouvrages, après avoir étudié les *Manuscrits pnakotiques*, le *Liber Ivonis*, le *Culte des Goules*, le *De Vermis Mysteriis*[3], et même cette abomination de *Necronomicon*, au

risque d'y perdre la raison… Et peut-être l'ai-je perdue un peu… Je n'ai trouvé aucune indication précise sur l'utilisation de cette pierre.

— Alors pourquoi est-elle si importante ? Pourquoi avons-nous pris tant de risques pour la retrouver ?

— Je n'ai besoin d'aucun livre pour savoir qu'elle est primordiale, Cornaline, soyez-en sûre. Mais de ce que j'ai lu, même si j'ignore son rôle, je sais qu'elle doit être présente. Son nom, la clef de R'lyeh, est assez évocateur et nous indique ce qu'elle doit accomplir.

— Qu'est-ce qui vous donne cette certitude ?

Cornaline avait fait le tour de la table et se tenait à présent à côté du colosse qui, voûté, les mains à nouveau à plat sur le plateau luminescent, fixait la figurine comme s'il la défiait.

— Miss Moriarty…

Ce fut dans un souffle qu'il avait prononcé ce nom, mais c'était suffisant tant on devinait, à son expression, tout ce qu'il recouvrait… Une histoire longue, tourmentée et douloureuse.

— … si elle s'y intéresse, c'est qu'il y a une raison.

— Eh bien quoi ? Nous ne l'avons pas vue sur le site de Pnakotus. C'est un soulagement, non ? Et surtout le signe qu'elle nous a peut-être perdus.

Elle ajouta, avec une étrange note dans la voix :

— Elle vous manquerait ?

— Pas vraiment.

— Alors ?

La capitaine du *Nautilus* avait posé sa main sur l'épaule du géant. Son visage, levé vers lui, exprimait une sincère inquiétude.

Sauvage soupira :

— Justement. Je la connais trop bien pour croire qu'elle a renoncé. Si elle ne s'est pas manifestée, c'est qu'elle prépare quelque chose et, quoi que ce soit, ça ne sera pas bon…

Il continua, sombre :

— Je ne sais pas ce qu'elle mijote, mais je suis sûr d'une chose : quand ça nous tombera dessus, ça fera mal, très mal…

Ses yeux se posèrent sur Cornaline, et cette dernière, pour la première fois peut-être, y décela une fragilité. Cela l'affecta plus qu'elle n'aurait su le dire.

Mais Sauvage, qui s'était redressé et arpentait la pièce comme un lion en cage, poursuivait déjà :

— Elle sait détecter la moindre faiblesse et frapper à coup sûr… Et je ne veux pas qu'il arrive quoi que ce soit à nos enfants, Cornaline, pas plus qu'à vous… Votre père m'a fait jurer de vous protéger. Et ce serment, je l'honorerai.

Cornaline, qui fixait le géant tout de force et de droiture, sentit un poing qu'elle commençait à bien connaître serrer son cœur.

— Mais peut-être aviez-vous déjà fait le même genre de promesse à mon arrière-grand-père ?

Elle lui lança un étrange regard.

— Quel âge avez-vous réellement, Monsieur ?

Et pour la énième fois, Sauvage lui répondit :

— Quelle importance cela peut-il avoir, Cornaline ?

— Pour moi cela en a.

La jeune capitaine s'était approchée, la gorge serrée.

— Vous êtes dans ma famille depuis des générations et vous ne changez pas, ou presque. Vous êtes, aujourd'hui, le même que quand j'étais enfant… Comment est-ce possible ?

Elle se tenait juste devant lui à présent. La disproportion entre les deux n'en était que plus flagrante, lui aussi haut, large d'épaules et carré qu'elle était petite et menue… Deux opposés. Mais à cet instant c'était le colosse qui fuyait le regard pénétrant de la tanagra aux cheveux auburn.

— Il existe… des techniques.

— Des techniques ? murmura-t-elle, en s'approchant un peu plus près encore, comme pour l'examiner.

— Des techniques détenues par des ermites, des moines, en certains lieux reculés que j'ai cherchés et découverts, il y a fort longtemps. Des techniques pour apprendre à maîtriser son corps à la perfection, le porter au maximum de ses capacités et lui octroyer force et longévité.

— Alors si vous les avez apprises, pourquoi ne pas les divulguer à d'autres ?

Il y avait une certaine fièvre dans le regard de Cornaline.

— Vous n'en avez parfois pas assez d'être le seul à porter le fardeau de cette lutte ?

Plus près, encore plus près…

Sauvage déglutit devant ce visage levé vers lui, cette demande inattendue, ce feu dans les yeux de la jeune capitaine. Il se racla la gorge. C'était presque risible de voir ce géant toujours sûr de lui soudain si emprunté.

— Ces techniques… ne sont ni faciles à acquérir ni à mettre en œuvre. Elles nécessitent une constante discipline et… ce ne serait pas rendre service à l'humanité que de les divulguer. J'ai prêté serment, quand on me les a apprises, de ne les partager qu'avec ceux qui s'en montreraient dignes.

Un sourire étira les lèvres de la jeune capitaine.

— Et moi, en serais-je digne, Monsieur ?

Les yeux de Sauvage, jusqu'alors fuyants, s'abaissèrent vers ceux de Cornaline, plongèrent en elle, profondément, si profondément qu'elle en eut peur, peur de ce qu'il allait trouver… et détourna la tête.

Le charme était brisé, la tension qui avait régné entre eux était retombée. Sauvage s'éloignait déjà, emportant avec lui la statuette qu'il avait recouverte d'une toile.

Avant de sortir de la pièce, il se retourna néanmoins pour ordonner :

— Quand nous serons arrivés à l'île mystérieuse, préparez le *Nautilus*. Nous en aurons besoin sous peu…

La jeune capitaine acquiesçait en silence et baissait la tête quand il acheva :

— Et, Cornaline…

Elle le fixa de ses grands yeux bruns dans lesquels luisait une détresse profonde qu'elle s'efforçait de dissimuler.

— Si je devais un jour les partager avec quelqu'un, ce serait avec vous…

Il fit une pause avant de reprendre :

— Vous êtes la seule digne de me succéder.

Ces paroles, loin d'apaiser la jeune femme, augmentèrent son tourment.

Quand la porte se referma, la laissant seule dans la pénombre de la salle de briefing, elle était soulagée que personne ne puisse surprendre les larmes qui perlaient au coin de ses yeux.

Alors qu'elle s'approchait de la table, elle sentit une vibration parcourir le navire et devina, dans le poste de commande voisin, une grande agitation.

Essuyant son visage d'un geste rageur, elle sortit à son tour pour se retrouver dans l'ambiance électrique du centre de contrôle.

Robur, dressé au milieu de son royaume, calme et stable au cœur du chaos, distribuait des ordres aux uns et aux autres.

Le commandant avait bien des défauts, mais il fallait lui reconnaître cette justice : quand les choses s'accéléraient ou tournaient mal, il restait toujours maître de lui.

Tandis que la porte se refermait derrière elle, deux ombres triangulaires, dans un bruit infernal, frôlèrent la verrière qui trembla de toutes ses entretoises.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Robur en s'approchant.

— Ce qui se passe ? lui répondit le commandant de l'*Albatros*. Deux imbéciles de dirigeants de quelques petits pays belliqueux sont encore en train de se ruiner la gueule pour une raison ou une autre… et voilà le tableau. Et il a fallu qu'on se trouve en plein milieu, pile au moment

où les festivités commençaient. Et comme ces abrutis nous voient même pas, ils sont capables de nous rentrer en plein dedans à mach 2 ou 3.

Se tournant vers son équipage, il ordonna :

— Grimpez plus vite que ça, moteur au maximum !

Cornaline s'accrocha à un pupitre. L'*Albatros*, ses turbines éthériques lancées à plein régime, s'inclinait pour gagner de l'altitude.

Abaissant son regard pour observer, à travers la verrière, ce qui se déroulait dessous, la jeune capitaine découvrit un paysage enneigé, une ville grise sur fond blanc, d'où s'élevaient de gras panaches de fumée noire sur une floraison de flammes…

Les ombres agressives des avions de combat passaient et repassaient, semant dans leur sillage un nouveau parterre de destruction ardente.

— Pauvres gens, murmura-t-elle, horrifiée.

— Eh oui, ma p'tite dame, grogna Robur à côté d'elle. Ça aussi on en est capables. On y est même très doués. On a besoin de personne pour ça.

Il secoua la tête d'un air écœuré, alors que l'*Albatros* s'éloignait de la zone dangereuse et que les nuages miséricordieux se refermaient sur le navrant spectacle.

— C'est à se demander pourquoi on fait tout ça pour sauver c'te planète et ces pauvres crétins… On en viendrait parfois à se dire qu'il vaudrait mieux laisser les autres saloperies faire place nette et remettre le compteur à zéro…

Il s'attendait peut-être à une réaction, lui qui aimait tant la chicane, mais pour une fois Cornaline demeura muette.

Livres ésotériques et magiques pour la plupart inventés par Lovecraft et ses amis auteurs. Il rendit, à travers son œuvre, ces ouvrages si crédibles (en particulier le *Necronomicon*) que certains lecteurs se rendirent même dans des bibliothèques pour demander si elles possédaient un exemplaire du fameux « livre maudit ».

CHAPITRE 24
Plateau de fruits de mer

— Comment va-t-elle ?

Ryan, Sergueï et Kali attendaient depuis une demi-heure devant la porte de la cabine de Marie que le docteur ait fini de l'ausculter. Ryan était arrivé en premier et avait eu la surprise, quelques minutes plus tard, de voir les deux autres membres du groupe le rejoindre.

Il leur en avait été reconnaissant. Ça lui avait fait plaisir de savoir que d'autres se souciaient de la santé de la jeune Française qui, dans sa vie, et en quelques jours à peine, avait pris une place de plus en plus importante.

Ryan avait, devant l'insistance de Kali et de Sergueï, relaté les événements qui avaient ponctué leur plongée dans les profondeurs de la cité des Yithiens…

Quand il avait évoqué ce qu'ils avaient vu dans la grande salle, Sergueï avait eu une étrange expression.

— Eux tous massacrés… Les polypes ont tué eux jusqu'au dernier.

À l'entendre, on avait soudain l'impression qu'il se trouvait encore un peu parmi eux, dans cette immense salle, avec cette machine tourbillonnante et ces monstruosités qui pleuvaient de la voûte.

Mais Kali, désireuse de savoir, pressait déjà Ryan pour connaître la suite de leur aventure.

Il avait répondu, mais de manière elliptique, évitant de trop s'étendre sur la transformation finale de Marie, ce cauchemar de chair noire, cette apocalypse de matière plastique irisée, palpitante, qui avalait et digérait tout ce qui l'entourait pour l'amalgamer, l'assimiler

et se dresser là dans sa hideuse apothéose. Cette chose humide et luisante, insatiable, qui n'était qu'un appétit, une faim primale, sans raison ni limite, qui assouvissait son avidité, telle une montagne vorace.

Mais ce qu'il avait vu dut passer dans son regard. Sergueï et Kali le fixèrent avec une étrange expression.

L'auraient-ils interrogé plus avant ? Ou auraient-ils respecté son silence ? Il ne le sut jamais, car la porte de la cabine s'ouvrit pour dévoiler la haute et large silhouette du docteur Sauvage.

Son visage était grave, mais il s'illumina d'un franc sourire quand il comprit qu'ils étaient venus pour s'enquérir de la santé de sa jeune patiente.

Devançant la question qui brûlait les lèvres de Ryan, il déclara :

— Elle va bien. Elle a beaucoup dormi. Elle doit se reposer, reprendre des forces et remettre un peu d'ordre dans sa tête. Ce qu'elle a vécu, vous le savez mieux que personne, a été éprouvant.

Ryan allait ouvrir la bouche… Kali le devança :

— C'est un peu le quotidien, dans l'Agence Lovecraft, non ?

Sauvage se tourna vers la jeune Indienne qui le fixait de ses yeux sombres dans lesquels on devinait comme une lueur de défi.

Le colosse de bronze demeura muet un long moment, avant de hocher la tête.

— Jeunes gens, je sais que je vous demande beaucoup. Ce que je vous fais subir est… enfin… ces choses que nous affrontons, ce que vous vivez, est un cauchemar. Je m'en veux parfois, mais…

Il était sincère. Ryan devinait le tourment sur son visage tout en force. Touché, il s'apprêtait à répondre, mais Sergueï le prit de vitesse :

— Si le monde entier être en danger, et que nous être seuls à pouvoir le sauver… comment rester sans rien faire, Docteur ? Ça être notre devoir, même si pas être plaisant. Nous comprendre ça. L'humanité en paroles, ça être facile. Agir l'être moins.

Il se tourna vers eux comme pour quêter une approbation. Ryan ne pouvait que convenir que leur compagnon russe ne faisait qu'énoncer une évidence.

Sauvage était de ces hommes d'une génération plus ancienne, plus rude, à qui l'on avait enseigné à ne pas montrer leurs sentiments, mais Ryan lut pourtant, sur les traits puissants du colosse, une profonde émotion.

Le géant tendit ses grandes mains et, tour à tour, étreignit leurs épaules.

— Merci, articula-t-il seulement, mais ce qui passa dans ces deux

syllabes valait toutes les effusions.

— On peut la voir ? demanda enfin Ryan d'une voix enrouée, craignant un refus.

Sauvage avait tourné vers lui un regard encore marqué par l'émotion qui l'avait habité, où le jeune Bostonien crut même surprendre une certaine humidité.

— Elle est faible et un peu secouée, aussi je ne pense pas que trop d'agitation soit vraiment conseillée, mais elle sera heureuse de te revoir, Ryan. Ça lui fera du bien.

Ryan adressa un regard d'excuse à Kali et à Sergueï, qui lui renvoyèrent un sourire de connivence avant de lui demander de transmettre leurs encouragements à la jeune Française. Il en fut touché et les remercia, d'autant plus quand Sergueï le rassura :

— C'est normal, nous être quatuor du bizarre, non ? On doit se serrer coudes.

« Quatuor du bizarre. » Oui, cela sonnait pas mal. Ryan hocha la tête, comme s'il acquiesçait à une profonde vérité.

Kali et Sergueï s'éloignèrent. Il nota qu'ils se tenaient la main. Ces deux-là, au-delà des différences, s'étaient trouvés… Alors peut-être…

Comme Sauvage s'écartait pour lui céder le passage et l'encourageait du regard, il fit un pas en avant. La gorge nouée, il entra dans la pièce.

La porte se referma derrière lui. Sauvage, prévenant, leur laissait leur intimité.

Ryan ne savait pas à quoi s'attendre, et cette pensée l'inquiétait un peu. Que verrait-il ? La jeune elfe blonde qui l'avait émerveillé par sa beauté éthérée et gracieuse à leur première rencontre ? Ou la masse protoplasmique vorace qui avait massacré les polypes volants ?

Le premier regard qu'il posa sur elle, quand il la découvrit allongée dans sa couchette, une couverture sur les jambes, alors qu'elle se tournait vers lui et que ses traits s'illuminaient, lui ôta ses doutes…

À cet instant, comme elle levait vers lui son visage d'ange et le dévorait de ses grands yeux plus clairs que l'azur du ciel que n'habitait nulle ombre, seulement la joie de leurs retrouvailles, il oublia tout.

— Ryan ! Je suis heureuse de te revoir.

Sa voix était encore fatiguée et hésitante, mais le bonheur qui imprégnait chaque syllabe faisait chanter le cœur de Ryan.

Toujours un peu emprunté avec ses émotions, comme souvent les garçons de son âge, surtout lui qui, contrairement à Jonathan, n'avait jamais été un dragueur, il répondit :

— Moi aussi je suis heureux de te revoir. Tu m'as foutu la trouille.

Le visage de la jeune Française se rembrunit. Elle murmura, les

yeux soudain baissés :

— Moi aussi, je me suis fait peur.

Comprenant que ses mots avaient pu être mal interprétés, il s'approcha.

— Non, je ne voulais pas parler de ça, enfin je veux dire…

Comme elle ne relevait pas la tête, le visage caché dans le voile doré de sa chevelure, il tendit une main vers son épaule, mais elle l'esquiva.

— Non, ne… commença-t-elle avec une souffrance dans la voix qui le bouleversa. Je ne veux pas…

Il leva sa main dont les doigts étaient joints à présent par une palmure translucide. Ses ongles étaient devenus plus épais, plus pointus, comme des griffes. Sa peau prenait, au fil des jours, des heures, l'apparence luisante des écailles d'un poisson.

— C'est à cause de ça ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Marie le fixa avec une expression égarée avant de comprendre ce qu'il voulait dire.

— Non ! s'exclama-t-elle. Non, j'ai peur…

Elle hésita, car elle avait l'impression d'avouer une chose abominable :

— J'ai peur de te faire mal.

Réalisant que ce n'étaient pas ses différences qu'elle rejetait, il acheva son mouvement, posa sa main palmée sur son épaule, s'approcha un peu plus d'elle, jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'à quelques centimètres du sien, que ses grands yeux bleus soient tout son monde, que son souffle se mêle au sien.

— Le playboy des sardines ne craint pas la reine des poulpes.

Elle eut une petite étincelle dans le regard, celle d'une jeune fille comme les autres appréciant la blague d'une personne qui occupe dans son cœur une place particulière… Une place que personne d'autre ne pouvait occuper.

— Un vrai plateau de fruits de mer, murmura-t-elle.

Leurs lèvres se frôlèrent…

Ryan n'avait guère d'expérience en la matière, mais les deux ou trois baisers qu'il avait concédés à de petites amies éphémères n'avaient rien à voir avec ce qu'il ressentit quand la chair de Marie s'unit à la sienne, que sa douce chaleur le fit fondre.

Il avait faim d'elle, de son odeur, de son parfum, de son humidité, de cette langue timide et ardente à la fois qui papillonnait, affolée, sur ses lèvres…

Elle leva les bras, entoura son cou et l'attira sur le lit, contre elle. Il eut, en un éclair, la brève vision de la montagne de matière luisante et

humide, dévorante, qui se déployait, consommait tout ce qui l'environnait, mais elle se dissipa dans sa tendre fougue, sa passion sans fard…

Il y eut des soupirs, des baisers, des caresses, chastes et un peu moins, même si aucun n'osa aller trop loin. Ils apprenaient seulement à apprivoiser le corps de l'autre, à faire savoir, en un langage qui se passait de mots, qu'ils s'acceptaient tels qu'ils étaient, avec leurs différences, leur part d'ombre…

Enfin, non pas rassasiés, mais épuisés, dans un doux abandon, ils reposèrent l'un contre l'autre, Ryan serrant Marie dans ses bras pour la protéger de tout alors qu'elle s'endormait.

Comme il somnolait lui aussi, il sentit un soubresaut agiter le corps menu de la jeune Française, et un gémissement filtrer de ses lèvres.

Dans l'obscurité de la cabine, il ne vit pas le bras droit de la jeune fille se tendre, s'étendre, se transformer, la peau de sa main devenir, le temps d'un battement de paupière, noire et iridescente, puis reprendre sa texture originale.

À présent éveillé, il demeura un moment immobile, avant de se lever, lentement, pour ne pas réveiller Marie.

Il l'observa, alors qu'elle reposait là, petit prodige de féminité et de grâce, dans son pyjama froissé, ses cheveux auréolant ses traits à la beauté elfique tel un nimbe irréel.

Il tira sur elle la couverture et, remettant un peu d'ordre dans sa mise, sortit de la cabine sans faire de bruit et se rendit sur le pont supérieur, désert à cette heure-là.

L'*Albatros* survolait l'océan.

Ignorant ce qui l'avait attiré là comme un besoin irrépressible, il s'accouda au bastingage.

Sous la clarté lunaire, il laissa son regard errer sur les vagues, fasciné par cette immensité liquide dont le mouvement trouvait en lui un étrange écho…

Avant même que sa volonté n'entre en jeu, comme pour répondre au chant hypnotique qu'il sentait monter de la houle lointaine, et de plus profond encore, de ces courants qui parcouraient les ténèbres éternelles des vastitudes sous-marines, jusqu'aux murailles de pierre cyclopéennes de quelque démentielle cité abyssale, ses lèvres s'agitèrent pour murmurer ces syllabes archaïques…

— *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn !*

ÉPILOGUE

Dans le grand bureau aux murs d'acajou, au troisième étage de l'immense maison dominant l'océan dans ce coin reculé d'Écosse, Miss Moriarty se tenait assise dans un large fauteuil à haut dossier. Elle portait l'un de ses ensembles stricts, pourtant si féminins, mettant en valeur sa silhouette de fauve au repos, que l'on sentait prêt à s'élancer.

À la voir ainsi, installée devant le bow-window ouvrant sur le large tumultueux, que venaient parfois frapper les embruns lors des plus mémorables tempêtes de la région, on ne pouvait s'empêcher de songer à une araignée au centre de sa toile. Une très belle et gracieuse araignée, attentive à la voix qui s'élevait de haut-parleurs dissimulés dans le bureau qui trônait à côté d'elle… Une voix qu'aurait reconnue aussitôt n'importe quel membre du « quatuor du bizarre » puisqu'il s'agissait de celle… du docteur Sauvage.

« … vous êtes la seule digne de me succéder. »

Un terrible sourire étira les lèvres pleines de la femme au chignon serré.

— Ah, Clark ! Quel incorrigible romantique tu fais… Ce genre de déclaration… C'est tellement d'un autre temps. Mais si touchant. J'en aurais presque des regrets quand tu disparaîtras.

Ayant lâché ces mots, elle se tourna vers le jeune homme assis dans l'un des fauteuils situés de l'autre côté du bureau, bien moins imposant que le sien.

Ce dernier, jusqu'alors occupé à dévorer quelque chose qu'il tenait dans sa main, se redressa.

— Jonathan, le reprit-elle. Combien de fois t'ai-je dit de ne pas amener tes collations ici ? Finis ça vite, je n'aime pas que l'on mange

ici.

L'intonation qu'elle avait mise sur le mot « mange » avait quelque chose d'obscène.

Quand elle avait prononcé « je n'aime pas », un éclair de panique avait flamboyé dans les yeux du jeune homme.

Enfin, jeune homme…

Car le Jonathan qui se trouvait ici n'avait plus grand-chose à voir avec celui que Ryan avait laissé à Innsmouth, ni même au British Museum.

En quelques semaines, au contact de Miss Moriarty et de ses séides, Jonathan, s'abandonnant totalement à son atavisme, avait changé… et pas en bien.

Mis à part le fait d'avoir encore deux bras et deux jambes, il ne ressemblait plus vraiment à un être humain, mais bien plus à quelque créature marine, et pas des plus plaisantes à regarder.

Sa large bouche lui fendait presque le visage d'une oreille à l'autre. Ses yeux, ronds globuleux, presque dénués de paupières, cette peau luisante, couverte d'écailles et brillant d'une humeur huileuse, ces quelques touffes de cheveux qui parsemaient son crâne en pelade… Ryan lui-même aurait eu du mal à le reconnaître.

Obéissant à sa maîtresse avec une servilité immonde, il enfourna dans sa bouche ce qu'il tenait dans sa main. On aurait pu croire, et peut-être aurait-on eu raison, que c'était un doigt humain… Il l'avait croqué de ses dents à présent triangulaires. Il y eut un bruit de cartilage brisé, de mastication, puis de déglutition.

Enfin, il avait lancé à sa maîtresse, qui l'observait avec l'expression légèrement amusée qu'elle aurait réservée à un animal de compagnie :

— Vous les espionnez à leur insu ? Vous m'impressionnez.

La note d'admiration, dans sa voix, se chargea néanmoins de crainte quand Miss Moriarty répondit, avec un regard rien de moins qu'inquiétant :

— Et tu n'as encore rien vu, mon adorable petit poisson.

Elle se leva et, appuyant sur un bouton saillant d'une plaque de métal cuivrée sur son bureau, ordonna :

— Édouard. Amenez-nous un volontaire.

Un je-ne-sais-quoi de terrible émanait de la voix de Miss Moriarty quand elle prononça le mot « volontaire ».

Jonathan sentit un frisson remonter sa nuque. Son regard, s'égarant vers le mur derrière sa maîtresse, crut y deviner une ombre effroyable, qui se dissipa aussitôt.

Ouvrant un tiroir du grand meuble, elle en tira un mouchoir blanc qu'elle lui jeta négligemment.

— Essuie-toi la bouche. Il te reste des morceaux de quelqu'un. C'est répugnant. Vous, les hommes, ne savez pas manger avec délicatesse. C'est désolant. Je déteste ça. Et je crois que c'est pire encore chez ceux de ton espèce.

Tout autre qu'elle aurait prononcé ces mots aurait subi la colère de Jonathan ou de n'importe lequel des siens… Mais quand il s'agissait de miss Moriarty…

La créature qu'était devenu Jonathan, qui ne freinait aucun de ses plus bas instincts, avait assez de jugeote pour ne pas contrevenir aux ordres de sa maîtresse. On savait comment finissaient ceux qui lui déplaisaient.

Il s'essuya donc la bouche avec le grand mouchoir avant de le tendre à nouveau à sa propriétaire. Cette dernière déclina la proposition avec une grimace de dégoût.

— Oh ! Je t'en prie !

Jonathan, conscient qu'il avait peut-être commis une bourde, escamota le mouchoir souillé dans l'une des poches du costume qui, œuvre d'un tailleur de Londres, faisait ressortir plus encore son inhumanité.

Il avait à peine terminé que les grandes portes de la pièce s'ouvraient pour livrer passage à Édouard, le majordome de Miss Moriarty, un homme bien mis de sa personne, aussi large et imposant qu'un troll de livre de fantasy, mais au visage harmonieux. Derrière lui suivaient deux hybrides bien moins élégants qui tenaient entre eux un homme dans une combinaison d'aéronaute aux armes de l'*Albatros*.

Sa tête ballait d'un côté à l'autre. Il était bâillonné. À en croire les hématomes qui marquaient son visage, on l'avait visiblement passé à tabac de manière appliquée et consciencieuse.

Pourtant, même ainsi, son regard, quand il découvrit Miss Moriarty, s'illumina d'une flamme combative.

La maîtresse de céans, guère impressionnée, de son pas chaloupé sur ses talons vertigineux dignes d'un défilé de haute couture, s'approcha de lui.

Alors, lui tournant lentement autour, l'effleurant de ses ongles carmin impeccablement manucurés, elle flatta sa mâchoire, sa joue. L'homme frémit. Jonathan, qui savait ce que faisait ce toucher, en fut presque jaloux.

— Un homme fort, apprécia la propriétaire du manoir. Un guerrier… capable de rapporter un message de ma part.

Alors qu'elle s'immobilisait face à lui, une expression inquiète traversa, pour la première fois, les yeux du prisonnier.

Et il avait bien raison.

Miss Moriarty s'écarta de lui, leva les bras et entonna un chant… un chant mélodieux, mais abominable par certaines de ses sonorités qui paraissaient se dévoyer en octaves anormales et presque… sales.

Ses gestes, eux aussi, semblaient se perdre dans d'étranges dimensions, des angles impossibles, pervertis, de l'espace…

Le regard de l'homme bâillonné se faisait inquiet… et se teinta même de terreur, quand le cérémonial parvint à son terme et que… quelque chose d'indéfinissable se manifesta dans la pièce.

Jonathan le sentit aussitôt.

Il n'aurait su comment l'exprimer, mais c'était là, flottant dans l'air, prismatique, immatériel, indiscernable au regard si l'on essayait de le fixer, et pourtant bien réel…

C'était… une couleur, mais une couleur comme jamais il n'aurait dû en exister, ou du moins pas de ce côté-ci de la réalité ni de l'univers, une couleur qui était plus qu'une couleur, car elle possédait une volonté et, Jonathan le devinait… une faim dévorante.

Et cette couleur répugnante, sur un geste de Miss Moriarty qui, jusqu'à présent, la flattait d'une main, comme elle l'aurait fait d'un familier, se rua vers l'aéronaute.

Ceux qui le tenaient s'écartèrent précipitamment.

La chose s'abattit sur lui, l'environnant, tournant, cherchant un moyen d'entrer… avant de s'insinuer à travers sa peau.

Jonathan avait vu et perpétré lui-même pas mal d'horreurs depuis qu'il était arrivé ici, mais il ne put retenir un frisson et l'impression d'assister à un viol effroyable. La couleur s'infiltrait dans la chair de l'homme qui, sous son bâillon, poussait de pitoyables cris de détresse, lui qui avait résisté à toutes les tortures.

Ses yeux fous roulèrent dans leurs orbites, semblèrent sur le point de lui jaillir de la tête, alors que s'élevait de sa bouche entravée un vagissement pathétique…

Puis il s'apaisa, et c'était peut-être le plus terrible, avant de luire de cette lumière pervertie qui s'éteignit aussitôt.

Il paraissait soudain très calme, presque apathique.

Miss Moriarty, saisissant au passage le mouchoir que Jonathan avait mis dans sa poche, s'approcha à nouveau du malheureux, détacha son bâillon, le lui retira, essuya la bave qui coulait au coin de ses lèvres.

Elle lui caressa la joue d'un geste qui aurait pu passer pour de la tendresse si son murmure n'avait pas été si glaçant, si étranger à la pitié ou tout autre sentiment humain.

— Voilà… Ce n'était pas si terrible, tu vois ? Maintenant, pour te montrer jusqu'où va ma mansuétude, je vais même te renvoyer parmi

les tiens. Tu leur porteras un message, mon message.

— Quel message ? demanda l'homme d'une voix monocorde.

Un sourire releva les lèvres pleines et cruelles de Miss Moriarty, un sourire bien plus effroyable que toutes les menaces du monde.

— Oh ! Il se passera de mots. Crois-moi, mon bel émissaire… Mais ils le comprendront très bien… Sois-en sûr.

Sur ce, elle fit signe aux deux hybrides qui le saisirent à nouveau, mais avec une certaine répugnance, comme s'ils craignaient de le toucher, et l'emportèrent hors de la pièce.

— Relâchez-le de manière à ce qu'il retrouve le chemin des siens… exigea-t-elle avant qu'Édouard ne ferme la porte. Et surtout, qu'il ne lui arrive rien. Assurez-vous qu'il parvienne à bon port.

Comme ils disparaissaient, Jonathan demanda d'une voix étranglée :

— Pourquoi l'avoir relâché, il va…

Miss Moriarty posa un doigt sur ses lèvres.

— Ah ! Mon jeune poisson, quelle impatience !

Elle ajouta, après un silence :

— As-tu déjà entendu parler du cheval de Troie ?

— Oui, bien sûr, mais…

— Une de mes plus belles inventions.

Elle eut un sourire. Son regard se fit lointain, comme si elle savourait un vieux souvenir.

— Je m'apprête à rajouter un peu de couleur dans la vie de nos adversaires, une couleur… tombée du ciel.

La manière dont elle prononça ces derniers mots et le rire qui s'éleva à leur suite auraient suffi à terrifier le plus endurci des baroudeurs tant ils trahissaient un esprit différent. Un esprit vaste, froid et avide…

Un esprit qui luisait à travers ses yeux, qui se posèrent à nouveau sur lui…

Et Jonathan, qui croyait avoir fait le tour de la question, vérifia, une fois encore, qu'avec elle on n'avait jamais fini d'en apprendre sur la peur…

À suivre…

Jean-Luc Marcastel

Jean-Luc Marcastel est né à Aurillac, dans le Cantal. Il a d'abord été professeur d'histoire avant de devenir auteur de romans fantastiques et de fantasy. Il est, entre autres, l'auteur de la série Louis le Galoup, chez Leha éditions. Pour Gulf stream éditeur, Jean-Luc Marcastel a écrit *Le Retour de la Bête* (Étincelles) et *Libertalia* (Étincelles), tous deux sélectionnés par le prix des Incorruptibles, respectivement en 2019/2020 et 2021/2022, dans la catégorie CM2/6e, ainsi qu'*Un jour une étoile* (Électrogène).